



Dashiell Hammett

SANG MAUDIT

The Dain Curse

1929

Traduit de l'américain par Marcelle Gauwin

Table des matières

| | |
|---|-----|
| PREMIÈRE PARTIE LA FAMILLE DAIN..... | 4 |
| CHAPITRE PREMIER HUIT DIAMANTS VOLÉS..... | 5 |
| CHAPITRE II L'HOMME AU LONG NEZ..... | 14 |
| CHAPITRE III LE MYSTÈRE S'ÉPAISSIT | 21 |
| CHAPITRE IV GABRIELLE DISPARUE..... | 32 |
| CHAPITRE V GABRIELLE RETROUVÉE | 38 |
| CHAPITRE VI LEGGET N'EST PAS LEGGET..... | 52 |
| CHAPITRE VII LA MALÉDICTION DES DAIN..... | 59 |
| DEUXIÈME PARTIE LE TEMPLE..... | 69 |
| CHAPITRE VIII NUIT DE SURVEILLANCE..... | 70 |
| CHAPITRE IX UN PARFUM DE FLEURS MORTES..... | 79 |
| CHAPITRE X LE DESTIN DE JOSEPH..... | 90 |
| CHAPITRE XI LES VISIONS DU TEMPLE DE SAINT-GRAAL | 97 |
| TROISIÈME PARTIE GENS ET ÉVÉNEMENTS DE QUESADA | 105 |
| CHAPITRE XII UN HOMME À LA MER..... | 106 |
| CHAPITRE XIII UNE CHRYSLER EN MORCEAUX | 115 |
| CHAPITRE XIV C'EST MOI QUI L'AI TUÉ..... | 125 |
| CHAPITRE XV CHASSE NOCTURNE | 134 |
| CHAPITRE XVI LA GROTTÉ DE LA POINTE NOIRE | 145 |
| CHAPITRE XVII UNE BOMBE | 154 |
| CHAPITRE XVIII UNE DÉGÉNÉRÉE..... | 162 |
| CHAPITRE XIX LA VILLA DES EMBRUNS | 173 |
| CHAPITRE XX AARONIA HALDORN | 184 |

| | |
|---|-----|
| CHAPITRE XXI LA CONFESSION..... | 197 |
| CHAPITRE XXII LE CYCLE TRAGIQUE..... | 209 |
| À propos de cette édition électronique..... | 215 |

PREMIÈRE PARTIE

LA FAMILLE DAIN

CHAPITRE PREMIER

HUIT DIAMANTS VOLÉS

C'était bien un diamant, un diamant qui brillait dans l'herbe, à quelques mètres seulement de l'allée. Il était petit. Il ne devait pas peser plus d'un quart de carat. Je le mis dans ma poche et commençai à inspecter la pelouse.

Je n'avais pas examiné un couple de mètres carrés de gazon quand la porte de la maison des Legget s'ouvrit.

Une femme parut au haut du perron et jeta sur moi un regard curieux, mais assez bienveillant. C'était une femme d'environ quarante ans. Elle avait les cheveux blonds foncés, un visage placide et des joues roses. Elle portait une robe d'intérieur blanche à fleurs bleues.

M'avançant vers elle :

— Mr. Legget est-il chez lui, madame ? demandai-je.

— Oui. Vous désirez le voir ?

Sa voix était placide autant que son visage. Elle continua :

— Vous êtes détective, sans doute ?

— Oui, madame.

Elle m'invita à entrer dans la maison et me conduisit au deuxième étage. Elle me pria d'attendre dans une pièce peinte en orange et chocolat, pendant qu'elle allait chercher son mari, dans son laboratoire, me dit-elle.

Un moment après, Edgar Legget entra en disant :

— Désolé de vous avoir fait attendre, mais je suis encore bouleversé. Savez-vous quelque chose de nouveau ?

Sa voix était sèche, quoique ses manières fussent assez cordiales. C'était un homme de quarante-cinq ans environ, puissamment musclé, très brun, de taille moyenne. Son visage eût été beau sans les rides qui lui barraient le front et traçaient de profonds sillons des narines aux coins de la bouche. Il avait d'abondants cheveux, noirs et bouclés, des yeux extraordinairement brillants derrière des lunettes d'écaille, une bouche secrète, aux lèvres minces. Ses vêtements étaient de bonne coupe, son linge soigné.

— Rien de nouveau encore, répondis-je. D'abord, je dois vous dire que je n'appartiens pas à la police. Je suis le détective envoyé par la Compagnie d'assurance « La Continentale » et je ne fais qu'arriver.

— La Compagnie d'assurance ?...

Il parut surpris et me jeta par-dessus ses lunettes un regard aigu.

— Oui. Cela vous surprend ? Ne vous a-t-on pas averti que...

— Mais si, si, dit-il en souriant et arrêtant ma phrase d'un léger geste de la main, une main étroite, osseuse, aux doigts pointus, une main inquiétante et laide. Mais si, mais si. Ils étaient sûrement assurés. Je n'y avais pas pensé. Ce n'était pas mes diamants, vous savez. Ils étaient à Halstead.

— Halstead & Beauchamp ? Je n'ai pas eu de détails de la Compagnie. Et comment étaient-ils en votre possession ?

— On me les avait confiés pour des expériences. Halstead connaissait mes travaux sur le verre, mes

recherches couronnées de succès sur la coloration et la teinture du verre, et il était curieux de savoir si les mêmes procédés pouvaient être appliqués au diamant, en particulier pour les teinter en bleu, comme sont les diamants très rares. Et il m'avait chargé également de rechercher s'il était possible d'ôter aux diamants communs les taches jaunes ou brunes qui leur retirent de la valeur. Il y a cinq semaines qu'il m'avait confié huit diamants, d'assez peu de prix. Le plus gros ne pesait guère plus d'un demi-carat, la plupart des autres seulement un quart de carat et, excepté deux d'entre eux, ils étaient d'un blanc assez pauvre. Ce sont ces pierres qui m'ont été volées.

— Et, demandai-je, aviez-vous réussi dans vos expériences ?

— Vraiment non. Je n'avais pas fait le plus léger progrès. C'est une matière plus délicate que le verre, vous savez.

— Où les placiez-vous habituellement ?

— Eh bien ! toujours à portée de ma main, dans le laboratoire, naturellement. Mais depuis quelques jours, depuis ma dernière expérience sans succès, je les tenais enfermés dans mon secrétaire.

— Qui était au courant de vos expériences ?

— Mais... n'importe qui, tout le monde... Il n'y avait aucune raison d'en faire un secret.

— Les diamants ont été volés dans le secrétaire ?

— Oui. Ce matin, nous avons trouvé la porte d'entrée ouverte, la serrure du secrétaire forcée. Les diamants avaient disparus. Les policiers ont relevé des empreintes sur la porte de la cuisine. Ils prétendent que le voleur est entré par là et

sorti par la porte du devant. Nous n'avons rien entendu cette nuit, et rien d'autre n'a été pris.

— La porte de la maison était entre-bâillée, quand je suis descendue ce matin, dit Mrs. Legget, que je n'avais pas vu entrer. Je suis montée et j'ai réveillé mon mari. Nous avons visité la maison et c'est alors que nous nous sommes aperçus de la disparition des diamants. La police pense que l'homme que j'ai vu pourrait bien être le voleur.

Et comme je lui demandais quel était cet homme qu'elle avait vu :

— C'est la nuit dernière, vers minuit, quand j'ai ouvert les fenêtres de ma chambre avant de me coucher. Il y avait un homme debout au coin de l'allée. Je ne peux pas dire, même maintenant, que quelque chose le rendait suspect. Il se tenait là, plutôt comme s'il avait attendu quelqu'un. Il regardait bien par ici, mais pas d'une façon qui pût me faire croire qu'il guettait spécialement la maison. C'était, je crois, un homme d'une quarantaine d'années, assez petit et gros. Sa figure, très pâle, était barrée d'une grosse moustache brune. Il avait un chapeau mou et un pardessus marron. La police pense aussi que c'est le même homme que Gabrielle a vu.

— Qui cela, Gabrielle ?

— Ma fille Gabrielle. Rentrant à la maison, dans la nuit de samedi, elle a vu un homme et a eu l'impression qu'il venait de descendre les marches de notre perron ; mais elle n'en est pas sûre.

— Pourrais-je parler à votre fille ?

Mrs. Legget sortit. Moins d'une minute après, une jeune fille de vingt ans, peut-être moins, vêtue d'une légère robe de

soie blanche, entraît dans la pièce. Elle était de taille moyenne, mais élancée. Elle avait, comme son père, des cheveux courts et bouclés mais d'un brun clair, un visage étroit, au teint très blanc, avec de longs yeux, d'un brun vert. Je me levai pour lui être présenté et lui demandai de me parler de cet homme qu'elle avait vu.

— Je ne puis pas affirmer, me dit-elle, qu'il venait de la maison, ni même de notre pelouse.

Elle avait l'air maussade. Cet interrogatoire lui était désagréable.

— Et pouvez-vous me dire, mademoiselle, quel était l'aspect de cet homme ?

— Je ne sais pas. Il faisait très sombre. J'étais en auto. Il marchait sur le trottoir. Je ne me suis pas attardée à l'examiner. Il était à peu près de votre taille, c'est tout ce que je puis dire. En somme cela aurait pu être vous.

— Eh bien ! ce n'était pas moi, dis-je. C'était samedi soir ?

— Oui... c'est-à-dire dimanche matin.

— À quelle heure ?

— Oh ! peut-être trois heures, peut-être plus, dit-elle avec impatience.

— Vous étiez seule ?

— Presque...

Je lui demandai qui était avec elle et je finis par obtenir un nom : Éric Collinson l'avait reconduite chez elle. Je lui demandai où je pourrais trouver Éric Collinson. Elle fronça les sourcils, hésita, et enfin me dit qu'il était employé chez Spear,

Camp & Duffy, agents de change. Elle me dit aussi qu'elle avait un violent mal de tête et qu'elle espérait que je voudrais bien l'excuser, car elle pensait que je n'avais pas d'autre question à lui poser. Puis, sans attendre la réponse, elle tourna les talons et sortit.

— Et vos domestiques ? demandai-je à Mrs. Legget.

— Nous n'en avons qu'une, Minnie Hershey, une femme de couleur. Elle ne couche pas ici, et je suis sûre qu'elle n'a rien à voir avec tout cela. Elle est avec nous depuis près de deux ans et je puis garantir sa parfaite honnêteté.

Je dis que j'aimerais parler à Minnie et Mrs. Legget l'appela. La servante était une petite mulâtresse au corps mince et nerveux. Respectueusement, mais avec insistance, elle affirma n'avoir rien à voir dans le vol, qu'elle n'avait d'ailleurs appris que ce matin, en arrivant à la maison de ses maîtres. Elle me donna son adresse, quelque part, dans le quartier nègre de San Francisco.

Legget et sa femme me conduisirent dans le laboratoire, une vaste salle qui occupait presque tout le troisième étage. Des cartes marines étaient accrochées au mur, entre les fenêtres. Le parquet était nu. Un appareil de radioscopie, des tables de verre et de métal, une forge, des cornues, d'autres appareils pour moi mystérieux, encombraient la pièce.

Le secrétaire où les diamants avaient été pris avait six tiroirs se fermant tous ensemble avec la même serrure. Le second tiroir, celui où étaient les diamants, était ouvert. Le bois, autour de la serrure, avait été découpé avec une scie légère ou un ciseau. Les autres tiroirs étaient encore fermés.

Nous descendîmes et allâmes dans la cuisine. La porte de derrière avait été forcée, apparemment avec le même outil que le secrétaire.

Quand j'eus examiné la porte, je pris le diamant dans ma poche et le montrai à Legget, lui demandant :

— Est-ce l'un d'eux ?

Legget le saisit dans ma paume, l'éleva dans la lumière, le retourna dans tous sens, et dit :

— Oui, je le reconnais, il avait un crapaud. Où l'avez-vous trouvé ?

— Devant la porte, dans l'herbe.

— Ah ! notre voleur a perdu une partie de son butin, dans sa hâte.

Je lui dis que j'en doutais.

Legget fronça les sourcils derrière ses lunettes et me regarda durement :

— Que voulez-vous dire ?

— Je dis que le diamant a été semé là exprès. Votre voleur en savait trop. Il savait à quel tiroir aller. Il n'a pas perdu son temps ailleurs. Le diamant jeté devait faire partie de son plan...

À ce moment, Minnie vint à la porte, tenant un aspirateur électrique et commença à pleurer en disant qu'elle était une honnête fille, qu'on n'avait aucune raison de l'accuser de quoi que ce fût, et qu'on pouvait la fouiller et fouiller sa maison si on voulait, et que parce qu'elle était une femme de couleur..., etc., etc.... Des larmes coulaient sur ses joues.

Mrs. Legget alla à elle, lui tapota l'épaule et dit :

— Là, là, ne pleurez plus, Minnie. Je sais bien, comme tout le monde ici, que vous n'êtes pour rien dans tout cela. Là, là...

Les larmes de la négresse tarirent et sa maîtresse la fit sortir.

Legget s'assit sur un coin de la table de la cuisine.

— Vous soupçonnez quelqu'un dans la maison ?

— Ou quelqu'un qui est venu ici, oui.

— Mais qui ?

— Personne encore.

Il sourit, montrant ses dents blanches, aussi petites que celles de sa fille :

— Cela veut dire tout le monde, chacun de nous.

— Retournons à la pelouse, suggérai-je. Si nous trouvons d'autres diamants, je dirai peut-être que je me suis trompé.

Nous traversâmes la maison, mais avant que nous ayons atteint la porte d'entrée, nous rencontrâmes Minnie Hershey, dans un manteau amadou et sous un chapeau violet, qui venait dire au revoir à sa maîtresse. Elle ne voulait pas, dit-elle en pleurnichant, travailler plus longtemps dans une maison où chacun croyait qu'elle avait volé quelque chose. Elle était aussi honnête que n'importe qui, plus même. Une place en valait bien une autre et elle en connaissait des places où on ne voudrait pas soupçonner une pauvre fille de couleur, qui avait travaillé avec dévouement pendant près de deux ans, sans même avoir à se reprocher le vol d'une tartine.

Mrs. Legget eut beau plaider, raisonner, gourmander, rien n'y fit. Minnie s'en alla.

Sa maîtresse me regarda, donnant à son visage habituellement souriant une expression aussi sévère qu'elle le put.

— Voyez ce que vous avez fait maintenant. Me voilà sans bonne !

Je lui dis que j'étais désolé et nous sortîmes, son mari et moi, pour inspecter la pelouse.

Nous ne trouvâmes pas d'autre diamant.

CHAPITRE II

L'HOMME AU LONG NEZ

Deux heures d'enquête dans le voisinage ne m'apprirent rien sur l'homme que Mrs. Legget et sa fille avaient vu. Pourtant, une femme à demi infirme, Mrs. Priestley, me donna une indication qui pouvait être intéressante.

Elle me raconta que, se mettant souvent à la fenêtre de sa chambre quand elle ne pouvait pas dormir, elle avait vu l'homme suspect deux fois, au cours de ces dernières nuits. Selon elle, il était de haute taille, et jeune d'allure, sinon de visage, car il marchait la tête penchée en avant. Elle l'avait vu pour la première fois il y avait environ une semaine. Il passa et repassa sur l'autre trottoir à cinq ou six reprises, et à intervalles d'un quart d'heure environ. Sous son chapeau rabattu, il avait l'air de guetter quelque chose de l'autre côté de la rue.

À plusieurs nuits de là, le samedi soir, elle l'avait revu. Cette fois, il ne se promenait pas de long en large, mais se tenait debout au coin de la rue. Il était à peu près minuit. Il était parti après une demi-heure d'attente, et elle ne l'avait pas revu.

Mrs. Priestley ne connaissait les Legget que de vue et ne savait que peu de choses sur eux. Leur fille passait pour assez extravagante. Ils avaient l'air de braves gens, mais peu communicatifs. Lui s'était installé dans la maison en 1921 et ce n'est que deux ans après que Mrs. Legget et Gabrielle étaient venues le rejoindre.

J'appris aussi quelque chose d'un autre habitant de la rue, Mr. Warren Daley. En allant fermer la porte de sa maison, dans la nuit du samedi au dimanche, il avait surpris un homme dans le vestibule d'entrée. L'homme s'était enfui, sans répondre à la question de Mr. Daley : « Que faites-vous ici ? » Il paraissait avoir une trentaine d'années, était élégamment vêtu. Mr. Daley avait vu assez son visage pour me dire que le nez de l'homme était long, mince et très pointu.

C'est tout ce que je pus recueillir comme renseignement et je décidai d'aller voir Éric Collinson à son bureau.

C'était un garçon jeune, blond, d'une taille au-dessus de la moyenne, aux larges épaules pour qui, de toute évidence, les sports n'avaient plus de secret. Je me présentai, lui racontai le vol dont avait été victime Mr. Legget et lui demandai de me décrire l'homme que miss Legget et lui avaient vu dans la nuit de samedi.

— Mon Dieu, c'était un bonhomme tout ordinaire, court et assez bedonnant. Il faisait tellement noir. Vous pensez que c'est lui le voleur ?

— Venait-il, selon vous, de la maison des Legget ?

— De la pelouse, tout au moins.

— Quelle heure était-il ?

— Minuit.

— Vous êtes sûr ?

— Minuit, vous dis-je. L'heure à laquelle les morts sortent du tombeau ! l'heure où les fantômes se promènent !

— Eh bien ! miss Legget m'a affirmé qu'il était trois heures passées.

— Vous voyez comme elle est ! s'exclama-t-il. Elle est abominablement myope et elle ne veut pas porter de lunettes, par crainte de s'enlaidir. Il était probablement minuit un quart. À sa montre, elle aura confondu les deux aiguilles. Elle n'en fait jamais d'autres ! Si vous saviez comme elle joue mal au bridge. Elle prend les deux pour des as...

Je lui dis que je trouvais cela navrant, le remerciai et m'en allai chez Halstead & Beauchamp.

Je fus reçu par Walter Halstead à qui je demandai comment il avait connu Legget.

— Je l'ai connu d'abord comme client, puis étant entré en relation plus suivies avec lui comme homme de science. Pourquoi me demandez-vous cela ?

— À première vue, il y a quelque chose de suspect, dans ce cambriolage.

— Oh ! vous vous trompez sûrement si vous pensez qu'un homme de sa trempe peut y être pour quelque chose ! Cela ne peut être qu'un domestique. Cela n'arrive-t-il pas souvent ? Mais pas Legget ! C'est un chimiste de grande valeur. Vous avez entendu parler de ses travaux sur la coloration du verre, sans doute. Et, à moins que notre service de renseignements ait été mal informé, c'est un homme dont les moyens de fortune sont assez larges. Je puis vous dire confidentiellement que j'ai appris dernièrement que son compte à la banque Seaman est créancier de dix mille dollars. Or, les huit diamants volés ne valaient pas plus d'un millier de dollars.

— Comment avez-vous été amené à les lui confier ?

— C'est un de nos clients, je vous l'ai dit. Quand j'appris ce qu'il avait pu faire avec le verre, je pensai que ce serait une chose merveilleuse s'il pouvait appliquer le même procédé au diamant. Fitzstephan (c'est surtout par lui que j'ai appris les travaux de Legget) se montra sceptique, mais je pensai que cela valait la peine d'essayer et je persuadai Legget de tenter l'expérience.

— De quel Fitzstephan voulez-vous parler ?

— Owen Fitzstephan, l'écrivain. Vous le connaissez ?

— Oui, mais je ne savais pas qu'il était ici. Nous avons vidé plus d'un verre ensemble. Connaissez-vous son adresse ?

Halstead me la trouva dans l'annuaire du téléphone et je quittai le joaillier pour aller un peu rôder dans le voisinage de la maison habitée par Minnie Hershey.

Du bavardage intarissable d'une vieille négresse, je recueillis à peu près ceci : la jeune fille était originaire de Winchester, en Virginie. Elle était à San Francisco depuis quatre ou cinq ans et, depuis six mois, elle vivait avec un nègre appelé Rhino Tingley. Ce nègre était jeune, grand, puissant et reconnaissable à la cicatrice de son menton. Il tirait le plus clair de ses ressources de Minnie et des cartes. Il n'était pas méchant, mais s'emportait volontiers et tout le quartier en avait alors une sainte terreur. La vieille me dit que je pourrais l'apercevoir dans la soirée, dans deux ou trois bars qu'elle m'indiqua.

Revenue en ville, au bureau central de la Police, je demandai au lieutenant Duff si personne n'avait encore été mis sur l'affaire Legget.

— Voyez O'Gar, me dit-il.

J'entrai dans la salle de réunion, mais je ne trouvai ni O'Gar ni Pat Reddy, son compagnon ordinaire. Je fumai une cigarette et décidai de téléphoner à Legget.

Quand j'entendis sa voix aigre au bout du fil, je lui demandai si aucun détective n'était venu depuis ma visite.

— Non, me répondit-il, mais la police a appelé, il y a quelques instants, ma femme et ma fille, leur demandant de se rendre dans un hôtel de Golden Gate avenue.

— Pouvez-vous me donner l'adresse exacte ?

— C'est facile à trouver, paraît-il. Juste au coin de Van Ness avenue.

Je le remerciai, raccrochai l'appareil et me précipitai dehors.

Au coin de Van Ness avenue, je trouvai, à la porte d'un hôtel, un agent de police en uniforme. Je lui demandai si O'Gar était là.

— Au troisième, monsieur.

Comme je sortais de l'ascenseur, sur le palier du troisième étage, je me trouvai face à face avec Mrs. Legget et sa fille qui s'en allaient.

— Eh bien ! j'espère que maintenant, vous êtes bien sûr que Minnie n'était pour rien dans tout cela ? me dit Mrs. Legget, sur un ton de gronderie assez amical.

— La police a trouvé votre homme ?

— Oui.

Je dis à Gabrielle :

— Éric Collinson m’a affirmé qu’il était seulement minuit quand vous êtes rentrés l’autre samedi.

— Éric est un âne ! me répondit-elle, furieuse, en passant devant moi pour entrer dans l’ascenseur.

— Voyons, chérie... gronda doucement sa mère.

Je traversai le palier et aperçut Pat Reddy debout près d’une porte, causant avec des journalistes. Ils s’écartèrent pour me laisser passer et je me trouvai dans une chambre pauvrement meublée.

Sur un lit, contre le mur, il y avait un cadavre.

Phels, du Service de l’identité judiciaire, leva les yeux, me fit un signe et continua son examen minutieux. Je vis O’Gar alors, debout dans la fenêtre. C’était un homme solide d’une cinquantaine d’années et qui portait le large feutre noir des sheriffs de cinéma. Il y avait une mine de bon sens dans sa grosse tête ronde et il était agréable de travailler avec lui.

Je regardai le cadavre. C’était un homme de quarante ans environ, au visage massif, aux courts cheveux grisonnants. Il portait une moustache noire. Les bras et les jambes étaient courts et trapus. Sur le corps, deux blessures apparentes : une trace de balle au ventre et une autre au côté gauche de la poitrine.

— Que sait-on de lui ? demandai-je.

— Il avait certainement un complice qui a voulu se débarrasser de lui. Les enveloppes où étaient les diamants sont là, mais les diamants n’y sont plus (O’Gar sortit les enveloppes de sa poche). L’homme au long nez probablement. Celui-ci était là depuis une semaine, sous le nom de Louis Upton, venant de New-York. Nous ne le connaissons pas. Personne

ne peut dire l'avoir déjà vu. Et personne ne connaît non plus l'homme au long nez.

Pat Reddy entra. Il était gros, jovial, agréable dans le service.

— Long-Nez et cet oiseau vont donner des insomnies à Legget, dit-il.

— Cela se peut, dis-je. Mais il y a encore autre chose qui ne me semble pas clair chez les Legget. Combien d'enveloppes avez-vous ici, O'Gar ?

— Sept.

— Alors, celle du diamant trouvé dans l'herbe manque.

— Et quoi de nouveau pour la mulâtresse ? demanda Reddy.

— Je vais tâcher d'apercevoir son homme, ce soir, dis-je. Essayerez-vous de savoir quelque chose de vos gens de New-York sur cet Upton ?

— Nous allons voir, nous allons voir... dit O'Gar.

CHAPITRE III

LE MYSTÈRE S'ÉPAISSIT

À l'adresse que m'avait donnée Halstead, je me fis annoncer à Fitzstephan. Tandis que le groom emportait ma carte, ma mémoire me restituait l'image de l'aimable compagnon que j'allais revoir : un long garçon maigre et brun, aux yeux de rêveur, à la bouche railleuse, vêtu sans aucune recherche. Un homme d'une culture extraordinaire qui se prétendait plus paresseux qu'il ne l'était et avait toujours une foule d'idées originales et de solutions toutes prêtes quand un événement imprévu surgissait.

Je l'avais connu à New-York, il y avait cinq ans de cela. Il devait avoir à peu près trente ans. Je cherchais à démêler une histoire d'escroquerie, dans laquelle une veuve crédule s'était laissée voler une centaine de milliers de dollars par une bande organisée de spirites. Fitzstephan suivait l'affaire, seulement lui, c'était pour écrire un roman. Nous travaillâmes ensemble et je n'y perdis pas, car, grâce à lui, je vins à bout de mon enquête en quinze jours. Nous fûmes inséparables après cela, du moins pour un mois ou deux, c'est-à-dire pendant le reste de mon séjour à New-York.

Le groom revenait :

— M. Fitzstephan vous fait dire de monter, me dit-il.

L'appartement était au sixième étage.

Fitz se tenait debout devant sa porte quand je sortis de l'ascenseur. Il me tendait sa main maigre :

— C'est bien lui ! dit-il.

— Pas un autre, mon vieux, moi-même en personne.

Il n'avait pas changé. Nous entrâmes dans une pièce encombrée de livres, de journaux et de revues, et où il ne restait pas grand'place pour s'asseoir. Il débarrassa une chaise d'une pile de paperasses et s'installa sur une valise. Il me raconta qu'il était à San Francisco depuis près d'un an, sauf aux fins de semaine et pendant les deux mois d'été qu'il passait à la campagne. Il terminait un roman. San Francisco lui plaisait et il me déclara à brûle-pourpoint qu'il ne s'opposerait pas pourtant à ce qu'on rendît l'Ouest aux Indiens.

— Et comment va la littérature ? demandai-je.

— Seigneur, vous l'entendez ! dit-il, avec un geste d'effroi comique. Mais, mon cher ami, vous ne me lisez donc pas ? Je crois me souvenir cependant que je vous ai offert une fois la collection de mes œuvres complètes ?

— Oui, mais je ne vous ai pas pris au sérieux. Vous étiez saoul, d'ailleurs.

— C'est vrai, j'avais bu tout le sherry d'Elsa Donne. Vous vous rappelez Elsa ? Elle nous avait montré un tableau qu'elle venait d'achever et vous aviez déclaré que c'était *charmant*. Charmant ! Elle qui prétendait ne peindre que des grands machins ! Elle était furieuse, rappelez-vous. Elle nous a mis dehors, mais nous avons déjà bu le sherry. Vous, vous aviez encore trop de sang-froid pour accepter mes livres.

— J'avais peur d'avoir à les lire et à les comprendre.

Un domestique chinois entra avec un plateau portant des fioles de couleur. Fitz me dit :

— Et je suppose que vous êtes encore sur la piste de quelque infortuné malfaiteur.

— Oui, et c'est ce qui me vaut la joie de vous avoir retrouvé. Halstead, le diamantaire, m'a dit que vous connaissiez Edgar Legget.

Une lueur passa dans les yeux gris, habituellement endormis et il se dressa un peu sur sa valise, me demandant :

— Legget a une histoire ?

— Pourquoi me dites-vous cela ?

— Je ne le dis pas, je le demande. Allons, mon garçon, racontez-moi votre affaire. Qu'est-il arrivé à Legget ?

— Un vol chez lui, banal en apparence, mais je suis presque sûr qu'il y a autre chose. Seulement pour cela, je ne m'appuie encore sur rien de certain, c'est pourquoi je vous demande de répondre à mes questions d'abord. Depuis combien de temps le connaissez-vous ?

— Je l'ai connu très peu de temps après mon arrivée ici. Il m'a toujours intéressé. Il y a en lui quelque chose de trouble, d'inexplicable, un côté mystérieux qui m'a attiré, naturellement. Il paraît qu'il vit comme un ascète, ne fumant pas, ne buvant que de l'eau, mangeant maigrement et ne dormant, m'a-t-on dit, que trois ou quatre heures par nuit. Pourtant, certains côtés de son esprit révèlent un être profondément sensuel. C'est un homme très attachant. Ses amis, – non, il n'en a pas – ses compagnons habituels sont tous gens ayant évidemment des idées de l'autre monde, comme les Haldorn et leur secte de Saint-Graal...

— Et connaissez-vous Éric Collinson ?

— Oui, je crois qu’il est fiancé à Gabrielle Legget. Il a fait ses études à Philadelphie, il gagne largement sa vie dans la finance, il est très sportif, un garçon bien gentil !

— Cela se peut, dis-je, mais il m’a menti.

— Y avait-il une femme dans l’histoire ?

— Oui.

— Alors, c’est correct. Je m’explique. Le chevalier Bayard ment toujours quand une femme est en cause, même si cela doit lui causer des ennuis. C’est une loi élémentaire de la chevalerie, vous savez. Qui est la femme ?

— Gabrielle Legget, dis-je.

Et je racontai tout ce que je savais de l’histoire des diamants volés et de l’homme mort de Golden Gate avenue. Fitzstephan me dit :

— J’ai toujours pensé, je dois vous le dire, que Legget avait un passé. Ce passé, quel est-il ? Ce n’est pas ma faute si je ne le sais pas, mais vous n’imaginez pas comme ces gens sont secrets !

— Avez-vous essayé ?...

— Évidemment. Mon métier est de connaître les âmes. Cela me fait de la matière première. Il m’est venu un doute. Je crois que Legget n’est pas son nom. Et je crois qu’il est Français. Il m’a dit une fois qu’il était originaire d’Atlanta, mais tout dans son aspect extérieur et surtout la qualité de son esprit, son léger accent, le désigne comme un Français.

— Et pour le reste de la famille ? Gabrielle ? Ne la croyez-vous pas un peu folle ?

— Oui, je me le suis souvent demandé. Elle a des yeux bizarres, encore que fort beaux. Il y a une chose dont je suis sûr, c'est qu'elle a son père en haine. Et lui l'adore.

— Savez-vous d'où peut venir cette haine ?

— Peut-être de l'adoration qu'il a pour elle...

— Cela n'a pas de sens, vous faites de la littérature. Et Mrs. Legget ?

— Vous n'avez jamais mangé de sa cuisine, hein ? Sans cela, vous ne me poseriez pas cette question. Il n'y a qu'une personne d'âme saine et sereine qui puisse arriver à une telle perfection culinaire. Je me suis souvent demandé ce qu'elle pensait des deux étranges créatures que sont sa fille et son mari, quoique j'imagine qu'elle les subit plutôt tels qu'ils sont, sans avoir conscience de ce qu'ils peuvent avoir d'anormal. Voilà tout ce que je peux vous dire sur les Legget, et pourtant j'ai la conviction que l'homme cache quelque chose et qu'il sait comment le cacher.

Je me levai.

— Dînons-nous ensemble demain ?

— C'est mardi ? Non : je préfère mercredi, me dit-il.

Je lui dis que je passerais le prendre vers sept heures et je le quittai.

Il était huit heures. C'était le moment d'aller dans le quartier nègre essayer d'apercevoir Rhino Tingley. Je le trouvai dans la boutique d'un marchand de cigares, qui expliquait une partie de cartes sensationnelle à quatre nègres qui l'écoutaient admirativement.

J'achetai un paquet de cigarettes et l'examinai tandis qu'il parlait. C'était un homme de trente ans à peine qui mesurait sûrement plus de six pieds et ne devait pas peser loin de cent kilos. Une cicatrice partait de sa grosse lèvre blême et rejoignait son col rayé de blanc et de bleu. Il avait une voix énorme qui faisait trembler les vitres, surtout quand il riait.

Je sortis de la boutique tandis qu'un gros rire les secouait tous puis j'entendis ce rire s'arrêter court. Je résistai au désir de me retourner et me dirigeai vers la maison que lui et Minnie habitaient. Il arriva à ma hauteur comme j'avais fait la moitié du chemin. Je ne bronchai pas et nous fîmes quelques pas en silence, côte à côte. Enfin, il se décida :

— C'est vous, hein, qui me cherchez ?

Il empestait l'alcool. Je le regardai tranquillement et dis :

— Oui.

— Que me voulez-vous ?

À ce moment, je vis Gabrielle Legget sortir de la maison de Minnie vêtue d'un manteau et d'un chapeau sombres. Elle s'éloigna sans paraître nous voir. Elle marchait rapidement. Je remarquai son visage crispé.

Je regardai le nègre. Il me regardait. Il ne semblait pas avoir vu Gabrielle, et s'il l'avait vue, cela ne devait rien signifier pour lui, car pas un trait de sa figure ne bougea. Je lui dis :

— Vous n'avez rien à cacher, n'est-ce pas ? Alors que craignez-vous ?

— Que vous importe ? Je suis sûr que c'est vous le détective qui avez fait mettre Minnie à la porte.

— Elle n'a pas été renvoyée. C'est elle qui a voulu partir. Allons la trouver.

Nous traversâmes la rue. Il me précéda sur un perron et nous redescendîmes dans une antichambre sombre où il ouvrit une porte avec une des innombrables clefs de son trousseau.

Minnie Hershey, dans un kimono rose bordé de plumes d'autruches jaunes, vint au-devant de nous. À ma vue, elle roula de gros yeux étonnés.

— Connaissez-vous ce monsieur, Minnie ? lui demanda Rhino.

— O... Oui, dit-elle, avec un peu d'hésitation.

— Vous ne pouvez pas quitter les Legget ainsi, lui dis-je. Il n'est jamais venu à l'idée de personne de vous accuser du vol des diamants. Et pouvez-vous me dire ce que venait faire ici miss Legget ?

— Miss Legget ? Mais elle n'est pas venue, monsieur. Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

— Allons, allons, Minnie, vous savez bien qu'elle sort d'ici.

— Oh ! vous voulez dire *miss* Legget ! J'avais compris que vous disiez Mrs. Legget. Je vous demande pardon. Oui, en effet, monsieur, miss Gabrielle est venue. Elle venait me demander de retourner chez ses parents. Elle est bien bonne de s'être dérangée pour une aussi pauvre fille que moi.

— Eh bien ! c'est ce que vous avez de mieux à faire : retournez chez les Legget. C'est de la folie de les avoir quittés ainsi.

Rhino ôta de sa bouche le cigare qu'il fumait et le pointa vers Minnie.

— Vous les avez quittés et vous resterez ici. Vous n'avez besoin de rien, ni de personne.

Il mit une main dans sa poche et la ressortit tenant une liasse de billets qu'il étala sur la table.

— Qu'avez-vous besoin de travailler pour les autres ? ajouta-t-il.

Il parlait à la femme, mais il me regardait. Minnie, elle, tourna vers moi sa face brune, anxieuse d'être crue :

— Rhino a gagné cet argent au poker, monsieur. Que je meure à l'instant si ce n'est pas vrai.

— Où j'ai eu cet argent, dit Rhino, cela ne regarde personne. Je l'ai, voilà tout. Il y a là onze cent soixante-dix dollars. Que quelqu'un me demande où je les ai eus, comment je les ai eus, peut-être bien qu'il le saura, peut-être aussi que je ne lui dirai pas. Ça dépendra.

Minnie dit encore :

— Il a gagné au poker, monsieur, au Club de la Belle Vie. Que je meure à l'instant si ce n'est pas vrai.

— Peut-être que je l'ai gagné au poker, dit encore Rhino en me regardant féroce. Mais supposons que ce ne soit pas vrai...

— Eh bien ! lui répondis-je, je vous dirai que cela ne me regarde pas et que je n'ai jamais su trouver la solution d'une devinette.

Et, après avoir engagé Minnie à retourner chez les Legget, je quittai le couple. Quand Minnie eut refermé la porte derrière moi, j'entendis sa voix glapissante qui commençait un chapelet de récriminations, tandis que s'élevait le gros rire de Rhino.

J'avais appris par Mrs. Priestley que, pendant les deux ans que Legget avait habité seul, avant que sa femme et Gabrielle l'eussent rejoint à San Francisco, sa maison était tenue par une gouvernante. Elle s'appelait Mrs. Begg et elle était maintenant placée dans une famille du nom de Freemander, à Berkeley.

Je cherchai sur l'annuaire le numéro des Freemander et appelai au téléphone Mrs. Begg. J'eus la chance de la trouver et elle m'autorisa à la venir voir. Il y avait encore un train. Je sautai dedans.

Je trouvai une petite femme replète au visage rose sous un bonnet de dentelle noire. Elle m'écouta, ses petits yeux gris et durs fixés sur moi, les deux mains laborieuses croisées sur son tablier de soie.

Je lui parlai du cambriolage et lui dis que je pouvais être grandement aidé, au moins dans ma besogne d'information, par quelqu'un qui aurait connu les Legget très intimement, comme elle.

Elle commença par me dire qu'elle doutait que ce qu'elle pourrait me dire valût mon dérangement, mais qu'elle ferait ce qu'elle pourrait, étant une honnête femme qui n'a rien à cacher à personne. Puis elle se lança dans un long bavardage, entremêlant les anecdotes sans intérêt. Dans tout ce fatras, je réussis à démêler ceci :

Elle avait été engagée par Mr. Legget comme gouvernante, au printemps de 1921. Au début, elle avait une jeune fille pour l'aider, mais il n'y avait pas assez de travail pour deux, et ce fut elle qui suggéra à Legget de donner son congé à la jeune aide. Son maître était un homme de goûts simples, passant presque tout son temps à l'étage supérieur, dans son laboratoire. Il utilisait rarement le reste de la maison excepté les soirs où des amis venaient le visiter. Mrs. Begg n'aimait pas ces amis. Oh ! évidemment, ... elle n'avait rien à leur reprocher, mais voilà, « c'étaient de drôles de gens ».

Edgar Legget était très bon pour elle, seulement un peu secret pour le naturel bavard de M^{rs} Begg. Elle n'avait jamais été autorisée à monter au laboratoire, dont la porte était toujours fermée à clef. Une fois par mois, un homme de peine venait en faire le ménage sous la surveillance de Legget. Elle avait pensé qu'il y avait là dedans des produits chimiques dangereux auxquels il voulait que personne ne touche, et elle devait à la vérité de dire que cela lui avait toujours fait un peu peur. Elle ne connaissait rien de ses affaires de famille et savait assez garder sa place pour ne pas se permettre de lui poser une question.

En août 1923, c'était un matin où il pleuvait, se rappelait-elle, une femme accompagnée d'une fillette d'une quinzaine d'années, avait sonné à la porte de la maison. Elles étaient suivies d'un bagage important. La femme demanda si Mr. Legget était chez lui. Mrs. Begg les avait fait entrer et était allé frapper à la porte du laboratoire de son maître en le priant de descendre.

Jamais, dans la vie, elle n'avait vu un homme aussi surpris que Legget quand il avait aperçu les deux femmes. Il devint très pâle, comme prêt à s'évanouir, et ils restaient là, tous

les trois, sans faire un geste l'un vers l'autre. Ce qu'ils se dirent enfin, Mrs. Begg ne le sut jamais, car ils parlaient dans une langue étrangère, bien que la femme et la jeune fille (Mrs. Begg s'en aperçut bientôt) parlassent l'anglais aussi bien que n'importe qui, et même mieux, surtout cette Gabrielle, quand elle était en colère. Elle possédait un répertoire de mots violents pas très convenables dans la bouche d'une jeune fille.

Plus tard, dans la matinée, Legget était venu trouver la gouvernante et lui avait dit que les deux visiteuses étaient Mrs. Dain, sa belle-sœur, et sa fille, qu'il n'avait pas vues depuis dix ans. Elles allaient maintenant habiter avec lui. Mrs. Dain dit plus tard à Mrs. Begg qu'elles étaient Anglaises, mais qu'elles habitaient New-York depuis plusieurs années. La gouvernante estimait grandement Mrs. Dain. C'était une femme délicate et une maîtresse de maison accomplie, mais cette Gabrielle était une fille d'enfer. Mrs. Begg ne pouvait pas la souffrir, elle ne parlait d'elle qu'en disant « cette Gabrielle ».

Mrs. Dain présente, il n'y avait plus besoin d'une gouvernante dans la maison. Ils furent très généreux avec elle et l'aiderent à trouver une autre place. Elle ne les avait jamais revus, mais elle avait lu à la rubrique d'état civil d'un journal, une semaine environ après son départ, l'annonce du mariage d'Edgar Legget et d'Alice Dain.

CHAPITRE IV

GABRIELLE DISPARUE

Quand j'arrivai à l'agence le lendemain matin, à neuf heures, je trouvai Éric Collinson dans le salon de réception. Sa bonne mine semblait s'en être allée et il avait oublié de laquer ses cheveux à la gomina.

— Savez-vous où est miss Legget ? me demanda-t-il, sans même me saluer. Elle n'est pas rentrée cette nuit chez elle, elle a disparu. Son père m'a dit qu'il ne savait pas où elle était, mais je suis sûr qu'il le sait. Il m'a dit de ne pas, m'inquiéter. C'est facile à dire. Vous ne savez rien, vous ?

Je lui dis que j'avais vu la-jeune fille sortir de chez Minnie Hershey la veille dans la soirée, je lui donnai l'adresse de la mulâtresse et lui suggérai d'y aller voir. Il sauta sur son chapeau et sortit.

Je demandai O'Gar au téléphone pour savoir s'il avait eu des nouvelles de New-York.

— Oui, me dit-il. Upton, c'est son vrai nom, a été un détective privé. Il a eu une agence à lui jusqu'en 1923, époque à laquelle lui et son acolyte nommé Harry Ruppert ont été interdits pour faux témoignages. Et vous ? Quelque chose de nouveau quant au moricaud ?

— Oui et non. Ce Rhino Tingley rentrait chez lui hier soir avec onze cents dollars. Minnie dit qu'il les a gagnés au poker, au Club de la Belle Vie. Pouvez-vous essayer de savoir si c'est vrai ?

O'Gar promet et raccrocha.

J'envoyai un télégramme à notre agence de New-York, demandant un supplément d'information sur Upton et Ruppert et me rendit aux bureaux de l'état civil pour y consulter les registres de mariages d'août et septembre 1923. J'y trouvai rapidement le renseignement que je cherchais :

Le 26-août 1923, Edgar Legget, né à Georgia, dans l'État d'Atlanta, le 6 mars 1883, avait épousé Alice Dain, née à Londres, le 22 octobre 1888. Pour lui, c'était son second mariage. Elle n'avait jamais été mariée jusque là.

Quand je revins à l'agence, Éric Collinson, plus échevelé encore, m'attendait avec impatience.

— J'ai vu Minnie, me dit-il en proie à la plus vive agitation, elle n'a rien pu me dire. Elle m'a répété seulement ce que vous m'aviez dit, c'est-à-dire que Gabrielle était venue hier soir pour lui demander de reprendre son service, mais c'est tout ce quelle savait. Seulement, je dois vous dire que je crois bien qu'elle portait une bague avec une émeraude qui appartient à Gabrielle.

— Lui en avez-vous parlé ?

— À qui ? À Minnie ? Oh ! non ! J'ai dit : cette bague *pouvait* être à Gabrielle. Ce n'est qu'une idée.

— Bon, dis-je. (Et je me rappelai ce que m'avait dit Fitzstephan à propos du chevalier Bayard.) Mais dites-moi, pourquoi m'avez-vous menti au sujet de l'heure à laquelle miss Legget et vous êtes rentrés l'autre nuit ?

— Oui, avoua-t-il, c'est idiot. Mais, je pensais que vous... Je craignais...

Je lui vins en aide :

— Vous pensiez que c'était une heure bien tardive pour une jeune fille et vous aviez peur que j'aie une mauvaise opinion d'elle.

— Oui, c'est cela.

Je lui tapai amicalement sur l'épaule et le poussai dehors. Dans notre salle de réunion je trouvai Mickey Lineham et Al Mason. J'envoyai Al jeter un coup d'œil sur la maison des Legget et Mickey voir ce que devenait Minnie et Rhino.

Quand je sonnai moi-même une heure après à la porte des Legget, ce fut Mrs. Legget, son aimable visage assombri, qui vint m'ouvrir. Nous entrâmes au salon où son mari nous rejoignit bientôt. Je les informai de ce que j'avais appris sur Upton et leur dit que j'avais télégraphié à New-York au sujet de Ruppert.

— Plusieurs de vos voisins ont vu un homme qui n'était pas Upton rôder aux alentours, dis-je, et un homme qui répond au même signalement a été vu, descendant par l'échelle d'incendie de la chambre où Upton a été tué. Nous verrons si ce Ruppert ressemble à cet homme.

J'observai le visage de Legget tandis que je parlais. Il ne changea pas. Ses yeux bruns rouges paraissaient intéressés, rien de plus. Je demandai :

— Pourrais-je voir miss Legget ?

— Elle n'est pas là, me dit-il.

— Quand pourrais-je la voir ?

— Probablement pas avant plusieurs jours. Elle est partie en voyage.

— Où pourrais-je la joindre ? demandai-je en me tournant vers Mrs. Legget. J'ai plusieurs questions à lui poser.

Mrs. Legget évita mon regard et regarda son mari.

Ce fut lui qui me répondit.

— Nous ne savons pas exactement. Des amis à elle, Mr. et Mrs. Harper, je crois que c'est ainsi qu'ils s'appellent, l'ont emmenée pour faire un voyage du côté de Los Angeles. Nous ne savons pas quelle route ils ont prise et je doute qu'ils aient un but bien déterminé.

Je posai quelques questions sur ces Harper, mais Legget et sa femme déclarèrent n'en savoir que peu de chose. On appelait familièrement le mari Bud. Legget ne connaissait pas leur adresse. Pendant qu'il parlait, sa femme baissait les yeux et ne les leva que deux fois pour jeter un regard implorant à son-mari.

— Quand sont-ils partis ? demandai-je.

— De bonne heure, ce matin. Gabrielle a passé la nuit à leur hôtel pour être sûre de ne pas les retarder.

Je demandai encore :

— Est-ce que l'un de vous a jamais entendu parler de cet Upton avant cette affaire ?

— Non, dit Legget.

J'avais encore beaucoup d'autres questions à poser, mais je savais que les réponses qu'on me ferait ne m'apporteraient

aucune clarté. Je me levai pour prendre congé. Il se leva aussi, souriant poliment, et me dit :

— Je suis désolé de donner à la Compagnie d'assurance tout ce dérangement. Ce vol n'est peut-être dû, après tout, qu'à ma négligence. Pensez-vous réellement que je sois responsable de la perte des diamants ?

— Mais certainement, répondis-je, mais, quand même vous désintéresseriez les propriétaires des bijoux, cela n'arrêterait pas les investigations.

Mrs. Legget mit rapidement son mouchoir devant sa bouche. Legget me dit :

— Merci. J'avais besoin de le savoir.

Avant de retourner au bureau, je m'arrêtai une demi-heure chez mon ami Fitzstephan. Il était en train decrire un article pour la *Revue Psychanalytique*. Il me développa élégamment deux ou trois paradoxes, puis, sans transition, selon son habitude, il me posa cette question :

— Et les diamants envolés ?

Je lui racontai rapidement tout ce qui avait été dit et fait depuis notre dernière entrevue.

— Je suis sûr, dis-je, que si je pouvais avoir une conversation de dix minutes avec Mrs. Legget, seule, loin de son mari, mes recherches pourraient faire un grand pas. Devant lui, elle est comme paralysée et n'ose, on le sent, dire un mot. Pensez-vous que vous pourriez obtenir quelque chose d'elle ? J'aimerais savoir, par exemple, pourquoi Gabrielle est partie, même si je ne peux pas savoir où elle est ?

— J’essaierai bien volontiers, dit-il. Je pourrais peut-être aller les voir demain après-midi, sous prétexte d’emprunter un livre. Legget travaillera dans son laboratoire. Je refuserai de le déranger et j’essaierai de faire parler sa femme. Qu’en dites-vous ?

— Je vous remercie, mon vieux. Je vous verrai demain soir, alors.

— Entendu, au revoir.

Je passai le reste de la journée à rédiger un mémoire sur la marche de mon enquête. Éric Collinson me téléphona deux fois pour savoir si j’avais découvert Gabrielle. Ni Mickey Lineham, ni Al Mason ne m’apportèrent rien de nouveau. À six heures, je me donnai congé pour la soirée.

CHAPITRE V

GABRIELLE RETROUVÉE

Le lendemain apporta du nouveau.

De bonne heure le matin, je reçus le télégramme de notre agence de New-York. Il disait :

Louis Upton précédemment propriétaire d'une agence privée de renseignements ici Stop Arrêté le 1^{er} septembre 1923 pour faux témoignage dans une affaire de tentative de meurtre Stop A essayé de se disculper en accusant et en chargeant son employé Harry Ruppert Stop Les deux hommes condamnés Stop Relâchés le 6 février de cette année Ruppert a plusieurs fois menacé Upton de mort Stop Ruppert trente-deux ans cinq pieds onze pouces très maigre yeux et cheveux bruns long visage pâle long nez mince marche la tête penchée Stop Envoyons photos.

Il n'y avait pas de doute. Ruppert était bien l'homme que Mrs. Priestley et Daley avaient vu plusieurs fois, et l'homme qui avait probablement tué Upton.

O'Gar m'appela au téléphone :

— Notre compère Rhino Tingley a été surpris hier soir dans la boutique d'un revendeur, négociant des bijoux. Ce n'était pas les diamants volés. Nous n'avons pas pu mettre la main sur lui à temps. J'ai envoyé quelqu'un avec les bijoux chez les Legget, pensant que cela leur appartenait, mais ils m'ont affirmé qu'ils voyaient ces bijoux pour la première fois.

Cela ne m'avancait pas beaucoup. Je suggérai :

— Vous devriez aller chez Halstead & Beauchamp et leur présenter les bijoux en disant que vous supposez qu'ils appartiennent aux Legget.

Une demi-heure après, O'Gar me rappelait :

— Halstead a tout de suite reconnu ces deux pièces, un rang de perles et une broche avec topaze. Legget les a achetés chez eux pour sa fille.

— Bien, dis-je. Maintenant, voulez-vous faire ceci : allez à l'ancre de Rhino et chambrez Minnie Hershey. Elle est facile à faire parler. Plus vous pourrez l'effrayer, mieux cela vaudra. Il se peut qu'elle porte au doigt une émeraude. Vous pouvez la lui prendre et l'emporter, comme vous pouvez faire ainsi de tout autre bijou que vous verrez chez elle. Mais n'y restez pas trop longtemps. Faites-lui peur et qu'elle se mette à table.

— Soyez tranquille. Je la ferai blanchir, me promit O'Gar.

Pour la troisième fois, Éric Collinson me téléphona pour me demander des nouvelles de sa Gabrielle.

— Je ne peux pas encore vous rassurer, mais j'ai quelques indices. Si vous n'avez rien de mieux à faire, vous pouvez venir me rejoindre. Vous m'accompagnerez si j'ai une piste, ce que j'espère, à l'endroit où elle se cache.

— Attendez-moi. J'arrive.

J'envoyai Mickey et un de ses camarades guetter la porte de la mulâtresse et leur donnai l'ordre de la suivre, si elle sortait après la visite de O'Gar.

Le téléphone sonna de nouveau. C'était Watt Halstead. Il me demandait de venir le voir.

— Je ne peux pas maintenant. Qu’y a-t-il ?

— C’est à propos de Legget. Je n’y comprends plus rien. La police est venue ce matin me présenter des bijoux que j’ai reconnus pour avoir été achetés chez nous par Edgar Legget : une broche au printemps de l’année dernière et un collier de perles pour Noël. Quand le policier a été parti, j’ai naturellement téléphoné à Legget. Il a pris un ton plus que bizarre et m’a dit froidement : « Je vous remercie vraiment beaucoup de vous occuper ainsi de mes affaires ». Puis il a raccroché. Quelle mouche l’a piqué ? Vous y comprenez quelque chose, vous ?

— Non, ma foi. J’ai à sortir maintenant, mais je vous tiendrai au courant de ce qui peut arriver.

J’avais à peine raccroché que le téléphone retentit encore. C’était Mickey Lineham qui me donna sans autre explication une adresse dans Pacific avenue.

J’appelai Fitzstephan pour lui faire part de tout ce nouveau. J’entendis sa voix tranquille :

— Tout va bien, je reste sur la brèche, me dit-il.

Pendant ce temps, Éric Collinson avait fait son entrée.

— Venez, lui dis-je en l’entraînant immédiatement vers l’ascenseur.

— Où allons-nous ? dit-il avec impatience. L’avez-vous trouvée ? Comment est-elle ? Il ne lui est rien arrivé au moins ?

Je lui dis que j’avais une seule indication, l’adresse que Mickey venait de me téléphoner, et que cela ne signifiait pas

grand'chose peut-être. Pour Éric Collinson, cela signifiait quelque chose. Il me dit :

— C'est l'adresse de Joseph.

Nous étions dans l'ascenseur avec une demi-douzaine d'autres personnes. Je murmurai seulement :

— Oui, en effet.

Il avait laissé son cabriolet Chrysler au coin de la rue. Nous y montâmes et il prit le volant. Je demandai :

— Qui est Joseph ?

— Le grand maître d'un nouveau culte. Il appelle sa maison le Temple de Saint-Graal. Il est du meilleur ton d'en être en ce moment. Je n'aime pas beaucoup voir Gabrielle parmi ces gens-là quoique, évidemment, ils me paraissent être des honnêtes gens. Joseph est un des meilleurs amis de Mr. Legget. Pensez-vous que nous allons la trouver là ?

— Peut-être. Est-elle une adepte de ce culte ?

— Elle y va, oui. J'y suis allé avec elle.

— Quel genre de fidèles fréquentent ce Temple ?

— Oh ! ils ont tous l'air de gens très bien. Des gens du meilleur monde : Mrs. Payson Laurence, par exemple, et les Ralph Coleman, et Mrs. Livingston Rodman... Et les Haldorn, naturellement, ce Joseph et sa femme Aaronia. Oui, tout ce monde est parfaitement honorable, j'en suis sûr, mais je n'aime pourtant pas que Gabrielle les fréquente ainsi. Je ne crois pas que ce soit très bon pour elle de subir leur influence.

— Vous pensez qu'ils sont un peu mystificateurs ?

— Oh ! non, sûrement pas, reprit-il scandalisé. Je ne comprends pas grand'chose à leur foi, mais j'ai été à leurs services avec Gabrielle. Je vous assure qu'ils sont absolument dignes. Ils se rapprochent de la pompe catholique. Je confesse, d'ailleurs, que les Haldorn ont une vaste culture, une culture autrement plus étendue que la mienne par exemple.

— Mais alors, que leur reprochez-vous ?

— Je ne sais pas au juste. Mais ce que je sais, c'est que je n'aime pas que Gabrielle s'en aille ainsi sans prévenir personne. Pensez-vous que ses parents savent où elle est partie ?

— Non, je ne crois pas.

— Eh bien ! je ne suis pas de votre avis.

De la rue, le Temple de Saint-Graal ressemblait à ce qu'il avait dû être à l'origine, un bâtiment de briques à six étages, divisé en appartements particuliers. Je fis passer Collinson près du coin où Lineham montait la garde. Il s'avança vers nous.

— La négresse vient de sortir il y a dix minutes. Dick l'a prise en filature. Depuis personne n'est entré, personne n'est sorti.

— Bon, restez ici, dans la voiture et surveillez la porte. Nous entrons, dis-je à Collinson. Et vous me laisserez parler s'il vous plaît.

Je sonnai à la porte. Elle fut ouverte immédiatement par une femme aux larges épaules et qui mesurait sûrement plus de six pieds. Elle fixa sur nous deux yeux durs.

— Nous voudrions voir miss Legget, dis-je.

— Je ne comprends pas, prétendit-elle.

— Je vous dis que nous voulons voir miss Legget, répétai-je. Miss Gabrielle Legget.

— Je ne comprends, dit-elle d'une voix basse. Mais entrez.

Elle nous introduisit dans un petit salon, nous dit d'attendre et disparut.

— Qu'est-ce que c'est que ce forgeron de village ? demandai-je à Collinson.

Il me dit qu'il ne la connaissait pas. Il marchait comme un lion en cage. Excepté le bruit de ses pas, on n'entendait rien dans la maison. Faisant le tour de la pièce, dont le mobilier était plus luxueux que sévère pour un tel lieu, mes regards tombèrent sur la porte et je m'aperçus que nous étions observés. Un jeune garçon de douze ou treize ans s'y tenait debout et nous regardait avec de larges yeux noirs qui semblaient répandre de la lumière dans la demi-obscurité où il se tenait. Je l'interpellai :

— Eh bien ! mon garçon.

Collinson se retourna brusquement au son de ma voix. Le petit garçon ne répondit rien. Il me regarda encore au moins une bonne minute, puis nous tourna le dos et se sauva, ne faisant pas plus de bruit en s'en allant qu'il n'en avait fait en venant.

— Qui est-ce ? demandai-je encore à Collinson.

— Ce doit être Manuel, le fils des Haldorn. Je ne l'avais encore jamais vu.

Collinson reprit sa marche de fauve enfermé. Je m'assis et surveillai la porte. À ce moment, une femme, marchant silencieusement sur l'épais tapis, apparut et entra dans le salon. Elle avait, comme le petit garçon, des yeux larges, sombres et paradoxalement lumineux.

Je me levai. Elle s'adressa à mon compagnon.

— Mais c'est Mr. Collinson. Comment allez-vous ?

Sa voix était la plus musicale que j'aie jamais entendue.

Collinson murmura une phrase de politesse embarrassée et me présenta à la jeune femme. C'était Mrs. Haldorn. Elle me donna une franche et ferme poignée de main, s'assit et nous désigna des sièges.

Seuls ses yeux paraissaient vivre dans son visage olivâtre aux traits parfaitement réguliers, encadré par les bandeaux de ses cheveux noirs, non coupés, et qui se nouaient sur sa nuque en lourdes tresses. À son corps long, souple, mince, mais qu'on devinait musclé, collait une robe de soie noire. Je reposai ma question :

— Nous désirerions voir miss Legget, madame.

Elle me regarda avec étonnement.

— Pourquoi pensez-vous qu'elle est ici ?

— Peu importe, dis-je vivement prévenant une phrase maladroite de Collinson, elle est ici. Nous voulons la voir.

— Je ne pense pas que vous le puissiez, dit-elle lentement. Elle n'est pas bien en ce moment. Elle est venue ici pour se reposer, surtout pour oublier le reste du monde, pour un temps.

— Je suis désolé, dis-je, mais c'est un cas d'une gravité que vous ne soupçonnez pas, madame. Vous pensez bien que nous n'insisterions pas ainsi si cela n'était important.

Elle hésita encore, puis nous dit :

— Excusez-moi, je vais voir.

Pendant sa courte absence, Collinson me dit :

— Gabrielle ne sera sûrement pas contente.

Je lui dis que cela n'avait aucune importance. Aaronia Haldorn revenait.

— Je suis désolée, dit-elle, avec un sourire poli, mais miss Legget vous fait dire qu'elle ne peut pas vous recevoir.

— Je suis désolé moi-même, dis-je, mais nous, nous avons absolument besoin de la voir.

Elle redressa sa fine tête et son sourire s'effaça.

— Vous dites ?

— Je dis que nous devons la voir. C'est important, je vous l'ai dit. Miss Legget est témoin dans une affaire de vol et de meurtre, comme vous le savez peut-être. Si vous préférez, je vais attendre ici une demi-heure, jusqu'à ce qu'un agent de la police, que Mr. Collinson ira quérir, use de son autorité pour nous obtenir ce que vous ne voulez pas nous accorder de bonne grâce. J'en suis désolé, madame, mais ne puis partir d'ici sans avoir parlé à miss Legget.

Aaronia fit le plus léger des saluts.

— Faites donc comme vous l'entendrez, dit-elle froidement. Je ne puis vous approuver de vouloir déranger miss

Legget contre sa volonté. En tous cas, moi, je ne vous en aurai pas donné la permission. S'il arrive malheur, vous en serez responsable.

— Merci, madame. Où est-elle ?

— Sa chambre est au cinquième étage, en haut de l'escalier, à gauche.

Elle salua légèrement encore une fois et partit.

Collinson mit sa main sur mon bras et murmura :

— Je me demande si nous avons bien le droit de faire cela. Gabrielle sera fâchée de notre manière de faire. Sûrement...

— La paix, vous. Et restez si vous voulez. Moi, je monte. Si elle n'est pas contente, elle se contentera, je ne supporterai jamais que quelqu'un se sauve et se cache quand j'ai à lui poser des questions sur des diamants volés et à propos d'un homme assassiné.

Il fronça les sourcils, mais il me suivit. Nous trouvâmes un ascenseur qui nous déposa au cinquième étage. Nous suivîmes le corridor jusqu'en haut des marches de l'escalier et je frappai à la porte de gauche.

Nulle réponse ne vint de l'intérieur. Je frappai plus fort. On entendit un son de voix dans la chambre. Ce pouvait être la voix de n'importe qui, mais assurément une voix de femme. Je poussai Collinson du coude et soufflai :

— Appelez-la, vous.

— Gaby, c'est Éric, dit-il, tout contre la porte.

Mais nous n'eûmes pas davantage de réponse intelligible. Je frappai encore et dit :

— Ouvrez la porte.

La voix à l'intérieur dit encore quelque chose que je ne compris pas. Je répétais mon ordre. La voix s'éleva de nouveau, comme une plainte, il me sembla. Je ne pouvais distinguer aucun mot. Je tournai le bouton de la porte. Elle n'était pas fermée à clef. J'entendis le bruit mou de deux pieds non chaussés sur le plancher. Je poussai la porte.

Gabrielle Legget se tenait contre le lit, nue, vacillante, et agrippée d'une main au couvre-pied blanc. Son visage était d'une pâleur extraordinaire, ses yeux assombris semblaient ne rien voir, son petit front était creusé de rides. Ses vêtements, qui étaient ceux qu'elle portait quand je la vis sortir de chez Minnie Hershey, étaient épars dans la chambre.

Tout était blanc dans cette chambre : le papier des murs, les boiseries, les meubles, jusqu'au tapis du sol. Il y avait deux fenêtres, et deux portes, outre celle que j'avais ouverte. Une à gauche qui ouvrait dans la salle de bains et une à droite dans une petite penderie.

Je poussai Collinson dans la chambre, le suivit et fermai la porte. Il n'y avait pas de clef, pas de serrure, pas de verrou. Collinson se tenait devant la jeune fille, n'osant l'approcher, les yeux hagards lui aussi. Elle recula jusqu'au pied du lit. Ses yeux étaient toujours sans regard dans son visage angoissé.

Je la fis asseoir sur le bord du lit et dit à Collinson :

— Passez-moi ses vêtements.

Je dus lui répéter deux fois ma demande pour qu'il me comprît. Quand il me les eût donnés, je commençai à habiller

Gabrielle. Il posa sa main sur mon épaule et me dit d'un ton scandalisé :

— Non, vous ne pouvez pas...

— Quoi ? Eh bien ! faites-le, vous, si vous jugez que ce n'est pas convenable que ce soit moi.

Il dansait d'un pied sur l'autre.

— Oh ! non, dit-il, je ne pourrai pas, cela...

Il s'interrompit et alla regarder par la fenêtre.

— C'est cela, lui dis-je, ne regardez pas. Vous savez qu'elle m'a dit que vous étiez un âne ?...

Gabrielle ne m'aida nullement et ne protesta pas quand je mis à l'envers sa robe marron. Mais elle n'essaya pas de lutter contre ma volonté et se leva quand je l'eus chaussée.

— Mais enfin, que peut-elle avoir ? me dit Collinson, revenant de la fenêtre quand sa fiancée fut présentable. Ne devrions-nous pas appeler un médecin ? N'est-il pas imprudent de la faire sortir ?

Il s'avança vers-la jeune fille, la souleva dans ses grands bras solides, lui parla comme à un bébé :

— C'est Éric, Gaby. Ne me reconnaissez-vous pas ? Parlez-moi. Qu'avez-vous, ma chérie ?

— Elle a plus que son compte de drogue, voilà ce qu'elle a. N'essayez pas de la faire sortir de cet état avant qu'elle soit chez elle. Prenez ce bras, moi l'autre. Je pense qu'elle pourra marcher comme cela. Si nous rencontrons quelqu'un, continuez à avancer avec elle. Moi, je me charge du reste. Allons.

Nous ne rencontrâmes personne, ni dans le couloir, ni dans l'ascenseur, ni dans le vestibule du rez-de-chaussée. Quand nous eûmes gagné le coin de la rue, je donnai congé à Mickey qui partit. Nous installâmes Gabrielle entre nous et Collinson mit la voiture en marche. Nous roulâmes peut-être trois cents mètres. Collinson me dit :

— Croyez-vous que sa maison soit un endroit bien désigné pour elle en ce moment ?

— J'en suis sûr.

Il ne répondit rien, mais, un peu plus loin, répéta, sa question, ajoutant quelque chose au sujet d'une clinique.

— Pourquoi pas un journal ? Pour que tout le monde soit au courant, hein ?

— Pourtant, je connais un médecin qui...

— J'ai une tâche à mener à bien, dis-je, et miss Legget, dans l'état où elle est maintenant, et chez elle, me sera d'un grand secours.

— Ce n'est pas chic de votre part, essaya-t-il encore de me dire. Vous allez l'humilier devant ses parents qui ne se doutent peut-être de rien. Sa vie sera même en danger, au cas où... Pour l'amour de...

— Sa vie n'est pas plus en danger que la vôtre ou la mienne. Elle en a pris un peu plus simplement qu'elle ne peut en supporter. Et ce n'est pas moi qui le lui ai donné.

Pendant ce temps, Gabrielle était toujours entre nous sans vie apparente, les yeux néanmoins grands ouverts, mais ne paraissant pas plus avoir conscience d'être à San Francisco qu'en Finlande.

Nous aurions dû tourner au prochain coin de rue. Collinson continua tout droit, à une vitesse folle. Les gens, sur les trottoirs, commençaient à nous regarder passer avec effroi. Je ne souhaitais plus que l'apparition d'un agent de la circulation.

— Vous prendrez le prochain tournant, commandai-je.

— Ça non, me répondit-il. Je l'emmène. Elle ne peut pas rentrer chez elle dans cet état.

Je pointai le doigt vers le contact. Il maintint le volant d'une main et essaya d'écartier mon geste.

— Vous savez bien ce qu'il adviendrait de nous si vous faisiez cela à cette vitesse.

À une dizaine de kilomètres de là, une motocyclette débouchant devant nous à un croisement m'apporta la victoire. Collinson donna un violent coup de volant pour l'éviter. Il ne put redresser à temps sa voiture qui alla s'échouer contre un poste d'essence qu'elle renversa, avant de se coucher sur le côté.

On vint à notre aide. Collinson avait un côté du visage tout balaféré, mais ce n'était rien, et il s'appliquait déjà à remettre sa voiture sur roues, en homme qui veut repartir en dépit d'un capot éventré et d'une direction indubitablement faussée. Je parvins à sortir de la voiture et en tirai Gabrielle. Elle n'avait aucun mal. Entre nous deux, elle était à l'abri et n'avait pas dû supporter de choc violent. Mon épaule et mon bras droits semblaient sans vie.

À la vue de Gabrielle, Collinson parut tout de même revenir à la raison. Il entourra la jeune fille de ses bras et la tint serrée contre lui comme un bien précieux qu'on a failli perdre.

Le choc semblait lui avoir rendu une demi-conscience, mais elle ne savait certainement pas que nous avions eu un accident. Je profitai de cette accalmie pour dire au jeune homme :

— Maintenant, nous devons la reconduire chez elle.

Il me fit signe que cela lui était égal et, comme un homme s'offrait à nous prendre dans sa voiture, j'acceptai ses services. Nous montâmes à l'arrière tous les trois et je donnai à notre sauveur l'adresse des Legget. Collinson était décidément trop ahuri pour protester. Vingt minutes après, nous arrivions devant la maison de la jeune fille.

CHAPITRE VI

LEGGET N'EST PAS LEGGET

Après un assez long moment – j'avais été obligé de sonner deux fois – la porte des Legget s'ouvrit et je vis apparaître, à ma grande surprise, mon vieil ami Owen Fitzstephan. Son regard n'était pas ensommeillé, mais brillant, comme quand il vous affirme que la vie vaut d'être vécue.

Nous formions un trio assez piteux d'aspect avec nos vêtements déchirés, Collinson et sa figure ensanglantée, Gabrielle et sa joue écorchée.

— Mon Dieu ! que vous est-il arrivé ? demanda Fitz.

— Un accident d'automobile, dis-je. Rien de grave. Où sont les Legget ?

— Tout le monde est en haut, dans le laboratoire. Montez donc.

Je le suivis jusqu'au pied de l'escalier, laissant Collinson et la jeune fille contre la porte d'entrée. Fitz me dit à voix basse :

— Legget s'est suicidé.

— Chez lui ?

— Oui, là-haut, dans son laboratoire. On n'a rien touché encore. Il y a une demi-heure au plus. Mrs. Legget et la police sont auprès du corps.

— Montons tous, dis-je.

— Est-ce vraiment nécessaire de faire monter Gabrielle ?

— Elle est saoule de drogue et parfaitement indifférente à ce qui se passe autour d'elle. Mais son état présent ne lui permettra pas de surveiller ses réactions si elle en a devant le cadavre de son père. Et peut-être alors apprendrons-nous quelque chose de nouveau...

Je me tournai vers Collinson :

— Venez, nous montons !

Je le précédai, laissant Fitz aider Collinson à traîner la jeune fille.

Il y avait six personnes dans le laboratoire d'Edgar Legget quand j'y entrai : un agent en uniforme devant la porte, Mrs. Legget, assise sur une chaise au fond de la pièce, pleurant doucement, O'Gar et Reddy, debout devant l'une des fenêtres et lisant ensemble un papier. Puis un homme au visage terne, vêtu de noir, et balançant un monocle au bout d'un ruban de moire ; enfin Edgar Legget, assis, la tête et le buste couchés sur sa table de travail, les bras étendus.

O'Gar et Reddy interrompirent leur lecture quand j'entrai. En passant près de la table pour les rejoindre, je vis du sang, un petit pistolet automatique dans la main crispée de Legget et un petit tas de diamants près de sa tête.

— Jetez un coup d'œil à cela, me dit O'Gar en me tendant la première des feuilles de papier, couverte d'une petite écriture régulière.

À ce moment, Fitz et Collinson entraient, encadrant Gabrielle Legget. Collinson vit tout de suite l'homme mort. Il devint pâle et se jeta entre la jeune fille et le cadavre pour qu'elle ne le vît point.

— Avancez, lui dis-je.

— Non, ce n'est pas ici la place de miss Legget, répondit-il en essayant de l'entraîner hors de la pièce.

— Nous avons besoin de tout le monde ici, n'est-ce pas, dis-je à O'Gar.

Il inclina sa grosse tête vers le policier en uniforme et celui-ci barra la porte à Collinson. Fitz avança une chaise pour la jeune fille. Elle s'assit et regarda autour d'elle, l'homme mort, Mrs. Legget, chacun de nous, avec des yeux toujours sans vie. Collinson alla se placer derrière elle, Mrs. Legget pleurait toujours dans son mouchoir.

Je dis à O'Gar, assez fort pour être entendu de tout le monde :

— Lisons cette lettre à voix haute.

Il cligna des yeux, hésita, puis me tendit le reste du manuscrit.

— Faites comme vous l'entendrez.

Je lus :

À la police :

Mon vrai nom est Maurice-Pierre de Mayenne. Je suis né à Fécamp, dans la Seine-Inférieure, en France, le 6 mars 1883, mais j'ai été élevé en Angleterre. En 1903, je vins à Paris pour étudier la peinture. Quatre ans après, je connus Alice et Lily Bain, les filles orphelines d'un officier de la marine anglaise. J'épousai Lily l'année suivante et, en 1909, notre fille Gabrielle est née.

Peu de temps après mon mariage, je m'aperçus que j'avais commis une affreuse erreur en épousant Lily. C'est en réalité Alice

que j'aimais. Je gardai ce secret toutes les années de la petite enfance de notre fille ; puis, quand elle eut près de cinq ans, je me confessai à ma femme, lui demandant de consentir à un divorce qui me permettrait d'épouser Alice. Elle refusa.

Le 6 juin 1913, je tuai Lily et m'enfuis avec Alice et Gabrielle à Londres, où je fus bientôt arrêté et reconduit à Paris. On me jugea et je fus condamné aux travaux forcés à perpétuité. Alice, qui n'avait été coupable que de fuir avec moi, ce qu'elle avait fait surtout par amour pour Gabrielle, – Alice fut acquittée.

En 1918, je m'évadai du bagne avec un camarade nommé Jacques Labaud sur un radeau. Je ne sais pas, nous ne sûmes jamais combien de temps nous errâmes sur l'océan. Nous n'avions naturellement qu'une très petite quantité de nourriture et d'eau douce. Nous étions réduits à des rations infimes. Labaud ne put pas supporter cet autre bagne : il mourut de privations et de fatigue. Je jure que je ne l'ai pas tué. Mais quand Labaud fut mort, je bénéficiai de doubles rations, et je vécus tant bien que mal jusqu'à ce que mon radeau vînt s'échouer sur les rives du Venezuela.

Je pris le nom de Walter Martin et je trouvai un emploi dans une Société anglaise d'exploitation de mines de cuivre, à Aroa. Je devins rapidement le secrétaire particulier de Philip Howart, le directeur de la Compagnie. Peu de temps après, un individu, nommé John Edge, que j'avais rencontré plusieurs fois dans un café, vint me soumettre un plan d'opérations frauduleuses qui nous aurait permis de frustrer la Compagnie d'une centaine de livres par mois. Je refusai de devenir son complice. C'est alors qu'il me révéla qu'il connaissait ma véritable identité et me menaçait de faire éclater un scandale. Comme le Venezuela n'avait pas de traité d'extradition avec la France, j'étais au moins sauvé d'un retour en Guyane. Mais ce n'était pas le seul danger que je courais. Le corps de Labaud s'était échoué sur la côte, dans un

état qui ne permettait pas de démontrer les causes de sa mort et j'aurais été dans la nécessité de prouver aux autorités du Venezuela que je ne l'avais pas tué dans les eaux territoriales.

Je résolus d'échapper à Edge en fuyant. Mais, la veille de mon départ, on trouva le patron Philip Howart assassiné dans son bureau. Le coffre-fort avait été forcé et cambriolé. C'était Edge le coupable. Il vint me raconter son crime et me démontra que je ne pouvais faire autre chose que m'enfuir avec lui, n'étant pas capable de faire face aux investigations de la police qui ne manquerait pas de m'interroger, même si aucune présomption ne pesait sur moi. C'était malheureusement vrai. J'acceptai et nous partîmes dans la nuit.

Deux mois après, à Mexico, Edge, qui ne m'avait pas lâché (nous avons vécu avec l'argent dérobé dans le coffre-fort) me proposa « une affaire ». J'étais bel et bien le prisonnier de cet individu pour qui je représentais le complice rêvé, celui qui ne pourrais le dénoncer sans se perdre. J'étais certes bien déterminé à ne jamais retourner au bagne, mais ne voulais pas devenir un assassin professionnel. Je tentai de perdre Edge dans Mexico. Il me retrouva. Nous nous battîmes. Ce fut lui qui succomba. Je ne le tuai qu'en état de légitime défense. Il me frappa le premier.

En 1920, je vins aux États-Unis, à San Francisco, et changeai mon nom une autre fois. Je m'appelai Edgar Legget et recommençai une nouvelle vie, m'attachant à des expériences de coloration du verre. Je devins rapidement assez connu dans les milieux industriels.

En 1923, étant persuadé qu'Edgar Legget ne pourrait jamais être reconnu comme étant Maurice de Mayenne, je recherchai Alice et Gabrielle, qui vivaient alors à New-York. Quand nous fûmes réunis, j'épousai Alice. Mais le passé n'était pas mort. Le lien ne serait jamais brisé entre Legget et Mayenne.

Alice, qui ne savait pas ce que j'étais devenu depuis mon évasion, me fit rechercher par un détective privé, Louis Upton. Upton envoya un homme, nommé Ruppert, en Amérique du Sud. Celui-ci réussit à retrouver ma trace, de mon arrivée au Venezuela jusqu'à la mort de Edge. Naturellement, il avait appris, outre cette mort, celles de Labaud et d'Howart, cela faisait trois cadavres dont j'étais responsable.

Je ne sais pas comment Upton me retrouva dans San Francisco. Il est possible que ce soit en suivant Alice et Gabrielle. Samedi dernier, tard dans la soirée, il me fit demander et réclama de l'argent pour prix de son silence. Comme je n'avais pas de somme suffisante chez moi, je lui dis de revenir le mardi. Cette nuit-là, je lui remis les diamants. Il s'en alla, mais j'étais désespéré. Je savais, pour en avoir fait l'expérience avec Edge, ce qu'il m'en coûterait d'être à la merci d'Upton. Aussi, je décidai de faire disparaître ce témoin dangereux de mon passé.

Rien n'était plus simple que de monter une histoire. J'aviserais la police que les diamants avaient été volés, ce que je fis. Puis, je résolus de faire venir Upton, en lui proposant de l'argent en échange des diamants, ce qu'il ne pouvait manquer d'accepter. Je tirerais sur lui, comme tout honnête homme peut tirer sur un cambrioleur, et l'affaire se terminerait d'elle-même, quand on trouverait sur lui les diamants volés.

Mais j'avais compté sans le complice d'Upton, Ruppert, qui avait juré de se venger de lui, depuis leur commune sortie de prison, Ruppert qui m'évita de tuer Upton en le tuant lui-même dans cet hôtel de Golden Gate avenue. Mais auparavant Ruppert avait dû faire parler l'autre, il avait dû apprendre que l'homme dont il avait suivi la trace de la Guyane à Mexico, était à San Francisco, et que celui que les milieux scientifiques honoraient sous le nom d'Edgar Legget était Maurice de Mayenne. Il est venu cette nuit,

m'a rapporté les diamants qu'il avait jugés de peu de valeur et m'a réclamé de l'argent à la place.

J'ai ouvert le tiroir de mon secrétaire, mais c'était pour y prendre mon pistolet. Je suis bon tireur. Je ne l'ai pas manqué.

Son cadavre est dans la cave. Devant ma porte, un policier surveille ma maison. D'autres détectives sont en train de fouiller ma vie. Mon secret ne va plus m'appartenir. J'ai toujours pensé, sans jamais bien vouloir l'admettre, que cela arriverait un jour. Mais je ne veux pas retourner au bagne.

Ma femme et ma fille n'ont eu aucune connaissance du meurtre de Ruppert.

Maurice DE MAYENNE.

CHAPITRE VII

LA MALÉDICTION DES DAIN

Un silence de plusieurs minutes suivit cette lecture. Mrs. Legget avait levé la tête pour écouter et laissait échapper, de temps en temps, un petit sanglot. Gabrielle commençait à jeter autour d'elle des regards furtifs, où passaient quelques lueurs. Ses lèvres frémissaient de temps en temps, comme si elle essayait de parler.

J'allai au cadavre, le redressai. La poche intérieure gauche du veston faisait une bosse. Je le déboutonnai et en retirai un portefeuille gonflé de papier-monnaie. Nous les comptâmes plus tard. Il y avait quinze mille dollars.

Montrant aux autres le contenu du portefeuille, je demandai :

— N'a-t-il pas laissé d'autre message que celui que je viens de lire ?

— On n'a rien trouvé, dit O'Gar, pourquoi ?

— Rien à votre connaissance, Mrs. Legget ?

Elle secoua la tête en signe de dénégation.

— Mais pourquoi ? dit encore O'Gar.

— Il ne s'est pas suicidé, dis-je. Il a été tué.

Gabrielle Legget poussa un cri perçant et se dressa, pointant vers Mrs. Legget un doigt menaçant.

— C'est elle qui l'a tué ! clama-t-elle. Elle lui a dit : « Voulez-vous descendre ? » et elle a tenu la porte de la cuisine ouverte d'une main, pendant qu'elle tenait le couteau de l'autre main. Quand il est passé devant elle, elle l'a frappé dans le dos. Je l'ai vue. C'est elle qui l'a tué. Je n'étais pas habillée, quand je les entendu venir, je me suis cachée dans la penderie, et je l'ai vue. C'est elle qui l'a tué !

Mrs. Legget s'était dressée. Elle chancela et serait tombée si Fitzstephan n'avait été là pour la soutenir.

On entendit la voix froide et cassante de l'homme au monocle, le D^r Riese, qui disait :

— Il n'y a pas de doute possible. Il est mort d'une balle de ce pistolet, tirée à bout portant et qui l'a tué net. C'est un suicide, c'est clair, je l'ai dit.

Collinson força Gabrielle à se rasseoir, essayant de la calmer. Elle crispait ses mains l'une contre l'autre et gémissait.

Je repris :

— Il y a eu meurtre. Il avait cet argent dans sa poche. Il s'était muni d'une grosse somme, comme tout homme qui part en voyage. Il voulait s'enfuir. Il ne parlait pas de suicide dans cette lettre qu'il n'a écrite que pour décharger entièrement sa femme, et sa fille. Est-ce que, dis-je en m'adressant à O'Gar, c'est là le ton de quelqu'un qui va se tuer et quitter pour toujours une femme et une fille qu'il aime. Pas un mot pour elles. Tout est pour la police. Comment a-t-il été trouvé ?

— J'ai entendu, dit tout bas Mrs. Legget, j'ai entendu le coup partir. Je suis montée en courant et il... il était comme ça. Je suis redescendre au téléphone. On a sonné à la porte d'entrée. C'était Mr. Fitzstephan. Je lui ai dit ce qui venait

d'arriver. Il ne pouvait y avoir, il n'y avait personne dans la maison, qui aurait pu commettre le crime.

— C'est vous qui l'avez tué, repris-je. Il s'en allait. Il avait écrit cette confession, racontant vos crimes. Vous avez frappé Ruppert en bas dans la cuisine, c'est ce qu'a entendu votre fille. La lettre de votre mari ressemblait assez à la lettre d'un homme qui va mourir, pensiez-vous, et vous l'avez tué, parce que vous pensiez que cette confession et sa mort éteindraient définitivement l'action de la justice et que, satisfaits des explications qui nous étaient données, nous arrêterions là notre enquête. Votre mari en fuite, cette enquête continuait. Et vous savez bien-que vous ne seriez pas sortie de là blanche comme neige, hein ?

Pas un trait de son visage ne bougea. Je continuai :

— Il y a une demi-douzaine de mensonges dans la confession de votre mari, une demi-douzaine que je découvre dès maintenant. Il ne vous a pas fait rechercher, vous et sa fille. C'est vous qui l'avez retrouvé. Mrs. Begg m'a dit qu'il s'était montré le plus surpris des hommes quand vous lui êtes tombées dessus un beau matin, un beau matin qu'il pleuvait... Il n'a pas donné les diamants à Upton. C'est un conte à dormir debout que toute cette histoire. Il n'avait pas la moindre intention non plus de faire revenir Upton pour le supprimer. Cette histoire est ce qu'il a trouvé de mieux et de plus simple pour prouver votre innocence.

« C'est vous qu'Upton est venu voir pour obtenir de l'argent. Vous l'aviez chargé de retrouver Legget. Avec Ruppert, il avait trouvé la trace de Legget, non seulement à Mexico, mais à Cayenne et ailleurs. Ils n'ont pas essayé de vous faire chanter plus tôt, parce qu'ils étaient en prison. Quand ils sont sortis, Upton a commencé à jouer son jeu. Vous avez simulé

un cambriolage. Vous avez donné les diamants à Upton et vous n'avez rien dit à votre mari. Il a cru au cambriolage, sans cela aurait-il – un homme au passé si lourd – mis la police au courant ?

« Pourquoi ne lui avez-vous pas parlé d'Upton ? Ne vouliez-vous pas qu'il sache que vous aviez retrouvé sa trace du baigneur jusqu'à San Francisco ? Pourquoi ? Vous ne vouliez pas qu'il sache que vous connaissiez les affaires Labaud, Howart et Edge ?

Je ne lui laissai évidemment aucune chance de répondre à toutes ces questions, mais je continuai, en élevant la voix :

— Peut-être que Ruppert, suivant Upton ici, est entré en relations avec vous, et que vous lui avez suggéré de faire disparaître Upton, un travail qu'il a fait bien volontiers. Et c'est probablement parce qu'il est revenu réclamer le prix de son silence que vous avez jugé nécessaire de lui planter un couteau entre les deux épaules, dans votre cuisine. Vous ne pensiez pas que miss Legget, cachée dans la penderie, vous voyait, si elle ne voyait pas votre victime ; mais vous saviez que vous étiez en train de perdre pied. Vous saviez que vos chances d'en sortir avec ce nouveau meurtre étaient minces. Votre maison était en vue. Alors, vous avez joué votre dernière carte. Vous êtes montée chez votre mari, avec cette histoire toute prête, et vous lui avez demandé de l'écrire. Quand il a eu fini vous avez tiré là, à cette table.

« Il a voulu vous sauver. Il a toujours voulu vous sauver. *Vous* avez tué votre sœur Lily, sa première femme, et il a pris ce crime à son compte. *Vous* êtes venue à Londres avec lui, après cela. Seriez-vous partie avec l'assassin de votre sœur, si vous aviez été innocente ? *Vous* êtes venue le harceler jusqu'ici et vous vous êtes fait épouser. C'est *vous* aussi qui

aviez décidé qu'il avait épousé celle qu'il n'aimait pas. C'est *vous* qui avez tué votre sœur.

— Oui, oui, c'est elle ! s'écria Gabrielle, essayant de se lever de la chaise où Collinson la tenait. Elle...

Mrs. Legget se leva, fit deux pas en avant dans la pièce et sourit. La maîtresse de maison avait reparu, cette maîtresse de maison dont Fitzstephan disait qu'elle ne pouvait avoir qu'une âme sereine. Je pris le pistolet sur la table et le mit dans ma poche.

— Vous voulez savoir qui a tué ma sœur ? dit Mrs. Legget, toujours souriant. Elle, ce démon ivre, Gabrielle. Elle a tué sa mère. C'est elle qu'il a voulu sauver.

La jeune fille poussa un long gémissement.

— C'est idiot, dis-je. Elle n'était alors qu'un bébé.

— C'était une enfant de cinq ans, reprit la femme, une enfant jouant avec un pistolet qu'elle avait pris dans un tiroir pendant que sa mère dormait. Le coup partit et Lily mourut. Un accident naturellement, mais Maurice était trop sensible pour supporter l'idée que son enfant grandirait, portant le poids d'un si affreux souvenir. En outre, on ne manquerait pas quand même de l'accuser, car on savait qu'il souhaitait divorcer et que nous étions amants. Mais, à ce moment, il ne pensa qu'au moyen de supprimer dans la mémoire de sa fille cette heure tragique.

« Gabrielle a toujours été, même avant de s'adonner à la drogue, une enfant d'esprit assez faible ; et avant que la police de Londres ait mis la main sur nous, nous avons réussi à lui faire tout oublier. Voilà la vérité : elle a tué sa mère, et son

père, pour employer votre expression, a pris ce meurtre à son compte.

— Tout cela est bel et bon. Mais votre histoire ne tient pas debout. Vous avez peut-être pu la faire croire à Legget, mais moi je suis moins crédule. Vous avez essayé d’effrayer votre belle-fille, parce qu’elle nous a dit vous avoir vu poignarder quelqu’un (c’était Ruppert, j’en suis sûr).

Elle se mordit les lèvres, fit encore un pas en avant, vers moi cette fois, mit ses mains sur ses hanches et se mit à rire, d’un rire insultant tandis qu’une mauvaise lueur s’allumait dans ses yeux.

— Eh bien ! oui, toute la vérité n’est pas dans ce que je viens de vous dire. C’est moi qui ai enseigné à Gabrielle à tuer. Comprenez-vous cela, bonnes gens ? Je lui ai appris, je l’ai dressée à tuer sa mère. Lily et moi étions des sœurs inséparables, mais se haïssant féroce­ment. Maurice, bien qu’étant notre ami intime, n’avait l’intention de nous épouser ni l’une ni l’autre. Seulement, nous étions pauvres, il était riche. Et parce que nous en avions assez de manger de la vache enragée, chacune de nous brûlait de se faire épouser par lui. Ce fut Lily la plus forte. Elle trouva le moyen le plus simple d’arriver à ses fins. Vous aurez compris quand je vous aurai dit que Gabrielle est née six mois après leur mariage.

« Quelle charmante famille nous formions ! J’habitais avec eux – Lily et moi n’étions-nous pas inséparables ? – et Gabrielle me montrait beaucoup plus d’attachement qu’à sa mère. Lily en était naturellement fort jalouse. C’est cette préférence que me marquait la petite fille qui m’amena à concevoir un plan devant me débarrasser à tout jamais de cette sœur détestée.

« Quand Gabrielle eut cinq ans, je lui appris un jeu. Dans un tiroir de chiffonnier, dans sa chambre, Lily gardait un petit browning. Je me couchais sur le lit prétendant dormir. La petite fille en faisant le moins de bruit possible (c'était dans les règles du jeu), prenait dans le tiroir le revolver, que j'avais déchargé, s'approchait du lit à pas de loup, posait le canon sur ma tempe et pressait la gâchette. Je jouais au réveil surpris et lui disais qu'il ne fallait parler de ceci à personne, que c'était une surprise que nous devions faire à sa mère. Je vous l'ai dit : elle n'est pas très intelligente, et facile à convaincre.

« Une après-midi, Lily était couchée avec une forte migraine. Ayant pris plusieurs cachets calmants, elle s'était endormie. J'avais laissé le browning chargé, naturellement. Tout se passa comme je l'avais prévu. Gabrielle approcha du lit sur la pointe des pieds, appuya le canon sur la tempe de sa mère et tira.

« J'étais descendue pendant ce temps, car j'avais l'intention, quand j'entendrais le coup, d'aller prévenir Maurice que sa fille avait joué avec le revolver et tué accidentellement sa mère. Mais il était monté avant moi chercher quelque chose dans la chambre de sa femme. Il arriva juste à la porte ouverte pour voir sa fille presser la détente. Une seconde plus tôt, et c'en était fait de ma réussite.

« J'avais un peu peur que l'enfant ne nous trahisse. Mais je l'avais bien « en main ». Elle ne parut pas comprendre grand'chose à ce qui se passa ensuite. Maurice me soupçonna-t-il ? Il sembla n'avoir qu'une pensée : assurer la tranquillité d'esprit de sa fille dans l'avenir. Mais à son insu, je cultivai avec soin la haine qu'elle avait pour ce père qui lui avait tué sa mère et la tendresse qu'elle avait pour moi. Quand nous fûmes réunis ici, je dis à Maurice que nous devrions

essayer de reconstruire nos vies ruinées par ce drame. Il m'épousa. Le jour qu'il avait épousé ma sœur, j'avais juré de les séparer et de prendre sa place. Je l'ai fait. J'espère que cette chère petite Lily, là-haut, l'a vu.

Elle se tourna vers la jeune fille et clama d'une voix triomphante :

— Vous êtes sa fille, et vous êtes maudite, comme elle, et moi, et tous les Dain... Vous avez l'âme empoisonnée par le sang de votre mère que vous avez versé... Vous avez le corps empoisonné par l'usage de la drogue, un beau cadeau que je vous ai fait, n'est-ce pas ? Vous aurez la vie empoisonnée, comme a été empoisonnée celle de votre mère, et la mienne, et celle de tous les Dain, et celle de tous ceux qui, comme Maurice, nous ont approchés... Et tous ceux qui vous approcheront auront la vie et l'âme empoisonnées... Et votre fiancé...

— Assez ! cria Éric Collinson, faites-la taire !

Gabrielle avait posé ses deux mains sur ses oreilles. Elle poussa un cri affreux et s'écroula de sa chaise sur le parquet. Nous détournâmes un instant nos regards de Mrs. Legget. Cela ne dura qu'une demi-seconde peut-être. Ce fut assez. Quand nous regardâmes de nouveau la femme, elle avait gagné la porte et tenait un revolver dans sa main. Elle se retourna vers nous et dit froidement :

— Que pas un de vous ne bronche !

Nous n'avions pas eu le temps de faire ce geste qu'elle nous défendait qu'elle dégringolait déjà l'escalier. Fitzstephan fut le premier à la poursuivre. Il la rattrapa sur le palier du second, la ceintura, mais ne réussit, qu'à immobiliser son bras gauche. La main droite qui tenait le revolver se tourna en

arrière vers Fitz et tira. La balle effleura la joue de mon ami. La femme tira un second coup, mais Fitz, à ce moment, avait réussi à lui maintenir le coude. Le coup dévia. Fitz sentit le corps de la femme devenir mou.

La balle lui avait traversé la gorge.

Je remontai au laboratoire. Gabrielle Legget, avec le médecin et Collinson à genoux auprès d'elle, gisait toujours sur le sol. Je dis au médecin :

— Allez voir Mrs. Legget. Elle est dans l'escalier. Morte, je suppose, mais il vaut mieux que vous alliez y voir.

Le médecin sortit. Collinson, tenant toujours les mains de la jeune fille, me lança un regard douloureux et me dit, amer :

— Je pense que vous êtes content de vous. Vous avez fait du beau travail.

— Je vous demande pardon, à vous et à elle, mais il le fallait, répondis-je.

— Vous ne m'avez pas dit où vous aviez retrouvé Gabrielle Legget, me dit Fitz, le soir en dînant.

— Chez les Haldorn. Je suppose qu'après avoir assisté à l'assassinat de Ruppert, elle sera allée « oublier » au Temple de Saint-Graal. Pour acheter de l'« oubli », il lui fallait de l'argent. C'est sans doute cela qu'allait lui porter Minnie Hershey, quand Mickey a filé la mulâtresse. Je comprends pourquoi maintenant Gabrielle Legget confiait ses bijoux au couple de nègres et pourquoi on voyait Rhino dans les boutiques de revendeurs, négociant des rangs de perles.

— Pensez-vous que Gabrielle avait quitté alors la maison de ses parents pour de bon ?

— C'est probable, après ce qu'elle avait vu, ou avait cru voir.

— Pauvre gosse ! Et son drame n'est sans doute pas fini. La drogue fera le reste, conclut Fitzstephan.

À l'affaire Legget-Ruppert, je vis Gabrielle, mais je ne fus pas sûr qu'elle me reconnût. Elle était accompagnée de Madison Andrews, l'avocat de Legget, et maintenant son exécuteur testamentaire. Éric Collinson était là aussi, mais il ne semblait pas être venu avec Gabrielle, et je ne le vis pas lui parler. Il me fit un salut, et ce fut tout.

Les journaux parlèrent de ce qui était arrivé à Paris en 1913, tel que Mrs. Legget nous l'avait raconté. Ils en firent leur provende deux jours et on l'oublia. Halstead & Beauchamp ayant retrouvé leurs diamants, « la Continentale » n'eut plus à s'en occuper. Nous considérâmes l'affaire comme terminée. Je fus chargé d'une nouvelle enquête en Californie.

Je pensais y rester au moins un mois, délai raisonnable pour une affaire du genre de celle qui m'occupait, mais le soir du dixième jour, je reçus un télégramme de celui que nous appelions Old Man, le grand patron. Il disait :

J'envoie Foley pour vous remplacer. Mais n'attendez pas son arrivée. Prenez le train cette nuit. L'affaire Legget rebondit.

DEUXIÈME PARTIE

LE TEMPLE

CHAPITRE VIII

NUIT DE SURVEILLANCE

Madison Andrews était un homme de soixante ans environ, bâti en force, le visage rude, le front haut couronné d'une chevelure drue et blanche. Il m'interpella d'un ton bourru :

— Je pense bien que le jeune Collinson vous a raconté toutes les stupidités possibles. Il semble croire que je retombe en enfance. D'ailleurs, il me l'a presque dit.

— Je ne l'ai pas vu, lui dis-je. J'arrive seulement à San Francisco et j'ai eu juste le temps de passer au bureau avant de venir vous voir.

— Bon ! dit-il. Il est son fiancé, mais moi, je suis moralement responsable d'elle et je crois qu'il me faut suivre le conseil du D^r Riese. Il considère qu'il est préférable pour elle qu'on la laisse retourner au Temple de temps en temps. Et je comprends bien que la pauvre fille a la tête trop malade pour qu'une rupture brutale de sa malheureuse habitude ne lui soit impossible. De plus, et notez bien que je ne doute pas un seul instant que ces Haldorn soient des charlatans, Gabrielle ne se confie qu'à Joseph Haldorn. Il est le seul en la compagnie de qui elle semble trouver un peu de paix depuis la mort de ses parents. Ne pas la séparer maintenant des Haldorn est la seule chance que nous ayons de lui voir retrouver un peu de calme et de paix.

Donc, on avait laissé Gabrielle s'installer pour un temps chez les Haldorn. Il y avait six jours de cela. Le D^r Riese allait la voir tous les jours. Les quatre premiers jours, il l'avait

trouvée sans changement. Mais le cinquième jour, elle lui avait paru enlisée dans une torpeur plus profonde et comme sous le choc d'un autre événement plus brutal. Il n'avait rien pu tirer d'elle. Il n'avait rien pu tirer de Minnie Hershey, que Gabrielle avait emmenée pour lui servir de femme de chambre. Il n'avait rien pu tirer des Haldorn. Rien n'avait pu lui faire découvrir l'événement nouveau, s'il y en avait eu un.

Le Dr Riese n'avait pu faire autrement que prévenir Collinson de ses observations. Collinson avait demandé que la jeune fille fût immédiatement enlevée du Temple : les Haldorn préparaient sûrement un meurtre ! Andrews et Riese en seraient responsables ! Le médecin avait maintenu son opinion qu'il valait mieux pour Gabrielle, quoi qu'il arrive, la laisser là. Collinson avait menacé de faire éclater un scandale. Finalement, ils étaient tombés d'accord tous les trois pour que quelqu'un fût mis dans la place pour exercer sur la jeune fille et ceux qui l'entouraient, une étroite surveillance.

Riese avait pensé à moi. Collinson, qui ne m'aimait pas, avait objecté que ma brutalité, lors de la mort de Legget, avait été en grande partie responsable de l'état présent de Gabrielle, mais il y consentit finalement, et c'est ainsi que l'on m'avait fait appeler.

— Les Haldorn savent que vous venez vous installer chez eux. Ce qu'ils en pensent, nous nous en fichons. Je leur ai simplement dit que le Dr Riese pensait qu'il était plus prudent, pour elle comme pour les autres, que quelqu'un fût toujours auprès d'elle jusqu'à ce qu'elle revînt à un peu plus de lucidité. Je n'ai pas besoin de vous donner des instructions, n'est-ce pas ?...

— Miss Legget sait-elle que je vais m'installer auprès d'elle ?

— Non, nous n'avons pas pensé qu'il était nécessaire de lui en parler. D'ailleurs, il y a de grandes chances pour qu'elle ne s'aperçoive même pas de votre présence. Si elle manifeste un sentiment quelconque à ce sujet, eh bien ! nous aviserons...

Il me donna une lettre pour Aaronia Haldorn.

Une heure après, j'étais assis dans le salon de réception du Temple de Saint-Graal, en face d'Aaronia qui lisait cette lettre. Elle la replia posément, quand elle eut achevé sa lecture, et me dit :

— Nous ferons notre possible pour vous installer confortablement. Nous ne sommes pas des sauvages. Je vous dis cela parce que souvent les gens sont étonnés de ne point nous voir vivre comme des sauvages. C'est ici un temple, mais aucun de nous ne pense que les conditions nécessaires à la vie civilisée déshonorent ce lieu saint. Vous n'êtes pas des nôtres. Peut-être, je fais ce vœu, le deviendrez-vous. Quoi qu'il arrive, vous ne serez pas tourmenté à ce sujet, je vous le promets. Vous pouvez nous demander des services ou pas, comme vous le voudrez, vous pouvez entrer et sortir comme vous le voudrez, vous êtes chez vous. D'autre part, je suis sûre que vous ne vous occuperez de rien qui ne soit pas de nature à troubler votre... malade.

— Naturellement, lui dis-je.

Elle sourit, comme pour me remercier, et se leva.

— Je vais tous montrer votre chambre.

Je pris mon chapeau et mon sac de voyage et la suivis dans l'ascenseur. Il s'arrêta au cinquième étage.

— Voici la chambre de miss Legget, me dit Aaronia Haldorn, en me montrant la porte que nous avons ouverte deux semaines auparavant, Collinson et moi. Et voilà la vôtre.

C'était la porte qui faisait face à celle de Gabrielle. Ma chambre était une réplique de la sienne, mais elle n'avait pas de penderie. Ma porte, comme la sienne, n'avait pas de verrou.

— Où couche sa femme de chambre ? demandai-je.

— Dans l'une des chambres de domestiques, à l'étage au-dessus. Le Dr Riese est avec miss Legget en ce moment. Je vais le prévenir de votre arrivée.

Cinq minutes plus tard, Riese entra dans ma chambre. Aaronia Haldorn s'était retirée.

— Oh ! me dit-il en me secouant les mains chaleureusement, je suis heureux de vous voir ici. Oui, je suis heureux... Heu... Je pense que nous n'aurons pas besoin de vous, professionnellement, mais oui... je suis heureux de vous voir ici.

— Qu'y a-t-il de cassé ? demandai-je d'un ton qui appelait une confidence.

Il me lança un regard aigu et dit :

— Mais rien, tout au moins au point de vue du médecin.

Il secoua encore ma main.

— Je reviendrai ce soir.

Il sortit et referma la porte. Une minute après, il la rouvrit et me dit :

— Miss Legget est réellement très malade.

Puis il referma la porte.

Drôle de bonhomme. Je grommelai :

— Cela nous promet une bien bonne partie de plaisir !

Puis je m'assis à la fenêtre et fumai une cigarette. Vers une heure de l'après-midi, une femme de chambre m'apporta mon déjeuner qui était soigné. Je passai l'après-midi dans ma chambre, l'oreille aux aguets.

Vers quatre heures, j'entendis la porte de Gabrielle se refermer. Je sortis dans le couloir. Minnie sortait de la chambre de sa maîtresse. Elle roula de gros yeux étonnés en me voyant.

— Eh bien ! lui dis-je, le Dr Riese ne vous avait donc pas dit que j'étais ici ?

— Non, monsieur. Est-ce que vous... Vous ne venez pas encore tourmenter miss Gabrielle ? Dites...

— Non, juste veiller à ce qu'il ne lui arrive rien. Et si vous voulez m'aider, et lui apporter un grand secours aussi à elle, il faudra me dire tout ce qu'elle dit et fait et ce que les autres disent et font autour d'elle. Comme cela, je n'aurai pas besoin d'aller la tracasser.

— Oui, oui, me dit-elle, assez promptement, mais, autant que je pouvais lire dans sa face brune, ma proposition de collaboration ne lui souriait guère.

— Comment est-elle cet après-midi ? demandai-je.

— Elle est très gaie, cet après-midi, monsieur. Elle se plaît ici, vous savez.

— Le Dr Riese a pensé qu'il valait mieux qu'elle ignore ma présence ici. Alors ne lui parlez pas de moi.

— Bien, monsieur, entendu, me promit-elle, mais son ton était plus poli que sincère.

De bonne heure, dans la soirée, Aaronia vint m'inviter à dîner. Il y avait dix convives à table.

Joseph Haldorn était un homme grand, bien taillé et vêtu d'une tunique de soie noire. Il portait longs ses cheveux qui étaient blancs, épais et bouclés comme sa barbe. Aaronia me le présenta en l'appelant Joseph, comme s'il n'eût pas eu d'autre nom. Tous les autres personnages présents l'appelaient d'ailleurs ainsi. Il me donna une chaleureuse poignée de main et me sourit aimablement. Il avait un visage rose de santé, sans une ride, un visage calme, comme sa voix et son regard, le visage d'un homme parfaitement en paix avec le reste du monde. Je commençai à comprendre quelle bienfaisante influence il avait sur la pauvre tourmentée qu'était Gabrielle Legget.

Outre Joseph, sa femme et son fils, il y avait là Mrs. Rodman, une femme grande et frêle, aux yeux tristes, dont la voix ne s'élevait jamais au-dessus du ton d'un murmure ; un nommé Fleming, garçon jeune, court et épais, et qui avait l'air détaché des gens qui ne sont occupés que de leurs propres pensées ; le major Jeffries, athlétique et de manières courtoises, et sa femme, toute ratatinée, qui avait dû être jolie trente ans plus tôt ; miss Hillen, aux gestes brusques, pointue de menton et de voix ; enfin Mrs. Pavlov, qui était très jeune, avait une bonne grosse face brune et dévorait tout le monde des yeux.

Le repas, servi par deux valets mulâtres, était excellent. La conversation ne fut pas très animée et pas un mot ne fut prononcé sur la religion. En somme, ce fut moins ennuyeux que je le pensais.

Après le dîner, je remontai. Je collai mon oreille quelques minutes contre la porte de Gabrielle, mais je n'entendis rien. J'entrai dans ma chambre pour attendre la visite du Dr Riese. Mais il ne se montra pas. Je supposai qu'il avait été appelé ailleurs pour un cas urgent, mais cela m'irrita, sans que je pus bien savoir pourquoi. Personne n'entra chez Gabrielle. Un peu après dix heures, j'entendis les gens remonter à leur chambre.

À onze heures cinq exactement, la porte de Gabrielle s'ouvrit. J'entr'ouvris la mienne ; Minnie Hershey s'éloignait dans le couloir. J'eus la tentation de l'appeler, mais je ne le fis pas. Ma dernière tentative pour tirer quelque chose d'elle ne m'avait pas assez réussi pour que je récidive.

J'avais perdu tout espoir de voir le Dr Riese avant le lendemain. J'éteignis, laissai ma porte ouverte et m'assis dans le noir, ne quittant pas des yeux la porte de la jeune fille. Dans le couloir, une ampoule restait allumée.

Un peu avant minuit, Minnie Hershey, en chapeau et manteau, comme si elle venait de la rue, revint à la chambre de Gabrielle. Elle y resta près d'une heure, et quand elle sortit, elle referma la porte avec beaucoup de précautions et s'éloigna sur la pointe des pieds. Je courus après elle et la rattrapai au bas de l'escalier. Sa face brune était sans expression.

— Comment est-elle ? dis-je.

— Miss Gabrielle est bien, monsieur. Il faut la laisser seule.

— Non, elle n'est pas bien. Que fait-elle en ce moment ?

— Elle dort.

— Saoule ?

Elle leva sur moi un regard courroucé. Je continuai :

— Elle vous a envoyé chercher de la drogue ?

— Elle m'a envoyé chercher un médicament, oui... monsieur.

— Et elle l'a pris et elle s'est endormie ?

— O... oui, monsieur.

— Allons la voir.

La mulâtresse essaya d'échapper à ma main qui la maintenait à l'épaule. Elle me dit :

— Laissez-moi, monsieur, ou j'appelle.

— Je vous laisserai quand nous l'aurons vue, peut-être. Si vous appelez, vous sortirez de cette maison, à l'instant, et pour toujours.

Elle comprit et ne m'obligea pas à la traîner jusqu'à la chambre de sa maîtresse.

Gabrielle reposait dans son lit, les draps sagement tirés sur sa gorge. Sa respiration était calme, et son petit visage blanc, détendu par le sommeil, noyé dans ses boucles brunes, était enfantin.

Je laissai Minnie partir et rentrai dans ma chambre. Je restai assis là une heure environ, ou plus, puis, n'y tenant plus, j'enlevai mes chaussures, choisis le fauteuil le plus

confortable, pris une couverture, posai mes pieds sur une chaise et m'endormis, face à la chambre de Gabrielle.

CHAPITRE IX

UN PARFUM DE FLEURS MORTES

J'ouvris les yeux péniblement, pensant que je m'étais assoupi un moment, les refermai, retombai dans ma torpeur, puis me secouai pour essayer de m'éveiller tout à fait. Dans ma demi-inconscience, je sentais que quelque chose, je n'aurai pu dire quoi, n'était pas normal. Après quelques minutes, pendant lesquelles je m'étais forcé à tenir les yeux ouverts, je me rendis compte que tout était anormalement noir autour de moi, et surtout en face de moi. Là, aurait dû se dessiner le rectangle pâle de la porte que j'avais laissée ouverte, et par laquelle m'arrivait, quand je m'étais endormi, la lumière de la lampe du corridor. Je retins ma respiration, regardai le cadran lumineux de ma montre de poignet. Il était trois heures dix-sept. J'avais dormi plus longtemps que je pensais.

Je sentais mon corps mou et lourd, ma tête dans un brouillard et j'avais un mauvais goût dans la bouche. Je me levai péniblement et allai à la porte de ma chambre. Elle avait été fermée. Quand je l'ouvris, je fus un instant ébloui par la lumière du couloir et l'air qui soufflait dans ce couloir me parut extraordinairement frais et pur.

Je me retournai vers l'intérieur de ma chambre en reniflant. Il en venait une odeur de fleurs, lourde, étouffante, plus une odeur de chambre close où se sont flétries des fleurs qu'une odeur de fleurs elles-mêmes. Je me rappelai vaguement avoir rêvé d'un enterrement. Me sentant chanceler je m'appuyai au mur et rencontrai le bouton électrique. Je le tournai.

La lumière m'éblouit, mais je reconnus les lieux et commençai à reprendre conscience tout à fait. J'allai à la salle de bains et me passai de l'eau froide sur les mains et le visage. J'éteignis ensuite la lumière, pris ma lampe de poche et entrai dans la chambre de Gabrielle. Le lit était vide, les couvertures rejetées au pied. Je posai la main sur la place de son corps dans le lit. Elle était froide. Il n'y avait personne dans la salle de bains ni dans la penderie.

Je revins me chausser dans ma chambre et me mis en devoir de fouiller la maison de fond en comble. J'étais à peu près entre le premier et le deuxième étage, quand il me sembla voir remuer quelque chose qui venait de la porte de la rue à l'intérieur de la maison. La rampe de l'escalier me cachait la porte de la rue. Je crus voir un visage, mais c'est ce que tout le monde aurait cru voir à ma place. Non, ce que je pouvais dire avoir vu, réellement, c'était comme la fuite d'une forme claire.

Le vestibule et ce que je pouvais voir des corridors du rez-de-chaussée étaient vides quand je fus au bas de l'escalier. Pour la première fois, depuis que j'étais sorti de mon sommeil, j'entendis un bruit que je n'avais pas fait. C'était un pas sur les-marches de pierre du perron de la rue.

J'allai à la porte et tirai le verrou. Je maintins la porte ouverte d'une main, l'autre sur la crosse de mon revolver, dans ma poche.

Éric Collinson se tenait sur la dernière marche.

— Que diable faites-vous donc là ? lui dis-je sourdement.

Il me raconta une confuse histoire qu'il compliquait en voulant l'abréger. Il avait l'habitude de téléphoner tous les soirs à Riese pour lui demander des nouvelles de Gabrielle.

Hier soir et toute cette nuit, il avait essayé en vain de joindre le docteur. Il l'avait appelé jusqu'à deux heures du matin. Le docteur n'était pas à la maison, lui avait-on-dit, et personne ne pouvait lui dire où il était, ni pourquoi il n'était pas chez lui. Collinson, inquiet parce qu'il craignait que l'état de Gabrielle ait retenu Riese, était venu dans le voisinage du Temple, pensant qu'il aurait la chance d'apercevoir quelqu'un qui le renseignât. Il n'avait pas l'intention, me dit-il, de sonner à la porte et ne s'était avancé que quand il m'avait vu regarder dans la rue.

— Jusqu'à ce que vous ayez vu qui ? demandai-je ahuri.

— Vous.

— Quand ?

— Il y a une minute, quand vous avez regardé dehors.

— Ce n'est pas moi que vous avez vu. Qu'avez-vous vu au juste ?

— Quelqu'un qui regardait dehors, vous dis-je, qui guettait les alentours. J'ai sauté de ma voiture où j'étais resté, là au coin, et je suis venu. J'aurais juré que c'était vous. Comment va Gabrielle ?

— Elle va bien, dis-je. (Il n'était pas nécessaire, en effet, de lui dire que j'étais en train de la chercher.) Ne parlez pas si fort. Et vous dites que chez le Dr Riese on ne sait pas où il est ?

— Non, ils paraissent inquiets. Mais tout va bien, puisque Gabrielle va bien.

Il mit sa main sur mon bras et sa voix se fit toute humble :

— Est-ce que je... Est-ce que je pourrais la voir ? Juste une minute ? Je ne dirai rien. Elle ne saura même jamais que je l'ai vue.

Ce grand gaillard, capable de se mettre en pièces pour l'amour de Gabrielle, m'embarrassait bien. Je lui dis, voulant à tout prix gagner du temps :

— Allons, venez. Je suis en train de faire ma tournée d'inspection. Restez calme et, après, nous verrons ce que nous pouvons faire.

Il entra, me regardant comme si j'étais saint Pierre l'introduisant au paradis. Je fermai la porte, et le conduisit dans le vestibule vers un corridor.

C'est alors que nous apparut Gabrielle à un tournant du couloir, venant vers nous. Elle était pieds nus. Elle portait une chemise de nuit de soie jaune, qui était maculée de taches sombres. De ses deux mains devant elle, elle tenait un large poignard, presque une épée. L'arme était rouge et les mains et les bras de Gabrielle étaient rouges. Il y avait une trace de sang sur une de ses joues. Mais ses yeux étaient clairs, brillants et calmes.

Elle marcha vers moi, attachant son regard au mien et me dit, exactement comme si elle s'attendait à me trouver là :

— Prenez cela. Vous voyez, je l'ai tué.

Et comme je ne répondais rien :

— Je vous dis que je l'ai tué. Vous êtes détective. Emmenez-moi et que l'on m'exécute.

Il m'était plus facile de remuer la main que la langue. Je pris machinalement le poignard sanglant qu'elle me tendait.

Collinson me poussa, balbutiant des mots sans suite, et se précipita vers la jeune fille. Elle recula contre le mur, loin de lui, la face empreinte de terreur.

— Ne le laissez pas approcher, supplia-t-elle.

— Gabrielle, cria-t-il, essayant de l'atteindre.

— Non, non, ne m'approchez pas, dit-elle encore d'une voix haletante.

Je me mis entre eux, face à lui, l'éloignant d'une main posée contre sa poitrine. Et je soufflai :

— Vous, restez tranquille.

Pitoyable, il recula contre le mur opposé. Je me tournai vers la jeune fille, qui était de nouveau très calme, et lui demandai doucement :

— Voyons, dites-moi, qu'est-il arrivé ?

— Venez, me dit-elle. Je vais vous montrer. Mais je ne veux pas d'Éric.

Je promis :

— Il ne vous tourmentera pas. Il ne veut pas vous faire de peine, voyons.

Elle inclina gravement la tête et nous conduisit jusqu'à une porte de fer qui était restée entre-bâillée. Elle passa la première. Nous la suivîmes, Collinson sur mes talons... À la lueur qui venait de la porte ouverte, je vis que nous marchions sur un sol de marbre blanc. J'allumai ma lampe de poche.

Marchant avec aisance sur ce sol qui devait glacer ses pieds nus, elle se dirigea vers quelque chose qui brillait dans l'ombre et nous dit simplement :

— Là.

Je dirigeai le jet de ma lampe et le rayon glissa sur un large autel étincelant, comme de cristal et d'argent. Sur la dernière des trois manches de l'autel, le corps du D^r Riese reposait, couché sur le dos.

Son visage était calme, comme s'il s'était endormi là. Ses vêtements n'étaient pas en désordre, quoique son manteau et sa veste fussent déboutonnés. Sa chemise était rouge de sang. Il y avait quatre traces de coups sur cette chemise, toutes semblables, et de la taille et de la forme de la lame que la jeune fille m'avait donnée.

Mais ces blessures ne saignaient pas, et quand je posai ma main sur son front il n'était pas encore froid. Il n'y avait pas de sang sur les marches de l'autel ni sur le sol.

Je me relevai et dirigeai la lumière sur le visage de Gabrielle. Excepté le désagrément d'être éblouie par ce brusque jet, son visage n'exprima aucune stupeur.

— C'est vous qui l'avez tué ? demandai-je.

À ce moment, le jeune Collinson sortit de sa torpeur pour crier :

— Non !

— Taisez-vous, dis-je en me rapprochant de la jeune fille afin qu'il ne pût se mettre entre nous.

Et je me tournai vers elle :

— Je vous ai demandé : c'est vous qui l'avez tué ?

— Mais cela vous surprend ? demanda-t-elle tranquillement. Vous étiez pourtant là quand ma belle-mère nous a parlé du sang maudit des Dain qui coule en moi et du destin qu'il me ferait, ce sang maudit, à moi et à tous ceux qui m'approcheraient. Et alors, maintenant, – et sa main désignait l'homme mort, – vous vous étonnez de cela ? Vous ne vous y attendiez pas ?

— Ne faites pas la sotte, dis-je, essayant de me mettre au niveau de son calme.

Je l'avais vue complètement ivre de drogue une fois, mais, aujourd'hui, c'était autre chose. Et je ne savais pas ce que c'était. Je lui dis encore :

— Dites-moi pourquoi vous l'avez tué.

Collinson attrapa mon bras et me fit tourner contre lui.

— Nous ne pouvons pas continuer à la laisser parler ainsi, dit-il. Nous devons la faire sortir, l'emmener loin d'ici. Nous devons cacher le corps ou le mettre en quelque lieu où on croira que quelqu'un d'autre a commis le crime. Vous savez comment ces choses-là se font, vous. Je vais l'emmener chez moi. Arrangez cela.

— Oui ? demandai-je. Et que dois-je faire ? Cacher le corps pour qu'on croie que c'est un des deux garçons mulâtres qui a fait le coup et pour qu'on l'assoit sur la chaise électrique à sa place ?

— Oui, c'est cela. Vous savez comment...

— Mais vous avez des idées charmantes, mon jeune ami.

Il devint rouge et s'écria :

— Mais vous savez bien que je veux que personne ne soit arrêté. Je ne sais pas, moi... Arrangez quelque chose.

— Taisez-vous, vous nous faites perdre notre temps.

Et je me tournai vers la jeune fille :

— Il y avait quelqu'un ici, quand c'est arrivé ?

— Personne.

Je posai le poignard contre le corps de Riese et dis à Collinson :

— Maintenant, nous allons reconduire miss Legget dans sa chambre.

— Pour l'amour de Dieu, faisons-la sortir de cette maison, pendant qu'il est encore temps.

Je dis qu'elle ne pouvait pas raisonnablement courir les rues pieds nus et avec une chemise tachée de sang. Éric quitta son pardessus et voulut en envelopper la jeune fille.

— J'ai laissé la voiture au coin de la rue, et je peux bien la porter jusque-là. Je l'ai souvent portée comme cela, n'est-ce pas, ma chérie ?...

Elle vint se réfugier derrière moi et supplia :

— Oh ! ne le laissez pas m'approcher.

— Mais, allez-vous vous tenir tranquille ? dis-je à Collinson. Vous m'êtes sympathique, mais vous savez, je n'aime pas qu'on me gêne trop longtemps dans mon travail et je saurai bien vous contraindre à la raison. Une fois pour toutes, laissez-la.

Il comprit sans doute à mon ton qu'il n'avait qu'à obéir, car il murmura :

— Faites, donc comme vous l'entendrez.

— Nous allons à votre chambre, dis-je à Gabrielle.

— Pas Éric, n'est-ce pas ?

— Je vous promets qu'il ne vous tourmentera pas. Passez devant.

Elle hésita, puis se dirigea vers la porte. Nous la suivîmes. Collinson avait un pauvre regard qui s'embruait. Je demandai à Gabrielle si elle avait la clef de la porte de fer. Elle me dit non, comme si elle ne savait pas ce que c'était qu'une clef. Nous laissâmes donc la porte entr'ouverte, comme nous l'avions trouvée.

Nous ne rencontrâmes personne jusqu'à la chambre. Quand j'eus refermé la porte je m'appuyai contre et dis à la jeune fille :

— Maintenant, vous allez tout me dire.

Elle leva les yeux sur moi et dit :

— Je voudrais tant dormir maintenant.

Quelque chose, à cet instant, me frappa. Quand j'étais entré dans cette chambre tout à l'heure, j'avais vu, j'étais sûr d'avoir vu, une robe de chambre verte sur le dossier d'une chaise et une paire de mules sous le lit. Maintenant, les mules étaient toujours sous le lit, mais la robe de chambre avait disparu. Je sortis de ma stupéfaction pour entendre encore Gabrielle demander :

— Est-ce que je ne peux pas dormir maintenant ?

— Non, pas maintenant, dis-je. Allez dans la salle de bains, et lavez tout ce sang. Prenez vos vêtements et habillez-vous. Vous donnerez votre chemise de nuit à Collinson. Vous, Collinson, vous la garderez dans votre poche. Ne sortez pas de cette chambre jusqu'à ce que je revienne. Je ne serai pas long. Avez-vous un browning ?

— Non. Mais je...

La jeune fille l'interrompit en venant se placer en face de moi.

— Vous me pouvez pas me laisser seule ici avec lui, dit-elle fermement. Je ne le veux pas. N'est-ce pas assez d'un homme tué cette nuit ? Vous voulez que j'en tue un autre ?

— Il faut que je sorte pour un instant, dis-je. Et vous ne pouvez pas rester seule. Faites ce que je vous dis.

— Vous ne savez pas ce que vous êtes en train de faire, me dit-elle d'une voix faible et exténuée. Vous ne pouvez pas savoir, sans cela, vous ne le feriez pas.

Elle tournait le dos à Collinson. Elle leva son visage douloureux vers moi et je vis plutôt que je n'entendis ses lèvres murmurer à bout de souffle :

— Pas Éric. Emmenez-le.

Je lui montrai la salle de bains.

— Vous pouvez rester là pendant que je suis absent, si vous voulez, mais il doit rester ici.

Elle acquiesça d'un geste las et alla s'enfermer dans la salle de bains. Quand elle passa auprès du jeune homme,

portant ses vêtements dans ses bras, je vis une larme briller dans chacun de ses yeux couleur d'or vert.

Je donnai mon browning à Collinson et lui dis :

— Maintenant, soyez raisonnable. Aidez-moi au lieu de me donner du tourment. Personne ne doit entrer ici. Si vous avez à tirer, tirez.

Il essaya de dire quelque chose, ne put pas et me serra seulement la main. Je redescendis à l'endroit où j'avais vu le corps du D^r Riese. Une nouvelle surprise m'attendait. La porte de fer par laquelle nous étions passés quelques minutes avant, était maintenant fermée. La serrure étant néanmoins assez simple, je pus l'ouvrir avec un passe.

Le corps de Riese n'était plus sur les marches de l'autel. Le poignard avait disparu. Toute trace de sang avait disparu. Quelqu'un était passé par là.

CHAPITRE X

LE DESTIN DE JOSEPH

Je revins dans le vestibule. J'avais vu un téléphone dans un recoin. Mais j'appelai en vain. Le téléphone était interrompu. Je remontai vers le sixième étage. Je n'avais pas été très heureux dans mes négociations avec Minnie Hershey, mais elle était apparemment toute dévouée à sa maîtresse, et puisque le téléphone était hors d'usage, il me fallait à tout prix un messenger.

J'ouvris la porte de la domestique de Gabrielle. Elle était sans verrou, comme les autres. Je la refermai derrière moi. Je mis ma main devant le rayon de ma lampe de poche. Dans la faible lumière qui passait à travers mes doigts, je vis Minnie dans son lit, qui dormait. La fenêtre était fermée, l'atmosphère lourde, étouffante. Il y flottait une odeur qui n'était pas inconnue pour moi, l'odeur d'une chambre close où sont mortes des fleurs.

Je regardai la fille brune dormir. Elle paraissait absolument calme et voici qu'en la regardant, je me sentais moi-même glisser dans le sommeil. Une insupportable envie de me coucher là se mit à me tenailler tandis que je cherchais stupidement à identifier les fleurs qui certainement s'étaient flétries ici. Était-ce des lis, des chèvrefeuilles, non, plutôt des tubéreuses ?... La lampe devenait lourde dans ma main. Au diable ! Je la laissai tomber. Cela me fit mal au pied. Qui se permettait de me marcher sur le pied ? Gabrielle Legget, me suppliant de la sauver d'Éric Collinson ?

Je tournai la tête vers elle. Je ne vis que la fenêtre, à six pouces de mon visage. Une vague, très vague sensation du danger me revint sans doute, car je fis un pas vers ce rectangle pâle. Je cherchai la poignée ; je ne saurai jamais si je l'ai trouvée. De ma main gauche ouverte, je brisai la glace. Un air piquant, comme chargé d'ammoniaque, vint par l'ouverture. J'y collai mon visage, l'aspirant par tous les pores et riant. Je restai là jusqu'à ce que j'aie repris conscience tout à fait. Puis je mis mon mouchoir sur ma bouche et mon nez et je me retournai vers l'intérieur de la chambre.

À moins de trois pieds dans la chambre sombre, je vis une vague forme pâle, qui pouvait être un corps humain, de haute taille, mais flottant à un pied du sol, du moins c'est ce qu'il me sembla voir dans le délire qui me reprenait. La chose parla, il me sembla bien entendre des mots comme :

— À genoux, ennemi de Dieu ! À genoux avant le châtiement !...

Je me précipitai, mes bras en avant, mais ils ne rencontrèrent rien. Je reculai jusqu'à la fenêtre et l'air qui venait me frapper par-dessus mon épaule me donna la force de chercher la porte. Je la trouvai, cette porte que j'avais soigneusement refermée, ouverte. Le corridor, qui était éclairé précédemment, était aussi noir que la chambre. Je trébuchai et tombai sur les genoux, sur le seuil.

Mais quelqu'un tomba avec moi, sur moi. Cette fois, c'était un corps bien humain. J'entendis une exclamation étouffée. Je saisis un bras fort et musclé au toucher. Nous roulâmes ensemble sur le tapis du couloir. L'animal se défendait dur, et moi, dont la main gauche avait été coupée par la vitre que j'avais brisée, je n'étais guère en état de lutter avec un athlète.

Dans notre lutte, nous avons peut-être fait quelques mètres, car ma tête heurta du bois : une porte, fermée cette fois. En même temps, j'entendis un choc métallique. Ma main rencontra quelque chose dont je reconnus la forme. C'était, à n'en pas douter, encore poissée de sang l'arme, le poignard qui avait tué le Dr Riese.

L'homme qui luttait avec moi avait perdu son arme. Je sentis qu'il lâchait prise. Il mordit ma main droite qui tenait son bras et je dus desserrer mon étreinte. Je tournai le bouton de la porte contre quoi j'étais appuyé. J'entrai dans une chambre en faisant le moins de bruit possible et refermai la porte. Assez de lumière venait de l'aube grise pour que je pus distinguer une forme assise sur le lit. Une voix dit très doucement, mais très fermement :

— Sortez immédiatement ou je tire.

C'était une des femmes de chambre, la blonde qui m'avait apporté mon déjeuner, qui tenait un petit browning braqué sur moi. Je me baissai, au cas où elle aurait tiré, et risquai un pas vers le lit.

— Je ne vous veux aucun mal, mais ne voulez-vous pas me permettre de jeter un coup d'œil par votre fenêtre pour voir si je peux sortir en attachant un couple de draps de lit ensemble ?

Elle devait être habituée à tous les spectacles et à toutes les conversations dans cette maison, car elle ne protesta pas, mais ne baissa pas sa main qui tenait le revolver. Pendant que je parlais, j'avais encore fait quelques pas et j'étais arrivé assez près du lit pour pouvoir, en un bond, être sur elle et lui arracher son arme. Sans lâcher sa main, je me baissai pour ramasser le poignard que j'avais laissé tomber au pied du lit.

La femme ne fit pas un mouvement ensuite. Je revins à la porte du couloir et écoutai. Je n'entendis rien. J'ouvris la porte, je ne vis rien dans la grisaille qui éclairait faiblement le couloir. La porte de la chambre de Minnie était restée ouverte comme je l'avais laissée quand j'étais tombé sur son seuil. J'entrai. La mulâtresse dormait toujours d'un sommeil profond. Je mis le revolver dans ma poche et pris dans mes bras Minnie que j'emportai dans la chambre de l'autre domestique.

— Voyez si vous pouvez la faire revenir à elle et la sortir de son sommeil.

— Oh ! me répondit la jeune fille, ne vous tourmentez pas. Elle se réveillera dans un petit moment, puisqu'elle est sortie de sa chambre. Ils ne dorment jamais bien longtemps.

Je dis « oui » machinalement et sortis pour redescendre à l'étage du dessous, dans la chambre de Gabrielle.

Mais la chambre était vide. Le chapeau et le pardessus de Collinson n'étaient plus là. Plus là, les vêtements que Gabrielle avait emportés dans la salle de bains, plus là, la chemise ensanglantée.

Je poussai un juron et me précipitai dans l'escalier. Je n'avais pas lâché le poignard rouge ni le revolver de la femme de chambre. Comme j'atteignais le second étage, j'entendis des coups frappés à la porte de la rue. Espérant que j'allais recevoir un secours que je n'avais pu solliciter, je courus ouvrir. Éric Collinson était là, les yeux hagards, le visage blanc :

— Où est Gaby ? dit-il haletant.

— Le diable vous emporte ! fut toute ma réponse.

— Où est Gaby ? répéta-t-il obstinément.

— Où l'avez-vous laissée ?

— Ici. Je l'emmenai. C'est elle qui me l'avait demandé. Elle m'a envoyé d'abord dans la rue pour voir s'il n'y avait personne. Et elle a refermé la porte.

— Ah ! vous êtes malin, vous. Vous n'avez donc pas encore compris, quand elle vous suppliait de ne pas la toucher, qu'elle voulait vous épargner le triste destin de tous ceux qui approchent une Dain, une maudite Dain. Elle a trouvé cela pour se débarrasser de vous. Pourquoi diable n'avez-vous pas fait ce que je vous avais dit ? Maintenant, il nous faut à tout prix la retrouver. Venez.

Nous ne la trouvâmes dans aucune des pièces du rez-de-chaussée. Nous prîmes le couloir de service. À ce moment, une mince silhouette, vêtue d'un pyjama blanc, surgit d'une porte et tomba à genoux devant moi. Je la relevai et m'aperçus que c'était le jeune fils des Haldorn, Manuel.

Il balbutiait des mots sans suite rendus encore plus intelligibles par les sanglots qui le secouaient.

— Voyons, mon garçon, calmez-vous, dis-je. Qu'y a-t-il ?

— Empêchez-le de la tuer, hoqueta-t-il.

— Qui veut tuer quelqu'un ?

Les sanglots reprurent de plus belle et je distinguai les deux mots : papa et maman.

— Votre père veut tuer votre mère ?

Il fit signe « oui » de la tête.

— Où ? demandai-je.

Il tendit la main vers la porte de fer, devant nous. Je me dirigeai vers le lieu où nous avons trouvé le cadavre de Riese, mais je me retournai vers le garçon :

— Dites-moi, je veux bien porter secours à votre mère, mais j'ai besoin de savoir où est miss Legget. Le savez-vous ?

— Là, avec eux, dit-il le bras tendu. Oh ! dépêchez-vous ! dépêchez-vous !

— Bon. En avant, Collinson !

Je poussai la porte, qui n'était pas fermée. L'autel brillait de toute sa blancheur de cristal. Il était éclairé par une grosse lampe au plafond.

À l'une des extrémités de l'autel, Gabrielle Legget était accroupie, le visage atone. Aaronia était couchée à la place où nous avons vu Riese, les mains et les pieds attachés ensemble, les bras étroitement liés au corps. Joseph, vêtu d'une longue robe blanche, se tenait devant sa femme, les yeux levés au ciel, les bras étendus au-dessus d'elle. Dans sa main droite, il brandissait un long couteau à manche de corne. Nous ne comprenions pas les mots rapides qu'il prononçait, car il nous tournait le dos. Je l'appelai :

— Joseph !

Il se retourna. Je vis que l'arme ne portait pas encore de trace de sang.

— Qui appelle Joseph ici ? demanda-t-il. Il n'y a plus de Joseph. Vous devez savoir, comme tout le monde saura bientôt, que celui qui est descendu parmi vous n'est pas Joseph, mais Dieu lui-même. Maintenant, allez.

— Je vous demande pardon, répondis-je, mais je dois emmener avec moi Mrs. Haldorn et miss Legget.

Il se redressa encore, le visage sévère :

— Je vous ai dit : allez. Allez, avant que votre hérésie ne me force à vous châtier.

J'entendis la voix douce d'Aaronia Haldorn. Elle s'adressait à moi :

— Tirez, mais tirez donc, tout de suite.

Je dis à l'homme :

— Que vous soyez le Bon Dieu ou un autre, cela m'est égal. Mais lâchez donc votre couteau.

— Impie, gronda-t-il, en avançant vers moi. Tu vas mourir.

Sans hésiter, je tirai. La balle entra dans la joue. Mais ce diable d'homme, qu'il y eut en lui quelque chose de surnaturel ou non, ne broncha pas. Avant que j'aie pu revenir de ma stupefaction, il était tout contre moi, élevant son couteau au-dessus de ma tête. Comme il l'abaissait, je saisis son poignet en le tordant. L'arme revint sur elle-même et lui entra dans la gorge, jusqu'à la garde.

Je fermai les yeux. Je venais de tuer un homme. La première chose que je vis, quand je les rouvris, fut Collinson, à genoux auprès de Gabrielle, essayant de la relever. Puis, je m'aperçus qu'Aaronia était toujours sur le sol, les membres liés, et apparemment évanouie. J'enjambai le corps de Joseph et me hâtai de la délivrer.

CHAPITRE XI

LES VISIONS DU TEMPLE DE SAINT-GRAAL

Je dînai le lendemain soir avec Owen Fitzstephan. Mon vieil ami ne semblait pas être de très bonne humeur. Il me dit d'un ton bourru, même avant que le potage nous fût servi :

— Vous êtes gentil, tous ! Vous auriez tout de même bien pu me mettre au courant de ce qui se passait. Vous savez que je connaissais les Haldorn, que, du moins, et je vous l'avais dit, je les avais rencontrés une ou deux fois chez les Legget. Et puis, toute cette affaire m'intéresse énormément. J'ai tout appris par les journaux, tout au moins ce qu'ils en savent, et vous savez comme moi ce que ça vaut. Non, vous n'êtes pas chic de ne m'avoir rien dit.

— Mon vieux, j'ai eu déjà assez de tintouin avec le seul compère que je m'étais laissé aller à entraîner dans l'histoire.

— Eh ! c'est parce que vous ne savez pas choisir vos complices. C'est bien fait pour vous. Mais, maintenant, vous allez parler, mon garçon. » Je ne vous lâcherai pas de la nuit, et je vous préviens que je veux savoir tout ce que les journaux n'ont pas dit.

— Eh bien ! voilà : les Haldorn étaient, à l'origine, des comédiens. Tout ce que je pourrais vous dire, je le tiens surtout d'elle. Fink, leur principal acolyte, n'a rien voulu dire. Et les autres, les servantes, les domestiques mulâtres, le cuisinier chinois ne m'ont pas paru savoir grand'chose. En tous cas, ils ne me semblent pas avoir été mêlés directement à toutes leurs mômeries.

Comme acteurs, m'a dit Aaronia Haldorn, elle et Joseph étaient excellents, mais cela ne leur rapportait pas ce qu'ils auraient désiré. Il y a un peu plus d'un an, elle rencontra une vieille connaissance, un ancien cabot, qui avait eu l'idée de fonder une école d'orateurs, laquelle n'était naturellement qu'une escroquerie, mais qui permettait à son dirigeant de rouler en Packard. Aaronia était envieuse comme toutes les femmes, et elle se dit bientôt : « Pourquoi lui et pas nous ? »

À force de chercher elle eut une idée. Ils s'érigèrent en rénovateurs d'un culte qu'ils prétendaient de la vieille tradition gaélique. San Francisco leur parut un lieu propice pour leurs exploits et ils s'y installèrent. Ils amenèrent avec eux le petit Tom Fink, un vieux compagnon de tournée, qui avait été l'opérateur de plusieurs illusionnistes et sa femme, qui ressemble à un forgeron de village.

Ils ne cherchèrent pas, évidemment, à évangéliser les foules. Ils voulaient des adeptes en petit nombre, mais choisis. L'affaire piétina jusqu'à ce qu'ils fussent tombés sur Mrs. Rod-man. Elle donna dans le panneau à fond. Elle était riche et cette première proie amena les autres.

Auparavant, Fink avait été chargé d'aménager l'immeuble. Il avait transformé les cuisines de tous les étages en cabinets fantastiques. Je vous emmènerai visiter ses « laboratoires ». Vous verrez comme le bonhomme savait utiliser les conduites de gaz et d'eau et le réseau électrique pour ses mystifications.

D'une façon générale, les choses se passaient ainsi. Fink projetait dans la chambre de la victime, par les tuyaux qui re liaient chaque chambre à son cabinet, un nuage de fumée. Il lui donnait, par certains jeux de lumière, la forme d'un homme flottant à quelques pieds du sol. L'illusion était parfaite, vous

pouvez me croire, j'ai vu un de ces fantômes fabriqués par Fink et il m'a fait vivre, je l'avoue, quelques minutes qui m'ont paru des heures. Il faut vous dire que, auparavant, on avait légèrement abruti le patient avec des émanations d'un gaz qui a une délicieuse odeur de fleurs qui se meurent. Dans sa demi-lucidité, le malheureux ne demandait pas mieux que de croire à l'apparition et de souscrire aux ordres qui lui étaient donnés. Ce devait être, je pense, de verser quelques espèces palpables dans la caisse de Saint-Graal, pour le rachat des péchés du monde.

L'habitude des Haldorn n'autorisait pas de confiance sur les nuits visitées des élus. Ils semblaient vouloir ignorer que Dieu avait choisi leur maison et le secret gardait aux tours de Fink leur caractère sacré. Là-dessus, on ouvrait tout grand le robinet du gaz aux fleurs et mon imbécile s'endormait, convaincu d'avoir fait un grand pas vers son salut.

Mais vous avez connu Haldorn, vous ? Quelle impression vous a-t-il fait ?

— Eh bien ! je dois avouer, moi aussi, que je l'avais trouvé assez impressionnant.

— Vous lui avez parlé ?

— Oh ! nos conversations n'ont jamais dépassé des phrases comme « je suis heureux de vous voir ».

— Sa femme m'a dit qu'elle l'hypnotisait parce que, en son état de veille, il était absolument sans aucune action sur les gens. Plus tard, et peu à peu, cet état d'hypnose devint un état normal, et je crois que c'est là le secret de son calme étrange qui en imposait à tous, surtout à la malheureuse Gabrielle.

Aaronia Haldorn ne devait s'apercevoir du penchant de Joseph pour Gabrielle que quand la jeune fille vint habiter à demeure au Temple. Jusque là, elle avait cru que Gabrielle était pour son mari ce qu'elle était pour elle, une « cliente ». À peine cette cliente était-elle une adepte de prédilection, à cause de son état mental, qui la rendait plus propre qu'aucune autre à tomber dans les filets tendus par les Haldorn. Je ne sais pas ce qui s'est passé entre Joseph et Gabrielle, mais je suppose qu'il a dû jouer de sa puissance contre la fameuse malédiction des Dain pour la subjuguier. La fabrique d'apparitions a dû marcher à plein rendement.

Seulement, le Dr Riese menaça de troubler cette petite fête. Il s'aperçut que Gabrielle subissait certainement, en dehors de la drogue et de l'idée fixe qui la tourmentait, des influences extérieures qu'il dut se jurer de déceler. Hier matin, il me dit qu'il reviendrait la voir dans la soirée. Il n'est pas venu, du moins je l'ai cru, il n'a pas vu Gabrielle, et moi non plus je ne l'ai pas vu.

En familier de la maison, il se dirigeait vers le bureau de Joseph, pour lui demander comment la jeune fille avait passé la journée. Comme il entendait un bruit de voix, il ne frappa pas, attendant que le visiteur ait fini. Mais bientôt il prêta une oreille attentive à ce qui se disait de l'autre côté de la porte. Haldorn était en train de donner à Fink ses instructions pour les fantômes de la nuit. Mais Riese fut assez fou pour se précipiter dans le bureau de Joseph et lui crier son dégoût. Pour parer au plus pressé, Haldorn le mit sous clef. Un jet de gaz soporifique judicieusement administré, et Riese tomba sans connaissance. C'est alors qu'Aaronia et son mari le transportèrent sur les marches de l'autel où je devais le découvrir.

Dès le début de son séjour, Minnie avait été aussi, la pauvre fille, le jouet de leurs mystifications. Cette nuit-là, elle vit apparaître dans sa chambre une forme fantastique, qui n'était rien moins que Dieu le Père. Le fantôme lui commanda d'aller tuer, avec le poignard qu'il venait de déposer sur sa table, le Dr Riese, incarnation de Satan, qui cherchait à perdre à tout jamais miss Gabrielle. Et c'est ainsi que je trouvai, poignardé par la main de Minnie, le pauvre docteur sur les marches de l'autel.

Pour travailler en paix, ils avaient eu soin de m'endormir, moi aussi. Seulement, comme malgré tout, je n'étais pas absolument tranquille dans cette maison, je m'étais étendu sur un fauteuil et une chaise au milieu de la chambre, et non pas dans le lit, à la tête duquel se trouvait, dans toutes les chambres, le tuyau d'arrivée de leurs vapeurs. Et je suis sorti de mon engourdissement avant la fin de la nuit.

Je vous ai dit qu'Aaronia s'était aperçue, depuis quelque temps, que Joseph ne portait pas à Gabrielle un intérêt purement commercial. Elle avait aussi fait une autre découverte : c'est que cet esprit faible était devenu, à force de spiritisme, ce que devient chaque individu adonné aux sciences occultes, un dangereux maniaque, un toqué qui ne voyait plus de limites à son pouvoir.

Elle m'a affirmé qu'elle n'avait rien su du meurtre du Dr Riese. Joseph avait envoyé à Gabrielle un fantôme lui enjoignant de descendre voir le cadavre sur les marches de l'autel. Elle ne douta pas un seul instant que la malédiction des Dain avait encore une fois fait son œuvre et qu'elle était responsable de la mort de Riese. C'était pour Joseph un moyen de plus de s'attacher la jeune fille en lui promettant le silence. Quand ils entendirent la voix de Collinson et la mienne,

Joseph envoya Gabrielle au-devant de nous nous dire qu'elle avait tué le Dr Riese. Inutile de vous dire que je n'en crus pas un mot, mais Aaronia avait tout entendu. En femme jalouse, elle monta à la chambre de Gabrielle, s'empara d'une robe de chambre. Elle redescendit auprès du cadavre de Riese, essuya soigneusement, à ce vêtement, le poignard plein de sang que j'avais laissé tomber auprès du corps et cacha les deux objets dans un placard du vestibule, où la police les trouverait aisément.

Pour Joseph, il y avait un témoin gênant dans son affaire soigneusement montée. C'était moi. Il était assuré du silence de cet imbécile de Collinson, décidé à toutes les complicités pour sauver Gabrielle. Mais il y avait moi. Eh bien ! pourquoi ne pas se servir de la malheureuse Minnie une fois de plus ? Elle avait tué Riese. Pourquoi pas moi ? Joseph chercha le poignard utilisé généralement dans ces petites cérémonies. Il venait de voir sa femme filer le long du vestibule. Elle venait de tourner la clef d'un placard, d'un geste de maîtresse de maison soigneuse qui se relève la nuit pour mettre de l'ordre. Seulement, dans ce placard, Joseph trouva justement ce qu'il cherchait. Il y trouva en plus la robe de chambre que Gabrielle ne portait pas tout à l'heure. Il commença à comprendre que sa femme jouait peut-être un double jeu. Il n'eut plus de doute quand il la surprit à l'étage des chambres de domestiques, ouvrant les robinets « plein gaz » dans la chambre de la maîtresse, de telle sorte qu'une douzaine de fantômes n'auraient pu la faire sortir de son lit.

Encore une à supprimer, se dit Joseph. Et Aaronia, soigneusement ficelée, fut condamnée à périr sur le lieu du sacrifice. Il y aurait du travail pour tous cette nuit.

C'est pendant ce temps que je me trouvais dans la chambre de Minnie, pour le moment partie dans un sommeil de plomb. Quand j'en sortis, les Fink – je suppose, du moins, que ce sont eux – m'ont sauté dessus. J'ai réussi à leur échapper et je me suis trouvé dans la chambre d'une bonne effrayée, à qui je volai son revolver et confiai Minnie.

— Drôle de maison où les femmes de chambre dorment avec un browning sur leur table de nuit, interrompit le vieux Fitz... Et Gabrielle ?

— Eh bien, quand je redescendis, Gabrielle avait disparu de sa chambre, et avec elle Collinson à qui je l'avais donnée à garder. Je retrouvai ce nigaud de Collinson, que Gabrielle avait fichu à la porte, et en même temps le petit Manuel Haldorn, qui m'expliqua en pleurant que Papa était tout simplement en train de tuer Maman, et que Gabrielle était avec eux. Ce fut Haldorn qui fut tué, et par moi. Oui, mon cher, la lame qu'il me destinait, je la lui ai enfoncée dans la gorge.

— Eh bien ?

— Quoi ?

— Après, qu'est-il arrivé ?

— Mais rien, qui me regarde. Maintenant, c'est l'affaire de la police. J'avais été simplement prié par Andrews de la garder, cette petite, pendant qu'elle était dans le Temple. Ma tâche est terminée. À supposer qu'il faille encore la garder, je suppose que son mari fera bien l'affaire...

— Son quoi ?...

— Son mari, dis-je.

Fitzstephan donna sur la table un coup de poing qui fit sauter la mousse de la bière hors des chopes.

— Voilà comme vous êtes, me dit-il d'un ton de reproche. Vous ne m'avez rien dit de ce mariage. Dieu seul sait combien de choses encore vous ne me direz jamais.

— Je ne sais pas grand'chose. Collinson a profité de l'état de confusion mentale où se trouvait Gabrielle pour l'emmener à Reno, je crois. Ils n'ont attendu leur licence de mariage que trois jours. Maintenant, ils sont mari et femme et je ne sais pas où ils sont.

TROISIÈME PARTIE

GENS ET ÉVÉNEMENTS DE
QUESADA

CHAPITRE XII

UN HOMME À LA MER

Je reçus de Collinson le télégramme suivant :

Venez immédiatement Stop Besoin de vous Stop Danger Stop Me trouvez à hôtel Soleil-Levant Quesada Stop Rien dire personne Stop Gabrielle doit pas savoir Stop Faites vite.

Éric CARTER.

C'était le vendredi, après six heures du soir. Il était trop tard pour avoir un train qui m'aurait conduit à Quesada dans la nuit. Je bouclai un sac de voyage et pris ma voiture.

Quesada est une petite ville qui n'a qu'un hôtel, au flanc d'une petite montagne qui tombe à pic dans le Pacifique, à cent cinquante kilomètres de San Francisco. Comme elle n'a qu'une plage étroite, abrupte et trop dangereuse pour qu'on puisse s'y baigner, Quesada n'a jamais connu la fortune des stations fréquentées l'été.

Il était à peu près onze heures quand j'arrivai sur la petite place. Je rangeai ma voiture devant l'Hôtel du Soleil-Levant et entrai. Le seul employé que je trouvai dans le vestibule était un jeune garçon de seize ou dix-sept ans, gravement occupé à se polir les ongles.

Quand il eut lu mon nom sur le registre, il me tendit une enveloppe cachetée. Elle renfermait une feuille de papier à tête de l'hôtel sur laquelle étaient écrits ces mots, de l'écriture de Collinson.

« Ne bougez pas de l'hôtel avant de m'avoir vu. ». – E.C.

— Il y a longtemps que cette lettre est ici ?

— Depuis huit heures, à peu près. Mr. Carter vous a attendu plus d'une heure encore après le dernier train.

— Il n'est pas descendu ici ?

— Oh ! mais non ! Lui et sa femme ont loué la villa des Embruns, en bas, dans la baie.

— Comment y va-t-on ?

— Oh ! vous ne pourrez pas vous y reconnaître la nuit, à moins que vous ne fassiez le tour par la route de l'Est, et encore, je ne suis pas sûr que vous trouviez, à moins que vous ne connaissiez le pays.

— Bon. Eh bien ! quel est le chemin pour y aller dans la journée ?

— Vous descendez cette rue jusqu'au prochain carrefour. Vous prenez à droite, le long de l'océan. La route, le sentier plutôt, suit le gouffre. La maison est à cinq kilomètres à peu près, vous la reconnaîtrez facilement, elle est toute seule, une maison brune. C'est assez facile à trouver de jour, si vous prenez bien soin de garder toujours votre droite, le long de l'océan, mais maintenant, jamais, jamais, vous ne pourriez, à moins...

— C'est bon merci. Donnez-moi une chambre. Il faudra me réveiller à cinq heures demain matin.

À minuit, je dormais.

Le matin du lendemain était noyé dans le brouillard quand je m'éveillai. Je ne mis pas longtemps à m'habiller et à descendre. Quand j'eus appris par le jeune homme, encore de

garde, que je ne trouverais rien à manger dans Quesada avant sept heures du matin, je me mis en route pour la maison de M. Collinson, dit Carter.

Je suivis la rue jusqu'à ce qu'elle devînt une route assez cahoteuse, et au carrefour, pris à droite vers l'océan. Cela n'avait jamais été une route, ce ne fut plus bientôt qu'un sentier rocheux, escaladant le flanc escarpé de la falaise. Plus loin, cette falaise, creusée en demi-cercle irrégulier, formait un gouffre. Le sentier ne fut plus alors qu'une série de pas, ménagés dans le roc et qui contournaient le précipice. Au-dessus, la falaise s'élevait en une muraille droite de vingt à vingt-cinq mètres de haut. Une forte brise d'ouest vous soufflait au nez un brouillard épais. La mer grondait, furieuse et grise. Le lieu était sinistre comme but d'un voyage de noces.

À un détour de mon difficile chemin, je m'arrêtai pour regarder un trou qui avait été fait récemment là, dans la terre qui se montrait çà et là, parmi le roc. Au près du trou, un petit monticule de terre avait été entassé. Il était évident que, il y avait très peu de temps, un arbuste avait été déraciné là.

Aucun arbuste déraciné n'était en vue. Je jetai ma cigarette et m'aidant des pieds et des mains, je descendis le long de la paroi, penchant ma tête pour apercevoir le fond du gouffre. À une dizaine de mètres au-dessous de moi, j'aperçus enfin l'arbuste déraciné, arrêté par un éperon. De la terre fraîche adhérait encore à ses racines. La seconde chose qui accrocha ma vue fut un chapeau mou d'homme, de couleur brune, accroché entre deux pointes de rocs, à mi-chemin de la mer. Je regardai au fond du gouffre et je vis, sortant de la mer, des pieds et des jambes.

C'étaient des pieds et des jambes d'homme, chaussés de noir et vêtues de pantalons foncés. Au-dessus des genoux, le reste du corps disparaissait dans la mer.

Il n'était pas question de descendre plus bas par le chemin que j'avais emprunté jusque-là. Je remontai jusqu'au sentier et revins en arrière à un endroit où, la piste s'inclinant, j'avais traversé une sorte de ravin. Au fond de cette gorge, je me trouvais presque au niveau de la mer. Glissant sur mes semelles de cuir, manquant de me rompre le cou à chaque pas, je fis ainsi le tour d'un promontoire. Après l'avoir doublé, je me trouvais à quelques pas du corps à demi immergé. Je m'en approchai et tirai à moi les deux jambes.

C'était le corps d'Éric Collinson, couché sur le dos. Je le retournai. Il portait une affreuse plaie derrière la tête et il m'apparut au premier examen qu'il avait eu également la colonne vertébrale brisée dans sa chute. Je le remontai sur un rocher, au sec. Ses poches contenaient une centaine de dollars, une montre, un canif, un stylo et un porte-mine d'or, des papiers, deux lettres et un agenda de poche. Je regardai les papiers, les lettres, l'agenda : ils ne m'apprirent rien. Je ne trouvai rien non plus sur lui ou près de lui qui m'éclairât sur cette mort.

Je le laissai là et retournai dans la direction du ravin, d'où je regagnai le sentier et l'endroit où l'arbuste avait été déraciné. Je ne pus relever aucune empreinte, à cause de ce roc dur où rien ne marque. Je continuai mon chemin. Le sentier descendit peu à peu au niveau de la mer. Il n'y eut plus de falaise, plus de gouffre. Puis ma route quitta l'océan et je me trouvai subitement devant la maison brune que le gardien de nuit de l'hôtel m'avait décrite.

C'était une grande bâtisse à deux étages qui faisait face à la mer. Il n'y avait personne en vue. Les persiennes des fenêtres du rez-de-chaussée étaient fermées. Je m'approchai, sonnai à la porte de la façade et n'obtint pas de réponse. Je fis le tour de la maison et frappai à la porte de la cuisine. La porte n'était que poussée et mon poing la fit s'entr'ouvrir. Elle donnait accès à une cuisine sombre. Silence absolu. J'ouvris la porte plus grande, appelai. Toujours le silence. Je criai :

— Mrs. Collinson !

Pas de réponse. Je traversai la cuisine, une salle à manger plongée dans l'obscurité, trouvai un escalier et commençai à visiter les chambres. Il n'y avait personne dans cette maison.

Dans une des chambres, je trouvai un pistolet automatique sur le parquet. Dans un coin du plafond, il y avait un trou qu'une des balles de ce pistolet avait bien pu faire et, sous ce trou, sur le parquet, du plâtre fraîchement tombé. Les couvertures du lit étaient en ordre. Les vêtements dans la penderie, de menus objets sur la table et le bureau désignaient clairement cette chambre comme celle d'Éric Collinson.

Communiquant avec cette chambre, celle de Gabrielle : le lit n'était pas défait. Par terre, dans la penderie, je trouvai une robe de satin noir, un mouchoir blanc taché de sang, des mules de daim noir souillées. Dans la salle de bains, il y avait une serviette de toilette et un gant éponge, tous deux maculés de boue et de sang, et encore trempés. Sur la coiffeuse, un papier blanc déplié, sur lequel il y avait encore un peu de poudre blanche. J'y touchai du bout de la langue : c'était de la morphine.

Je revins à Quesada, mis des chaussures et des vêtements secs et m'enquis auprès du gérant de l'hôtel, du personnage responsable du bon ordre dans ce pays perdu.

— Le major Dick Cotton, me répondit-il, mais il est parti en voyage hier soir. En son absence, vous pouvez voir Ben Rolly, le député-shérif, à son bureau.

— Où est-ce ?

— La première porte après le garage.

Je trouvai facilement. Il y avait deux hommes, dans le bureau, assis, les pieds sur la grande table qui occupait le centre de la pièce. L'un avait une bonne figure de paysan et paraissait âgé d'une cinquantaine d'années. L'autre, un grand gaillard, ne devait pas en avoir plus de vingt-cinq. Ils ne bougèrent pas.

— Je voudrais voir le député-shérif ? dis-je.

— C'est moi, dit le plus jeune des deux. Asseyez-vous. Vous pouvez parler, c'est papa, ajouta-t-il, en désignant le bonhomme.

— Vous connaissez Éric Carter ? demandai-je.

— Le type qui passe sa lune de miel à la villa des Embruns ?

— Il est mort, dis-je. Il est tombé du sentier de la falaise la nuit dernière ou ce matin. Cela peut être un accident.

Le père regarda son fils avec des yeux ronds. Le fils me regarda avec les mêmes yeux ronds, puis il dit :

— Ah ! ah ! ah !...

Je lui donnai ma carte. Il la lut attentivement, la retourna et la passa à son père.

— Venez avec moi auprès du cadavre, demandai-je.

— Mais je pense bien. C'est mon devoir et ma fonction, dit-il en se levant.

Devant la maison, nous trouvâmes une voiture poussiéreuse. Rolly junior se mit au volant. Rolly senior ne vint pas avec nous. Il gardait la boutique.

— Qui vous a parlé de cet accident ? demanda le député-shérif, quand nous fûmes en route.

— Personne. C'est moi qui l'ai trouvé. Vous êtes le seul au courant. Savez-vous qui étaient les Carter ?

— Non. Ils avaient quelque chose de particulier ?

— Vous avez bien entendu parler de l'assassinat du Dr Riese dans un temple de San Francisco ?

— Eh bien ! oui, je lis les journaux.

— Gabrielle Legget, la personne mêlée à cette histoire est le nom de jeune fille de Mrs. Carter et Carter n'est autre qu'Éric Collinson.

— Ah ! ah ! ah ! dit-il.

— Et le père et la belle-mère de Gabrielle étaient morts mystérieusement quinze jours avant cela.

— Quelle famille !

— C'est une famille sur qui pèse une malédiction.

— Sans blague ?

Je lui racontai brièvement tout ce que je savais, depuis les événements de Paris en 1913.

— Quand ils sont revenus de Reno, après leur mariage, Collinson voulait, de toute évidence, tâcher de ramener le calme dans l'esprit de sa femme. Vous connaissez Owen Fitzstephan ?

— L'écrivain ? Oui, il a passé un mois ici, l'année dernière.

— C'est lui qui leur a donné le tuyau de ce pays.

— Mais pourquoi ont-ils pris un faux nom ?

— Pour fuir la publicité et peut-être autre chose.

— Vous croyez qu'ils s'attendaient à autre chose ?

— Je pense qu'après tout ce qui s'était passé, ils avaient des raisons d'avoir des craintes, surtout Collinson, qui était un grand naïf et un grand amoureux. Je lui avais promis de venir à son aide s'il voyait quelque chose de suspect. Il a vu quelque chose. Saurons-nous jamais quoi ?

Il hocha la tête deux ou trois fois et me demanda :

— Qu'est-ce qui peut vous faire croire que ce n'est pas un accident ?

— Il y avait un événement grave puisqu'il m'a appelé. En dehors de cela, je vous l'ai dit, il y a eu trop de choses tragiques autour de sa femme, pour que j'écarte toute autre hypothèse que celle de l'accident.

— Vous voulez dire que c'est la malédiction, quoi...

— Oui, et elle travaille trop bien, trop régulièrement, voilà le difficile avec elle.

Il fronça les sourcils et arrêta sa voiture.

— Il faut que nous allions à pied, maintenant. La route n'existe plus à partir d'ici.

Je le laissai aller en avant sur le sentier. Il s'arrêta de lui-même à l'endroit de l'arbuste déraciné, un détail que je ne lui avais pas mentionné. Il se pencha au-dessus du gouffre et je ne dis rien, tandis qu'il regardait le corps de Collinson, en bas. Il scruta, comme dans l'espoir d'y découvrir quelque chose, la paroi rocheuse, de haut en bas, puis se mit à arpenter le sentier de long en large, les yeux à terre. Au bout de dix minutes, il me dit gravement :

— Je ne trouve rien ici. Descendons.

Je voulus revenir jusqu'au ravin, mais il me dit qu'il y avait un meilleur chemin plus loin. C'était vrai. En quelques pas, nous fûmes auprès du corps.

Rolly porta ses yeux du cadavre au bord du gouffre au-dessus de nous et dit :

— Je ne vois pas comment il a pu venir tomber là.

— Il n'était pas là. Je l'ai tiré de l'eau, dis-je au shérif en lui montrant la place exacte où j'avais trouvé le corps.

— Cela pourrait être en effet plus vraisemblable, conclut-il.

Je m'assis sur un roc et fumai une cigarette, pendant qu'il retournait les pierres, la terre, le sable autour de nous. Il ne me parut pas avoir de chance dans ses recherches.

CHAPITRE XIII

UNE CHRYSLER EN MORCEAUX

Nous allâmes jusqu'à la maison de Collinson. Je montrai à Ben Rolly les serviettes, le mouchoir, la robe et les escarpins tachés de sang et de boue ; le papier qui avait contenu de la morphine ; le pistolet sur le parquet de la chambre de Collinson ; le trou dans le plafond et les douilles vides sur le sol.

— Cette douille sous la chaise était bien à cette place tout à l'heure, dis-je, mais celle-ci qui est dans le coin était près du revolver.

— Vous pensez donc que quelqu'un est venu ici, depuis que vous avez quitté la maison ?

— Oui.

— Mais qu'est-ce que ce quelqu'un aurait pu venir faire ici ?

— Rien que je sache. Mais on a touché à cette douille depuis une heure.

Il parut fort intéressé. Il regarda le plafond en disant :

— Deux balles et un trou. Peut-être que l'autre a passé par la fenêtre.

Il revint à la chambre de Gabrielle et prit la robe de satin noir. Elle avait bien des déchirures dans le bas, mais pas de traces de balles. Il laissa tomber la robe et prit le papier à la morphine sur la coiffeuse :

— Qu'est-ce que ça fait là, ça ?

— Elle en prenait. C'est un des services que lui rendit sa belle-mère.

— Ah ! mais je comprends tout. Avec une droguée, rien de drôle qu'il ait eu des histoires. Il vous a appelé et...

Il s'arrêta, plissa les lèvres, puis demanda :

— À quelle heure pensez-vous qu'il a été tué ?

— Je ne sais pas. Dans la nuit, sans doute. Quand il retournait chez lui, après m'avoir attendu.

— Vous êtes resté à l'hôtel toute la nuit ?

— De onze heures à cinq heures ce matin. Mais naturellement, entre temps, j'ai pu me glisser dehors pour un moment suffisant à commettre un meurtre.

— Mais je n'ai jamais pensé cela, voyons. Je me renseigne, voilà tout. Je n'ai jamais vu Mrs. Collinson-Carter. Comment était-elle ?

— Vingt ans à peu près ; grande et mince ; cheveux bruns clairs, courts et bouclés ; grands yeux, tantôt bruns, tantôt verts ; visage mince et très blanc ; vient d'être malade deux mois et ça se voit.

— Cela ne doit pas être difficile de la trouver, dit-il, recommençant à tout retourner autour de lui.

Je l'avais déjà fait. Il ne fut naturellement pas plus heureux que moi. Tout à coup, il se frappa le front et dit encore :

— Ah ! mais, je comprends tout. Elle est partie avec la voiture.

— Ils avaient une voiture ?

— Lui venait à la ville dans un cabriolet Chrysler, quand il prenait la route de l'Est. C'est par là, seulement, qu'elle a pu partir. Allons voir ça.

Nous trouvâmes à deux cents mètres une route pavée et, un peu plus loin, Rolly s'arrêta devant une maison grise parmi des bâtiments de ferme en brique. Il appela :

— Debro !

Dans l'encadrement de la porte, un homme à larges épaules apparut. Il porta la main à son chapeau.

— Debro, avez-vous vu Mrs. Carter, ce matin ?

— Oui, Ben. Elle est passée ce matin, vers sept heures. Elle menait sa voiture à un train d'enfer. Elle était toute seule.

— Comment était-elle habillée ? demandai-je.

— Elle n'avait pas de chapeau et un manteau marron.

Je lui demandai ce qu'il savait sur les Carter. Il était leur plus proche voisin. Mais il les connaissait bien peu. Il avait parlé à Carter deux ou trois fois. C'était un homme aimable. Une fois, il avait pris la liberté de parler de Mrs. Carter, mais Carter lui avait dit qu'elle était souffrante et sortait peu. Aucun des Debro ne l'avait vue de près, seulement aperçue de loin, quand elle se promenait avec son mari, à pied ou en voiture.

— Non, vraiment, personne ici n'a jamais dû lui parler, sinon naturellement Mary Nuñez.

— Mary travaillait chez eux ?

— Oui. Mais qu'y a-t-il donc, Ben ? Il leur est arrivé quelque chose ?

— Il est tombé du haut de la falaise, cette nuit. Il est mort. Et elle est partie sans rien dire à personne.

Debro fit entendre un petit sifflement. Rolly entra dans la maison pour téléphoner. Je restai dehors avec Debro. Quand le shérif ressortit, il me dit :

— Il faut que nous voyions Mary.

Nous quittâmes le fermier et prîmes à travers champs, vers un bouquet d'arbres. Je demandai :

— Qui est cette Mary ?

— Une Mexicaine. Son mari, Pedro Nuñez est en prison, pour en avoir tué un autre dans une rixe, il y a deux ou trois ans. Tenez, justement dans la baie, devant la villa des Embruns. Ils habitent avec toute une colonie d'autres Mexicains dans ce paquet de masures que vous voyez là.

Nous fûmes accueillis par une marmaille sale et déguenillée qui jouait en criillant autour des maisons. Le silence se fit à notre approche et une douzaine de paires d'yeux noirs nous considérèrent, étonnés. Nous nous arrêtâmes devant une longue femme maigre et anguleuse qui berçait sur sa porte un bébé à peau noire. Le bébé pleurait. La femme fumait une courte pipe.

— Eh bien ! dit Rolly, voilà un gaillard qui n'a pas l'air content.

La femme tira la pipe de sa bouche et marmonna :

— Il a tout le temps la colique.

— Ah ! ah ! ah ! et dites-moi, où est Mary Nuñez ?

Elle désigna la mesure la plus proche.

— Mais je croyais qu'elle travaillait à la villa des Embruns ?

— Quelquefois, dit la femme absolument indifférente.

Nous allâmes à la maison voisine. Une vieille femme vint à la porte, tournant un vague brouet dans un bol.

— Où est Mary ? demanda Ben Rolly.

— Mary ! appela la femme en se retournant vers l'intérieur de la mesure.

Une autre femme d'une trentaine d'années se montra. Elle était courte et solidement bâtie, avec des yeux intelligents dans une face large et sans couleurs. Elle était vêtue d'une couverture de lit, qu'elle tenait serrée sur sa gorge. À notre vue, elle laissa tomber la couverture sur le sol.

— Eh bien ! Mary, dit Rolly cordialement ? Pourquoi n'êtes-vous pas à la villa des Embruns, ce matin ?

— Je suis malade, monsieur Rolly. J'ai la fièvre. Aussi, je suis restée à la maison.

— Très mauvais, très mauvais. Et avez-vous demandé le docteur ?

Elle dit que non. Rolly lui dit de l'appeler. Elle répondit qu'elle n'en avait pas besoin : elle avait souvent la fièvre. D'ailleurs, c'était déjà assez ennuyeux d'être malade sans encore être obligée de payer le médecin, qui prenait cher. Je commençais à croire qu'ils allaient parler de cela toute la journée, quand Rolly se décida enfin à revenir aux Carter, demandant à la femme ce qu'elle faisait chez eux.

Elle dit qu'elle avait été engagée deux semaines auparavant, quand ils avaient loué la maison. Elle venait tous les matins, vers neuf heures. Ils ne se levaient jamais avant dix heures. Elle faisait le ménage, préparait les repas et ne s'en allait que vers sept heures et demie, le soir, la vaisselle du dîner faite. Elle parut surprise en apprenant que Collinson – Carter pour elle – avait été tué et que sa femme était en fuite. Elle nous dit que Collinson était sorti seul, pour une promenade, avait-il dit, la veille, dans la soirée. Il était à peu près six heures et demie, le dîner ayant été ce jour-là, elle ne savait pourquoi, avancé d'une demi-heure. Quand elle avait quitté la maison, quelques minutes après sept heures, Mrs. Carter lisait un livre dans sa chambre.

Mary Nuñez ne put pas, ou ne voulut pas, me dire quelque chose qui pût m'aider à découvrir la raison pour laquelle Collinson m'avait appelé. Elle ne pouvait rien dire, insista-t-elle. Elle ne savait rien, sinon que Mrs. Carter ne semblait pas heureuse – qu'elle n'était pas heureuse. Mary Nuñez expliquait cela ainsi : Mrs. Carter aimait un autre homme. On l'avait mariée à Carter, et naturellement Carter avait été tué par l'autre homme, avec qui Mrs. Carter s'était enfuie. Je ne parvins pas à lui faire dire qu'elle avait, pour affirmer cela, d'autres raisons que celles de son intuition de femme. Je lui demandai si les Carter recevaient des visites.

— Non, jamais, monsieur.

— Se querellaient-ils ? demanda Rolly.

Elle faillit dire non, puis se reprit vivement et dit qu'en effet ils se querellaient souvent, qu'ils n'avaient jamais l'air de s'entendre. Mrs. Carter n'aimait pas que son mari fût auprès d'elle et plusieurs fois, Mary l'avait entendu, elle, lui dire que s'il ne s'en allait pas pour ne plus revenir, elle le tuerait.

— Quelle charmante nature ! dit Rolly un peu plus tard, comme nous revenions vers la maison de Debro.

— De qui parlez-vous ?

— De cette femme qui a tué son mari.

— Croyez-vous que ce soit elle qui l'ait tué ?

— Eh bien ! vous aussi, je pense.

— Non.

Rolly s'arrêta et me regarda avec des yeux effarés.

— Comment pouvez-vous dire cela maintenant ? N'est-elle pas une droguée et n'a-t-on pas tout à attendre de ces gens-là ? Ne s'est-elle pas enfuie ? Les choses qu'elle a laissées derrière elle ne sont-elles pas tachées de sang ? Enfin, ne l'a-t-elle pas menacé au point qu'il a pris peur et vous a télégraphié ?

— Mary n'a pas entendu des menaces de mort, affirmai-je.

Mrs. Carter était toujours hantée par la menace de cette malédiction. Et elle cherchait avant tout à sauver son mari en l'éloignant. C'est pourquoi elle refusait de l'épouser et elle n'y aurait jamais consenti s'il n'avait profité d'un moment où elle ne savait plus guère ce qu'elle faisait.

— Mais qui pourrait être assez fou pour croire...

— Je ne demande à personne de croire quoi que ce soit, grognai-je en me remettant en marche. Je vous dis ce que, moi, je crois. Et pendant que j'y suis, je vous dis que je crois que Mary Nuñez ment quand elle dit qu'elle n'est pas allée à la villa des Embruns ce matin. Peut-être qu'elle n'a rien à voir

avec la mort de Collinson. Je crois qu'elle est allée comme d'habitude à son travail, qu'elle a trouvé la maison vide, vu les vêtements sanglants, et qu'elle s'en sera retournée chez elle, inventant cette histoire de fièvre pour qu'on la laissât tranquille. Ce serait elle qui aurait changé de place la douille vide. Elle a connu des ennuis de ce genre quand son mari a été arrêté et se soucie peu de recommencer, sans doute. Dans son cas, neuf femmes sur dix auraient agi ainsi. Et avouez que cette fièvre était bien miraculeuse.

Le député-shérif ne me répondit pas. Nous arrivions à la maison de Debro. Nous lui empruntâmes son vieux torpédo et nous élançâmes, sur la route de l'Est, à la poursuite de la jeune femme à la Chrysler.

Notre premier arrêt fut à la maison d'un homme nommé Claude Baker. C'était un long bonhomme avec une barbe de huit jours. Sa femme était une fade créature fanée avant l'âge et qui avait peut-être été jolie. Ils avaient six enfants. Toute la famille vint sur la porte pour nous recevoir. Ils n'avaient rien vu, dirent-ils. Ils n'étaient jamais levés avant sept heures du matin. Ils connaissaient les Carter de vue seulement. Ils posèrent plus de questions que Rolly et moi.

Peu après, le sol de la route devint de l'asphalte. Ce que nous pouvions voir des traces de la Chrysler démontrait qu'elle était la seule voiture passée avant nous ce matin. Nous nous arrê tâmes devant une jolie maison verte enfouie sous les roses. Rolly appela :

— Harve ! Hé ! Harve !

Un homme de trente-cinq ans environ, à figure réjouie, sortit et dit joyeusement :

— Hello ! Ben.

Il vint à notre rencontre, entre deux haies de rosiers. Ses traits, comme sa voix, étaient vulgaires. Son nom de famille était Whidden. Rolly lui demanda s'il avait vu la Chrysler.

— Oui, Ben, je les ai vus. Ils sont passés à peu près vers sept heures un quart, ce matin.

— Comment, ils ? demandai-je.

— Oui, un homme et une femme, ou une jeune fille. Je ne les ai pas beaucoup regardés. C'est elle qui conduisait, une femme menue, brune.

— Comment était l'homme ?

— Quarante ans peut-être, le visage coloré. Il avait un manteau et un chapeau gris.

— Avez-vous déjà vu Mrs. Carter ?

— La jeune mariée de la villa des Embruns ? Non, lui, je l'ai vu, mais jamais elle. C'était elle ?

Je lui dis que je le pensais. Mais il affirma :

— En tous cas, l'homme de ce matin n'était pas lui. C'est quelqu'un que je n'avais jamais vu.

— Le reconnaîtriez-vous ?

— Je crois, oui.

Nous continuâmes notre route et, à quatre kilomètres de là, nous trouvâmes la Chrysler sur le côté gauche de la route, son radiateur en miettes contre un eucalyptus. Toutes les glaces étaient brisées. Elle était vide. Il n'y avait pas de sang sur la carrosserie ni sur les coussins. Nous revînmes à notre

voiture et continuâmes notre route, interrogeant tout le monde. Partout la réponse fut la même :

— Nous ne les avons pas vus.

— Qu'est-ce que c'est que ce Baker ? demandai-je à Rolly, comme nous reprenions le chemin de Quesada. Debro l'a vue seule. Il y avait un homme avec elle quand elle est passée devant chez Whidden. Les Baker n'ont rien vu, et c'est aux environs de leur maison que l'homme l'a rejointe. Ce serait peut-être une bonne idée d'essayer de les faire parler davantage.

— Si vous voulez, dit-il sans enthousiasme. Mais ne m'y mêlez pas. C'est le frère de ma femme.

— Quel homme est-ce ?

— C'est un homme pauvre. Il n'a jamais été capable que d'élever des chevreaux dans sa ferme. Mais je n'ai jamais entendu dire qu'il ait fait du tort à quelqu'un.

— C'est bon. Nous ne le tourmenterons pas.

CHAPITRE XIV

C'EST MOI QUI L'AI TUÉ

Le shérif Feeney et l'attorney Vernon, agressif, friand de scandale, arrivèrent à Quesada. Ils écoutèrent nos histoires, inspectèrent le sol et tombèrent d'accord pour affirmer que Gabrielle avait tué son mari. Quand le major Dick Cotton revint de San Francisco, il se rallia naturellement à leur opinion.

La mort de Collinson fut située entre huit et neuf heures, le vendredi soir. Sur lui, on ne releva rien qui ait pu être la cause de sa chute. Le pistolet trouvé dans sa chambre fut identifié : c'était celui du mort, mais il ne portait nulle empreinte digitale. Mary Nuñez maintint son histoire de fièvre l'ayant empêchée de sortir. Je ne pus trouver aucun trou dans ce que je persistai à croire faux.

Nous ne trouvâmes aucune trace de l'homme que Whidden avait vu. J'interrogeai de nouveau les Baker, mais sans plus de succès. La femme du major Cotton, qui était employée au télégraphe, dit que Collinson avait remis le télégramme qu'il m'adressait le vendredi matin. Il était pâle et paraissait très nerveux.

Le père et le frère du mort vinrent de San Francisco. Hubert, le père, était un grand homme calme qui semblait capable de pêcher plusieurs millions sur la côte du Pacifique pour peu qu'il le veuille. Laurence Collinson était l'aîné de son frère de un ou deux ans. Il avait la même taille, le même visage. Les Collinson furent très prudents dans leurs déclarations. Ils semblaient très attachés à ne rien dire qui pût faire croire qu'ils tenaient Gabrielle pour entièrement responsable

de la mort d'Éric, mais, au fond d'eux-mêmes, je crois qu'ils en étaient persuadés.

Hubert Collinson me dit : « Allez de l'avant, fouillez le fond des choses », et devint ainsi le quatrième client de l'Agence en ce qui concernait les affaires de Gabrielle.

Madison Andrews vint aussi de San Francisco. Je le reçus dans ma chambre à l'hôtel. Il s'assit près de la fenêtre, se tailla une chique qu'il mit dans sa bouche et me déclara que Collinson s'était suicidé.

Je dis que je n'étais pas de cet avis et que Collinson n'avait pas besoin de déraciner l'arbuste s'il voulait se jeter par-dessus bord de bonne volonté.

— Alors, c'est un accident, décida-t-il. C'est un chemin dangereux pour s'y promener la nuit.

— J'ai cessé de croire à l'accident, dis-je. Il m'avait envoyé un S.O.S. Puis il y a ce revolver avec lequel on a tiré deux coups de feu dans sa chambre.

— Alors, vous croyez que Gabrielle...

— Je ne vais pas si loin, non. Mais il a été tué. Il a été tué par qui ?... Je vous ai dit, il y a quinze jours, que nous n'en avons pas fini avec cette satanée malédiction, et que la seule façon d'avoir le dernier mot était de passer au crible le commerce du Temple de Saint-Graal.

— Oui, je me rappelle, dit-il avec un léger ricanement. Vous avez même affirmé qu'il y avait un lien direct entre la mort des parents de Gabrielle et cette demi-folie qu'elle eut chez les Haldorn ; mais je vous rappelle aussi que vous n'aviez aucune idée de ce que pouvait être ce lien. Ne pensez-vous pas que votre théorie reste ainsi un peu nuageuse ?

— Vous croyez ? Son père, sa belle-mère, son médecin, son mari sont morts, et de quelle façon, l'un après l'autre, en moins de deux mois. Tous ses proches. Est-ce que cela ne vous semble pas être un programme bien rempli ? Et (en disant cela je le regardais en souriant) êtes-vous sûr que cela ne va pas continuer ? Et, dans ce cas, n'êtes-vous pas la personne la plus proche d'elle maintenant ?

— Complètement absurde ! (Il paraissait tout à fait vexé.) Nous savons bien qu'il n'y a rien, aucun lien entre la mort de ses parents et celle de Riese. Nous savons bien que les responsables du meurtre de celui-ci sont maintenant ou morts ou en prison. Il est complètement absurde de dire qu'il y a un lien entre l'un et l'autre de ces crimes, alors que nous savons parfaitement, vous et moi, qu'il n'y en a pas.

— Si, il y en a, mais nous ne les avons pas encore trouvés. Voyons : Qui peut tirer profit, ou espérer tirer profit, de tous ces événements ?

— Personne que je connaisse.

— Supposez qu'elle meure. Qui recueillerait l'héritage ?

— Je ne sais pas. Ils ont de lointains parents en Angleterre ou en France, je pense.

— Cela ne nous mène pas très loin. En tous cas, personne n'a tenté de la tuer. Jusqu'à présent, ce sont ses amis qui reçoivent les coups.

L'avocat me fit remarquer aigrement que nous ne pouvions pas dire que personne ne l'avait tuée, ni essayé de la tuer, jusqu'à ce que nous l'ayons retrouvée... Je ne pouvais rien dire à cela. La piste de Gabrielle s'arrêtait là où

l'eucalyptus avait arrêté la Chrysler. Je me permis un dernier avis avant son départ :

— Quoique vous pensiez, je vous répète qu'il n'est pas puéril de mettre toutes les chances de votre côté. Rappelez-vous que cela a l'air d'un programme soigneusement exécuté, et que vous êtes le prochain numéro. Cela ne fait pas mourir de prendre des précautions.

Il ne me remercia pas et me dit gravement que, dans le doute, il allait s'attacher un détective privé pour le garder.

Madison Andrews offrit, par voie de la presse, mille dollars à qui retrouverait la jeune femme. Hubert Collinson offrit quinze cents dollars à qui ferait découvrir l'assassin de son fils. Des photographies de Gabrielle furent distribuées et publiées par les journaux, de San Diego à Vancouver. Tous les policiers des centres de San Francisco et Los Angelès, qui n'étaient pas occupés à d'autres enquêtes, furent mis sur l'affaire de Quesada. Des messages de T.S.F. furent émis dans toutes les directions.

Et, le lundi, tout ce brouhaha ne nous avait rapporté exactement rien. Dans l'après-midi de ce jour, je retournai à San Francisco. Le patron me dit que Fitzstephan m'avait téléphoné et qu'il avait parlé même de me rejoindre à Quesada, si on ne lui avait dit que je rentrais le jour même. J'appelai le numéro de Fitz.

— Venez tout de suite, me dit-il. J'ai du nouveau.

Moins d'un quart d'heure après, j'étais chez lui.

— A-t-on retrouvé Gabrielle ? me demanda-t-il tout d'abord.

— Non, mais, au fait, qu'y a-t-il, mon vieux ?

— Eh bien ! voilà. Dans la nuit de vendredi à samedi, vers une heure et demie du matin, on m'appela au téléphone. C'était une voix d'homme. On demanda : « C'est Fitzstephan ? » Je répondis : « Oui ». Et la voix dit : « Eh bien ! je l'ai tué ». Comme cela simplement. Je suis sûr des mots, quoique la voix n'était pas très claire. Il y avait des bruits sur la ligne et la voix semblait parler à une longue distance d'ici. Je demande encore : « Tué qui ? Qui est à l'appareil ? » Je ne pus rien comprendre de la réponse, excepté le mot « argent ». Il dit quelque chose à propos d'argent, le répétant même plusieurs fois, mais je ne pus comprendre absolument que ce mot. Il y avait du monde chez moi : les Marquard ; Laura Joines avec un garçon qu'elle avait amené et dont je ne me rappelle pas le nom, Ted et Sue Van Slack. J'étais complètement abasourdi. Quand la voix se tut, je raccrochai et rejoignis mes invités.

Il ne me serait jamais venu à l'idée que cela fût autre chose qu'une plaisanterie jusqu'à hier matin, quand j'ai su, par les journaux, la mort de Collinson. J'étais chez les Coleman, à leur maison de campagne pour le week-end. J'étais parti samedi matin. J'avais bien l'intention de vous en parler naturellement, mais voyez, maintenant, ce que j'ai trouvé dans mon courrier en rentrant ce matin.

Il me tendit une enveloppe. Elle était blanche, de format courant, mais les coins en étaient noircis et repliés, comme si elle avait traîné longtemps dans une poche. Le nom et l'adresse de Fitzstephan étaient écrits dessus d'une écriture maladroite. Elle avait été mise à la poste à San Francisco le samedi matin à neuf heures. À l'intérieur, il y avait une feuille de mauvais papier, portant une seule phrase, aussi maladroitement écrite que l'enveloppe :

« Mrs. Carter sera rendue contre dix mille dollars. »

Il n'y avait pas de date.

— On l'a vue s'en aller seule en voiture, samedi matin, vers sept heures, dis-je. Cette lettre est venue ici, à plus de cent cinquante kilomètres, assez à temps pour être mise à la poste à neuf heures et être distribuée au premier courrier. C'est, sans nul doute, pour brouiller les cartes. Et n'est-ce pas étrange que cela ait été adressé à vous plutôt qu'à Andrews ou à son beau-père, par exemple ?

— Ce n'est pas si étrange que cela, répliqua Fitz. Vous savez que c'est moi qui avais recommandé Quesada à Collinson. Je lui avais donné une carte pour le père du député shérif, un nommé Rolly, le présentant à lui sous le nom d'Éric Carter. Un natif de Quesada ne pouvait pas savoir qu'elle était Gabrielle Collinson, née Legget. Dans ce cas, on ne pouvait pas savoir comment atteindre les gens ayant intérêt à la tirer de là. On ne connaissait que moi, qui les avais envoyés là. Aussi la lettre m'a été envoyée, avec la prière sous-entendue de faire parvenir à qui de droit.

— Quelqu'un de Quesada a pu faire cela, dis-je lentement, ou quelqu'un qui voulait faire croire qu'il était de Quesada, qui ne voulait pas que nous pensions qu'il connaissait les Collinson.

— Oui, dit rêveusement Fitz. D'ailleurs, personne de Quesada, que je sache, ne connaissait mon adresse ici.

— Excepté Rolly ?

— Non, à moins que Collinson ne la lui ait donnée. J'avais inscrit mon mot d'introduction au bas d'une carte sans adresse.

— Avez-vous parlé à qui que ce soit du coup de téléphone et de cette lettre ?

— J'ai parlé du coup de téléphone aux gens qui étaient chez moi, l'autre soir, quand je pensais que c'était une plaisanterie de mauvais goût. Mais je n'ai montré ce papier à personne.

— Bon ! Le mieux que vous ayez à faire est de venir à Quesada raconter cela à la police. Je repars ce soir. Retrouvons-nous demain matin à l'hôtel du Soleil-Levant.

Je revins à l'agence et téléphonai à Quesada. Je ne pus joindre ni Vernon, ni le shérif. Mais le major Cotton me répondit. Je l'avisai de ce que j'avais appris par Fitz et lui promit de lui amener l'écrivain le lendemain matin. Le major m'informa que Gabrielle avait été retrouvée, naturellement, dans quinze endroits à la fois, ce qui était trop.

Au Central téléphonique, on put me dire que l'appel, qu'avait reçu Fitz dans la nuit du vendredi au samedi, n'avait pas été donné de loin et que personne à Quesada n'avait demandé un numéro de San Francisco ni vendredi, ni samedi.

J'allai ensuite au bureau de Madison Andrews. Quand je lui eus raconté les histoires arrivées à Fitzstephan, l'avocat hocha sa lourde tête :

— Que cela signifie ce que vous voudrez, la police sera bien obligée d'abandonner cette absurde idée que c'est elle qui a tué son mari.

Je secouai la tête.

— Quoi encore, me dit-il furieux. Cela ne vous suffit pas ?

— La police pensera que ces messages ont été envoyés pour la disculper et transformer une criminelle en victime.

— C'est ce que vous croyez, vous ?

— Non, mais c'est ce que l'on croira, vous dis-je. En tous cas, si c'est une manœuvre, elle est bien puérile.

— Je ne vous comprends pas, dit-il aigrement. Tout à l'heure, vous parliez comme si vous croyiez à son innocence, maintenant, on croirait que vous êtes persuadé qu'elle est coupable. Que pensez-vous au juste ?

— Les deux peuvent être vrais, dis-je, moi aussi aigrement. Et quelle différence cela fait-il, ce que je pense ? C'est l'affaire de la justice. Mais la question n'est pas là pour l'instant : qu'allez-vous faire quant aux dix mille dollars qui sont réclamés ?

— Je vais augmenter la récompense pour qui nous la fera retrouver, et j'ajouterai encore une autre récompense à qui fera arrêter son ravisseur.

— C'est de la mauvaise politique, dis-je. Je trouve qu'on réclame assez d'argent comme cela. Et, si vous menacez son ravisseur, vous pouvez le transformer en criminel. Achetez la femme d'abord, après vous ferez ce que vous voudrez. Payez ce qu'on demande quand on le demande.

— Eh bien ! que le diable m'emporte si je mets les pouces ! dit-il.

— C'est votre affaire. La mienne est de trouver l'assassin de Collinson.

J'allai prendre mon chapeau. Il ne me salua même pas.

Je ne trouvai pas Hubert Collinson à son bureau. Je racontai mon histoire à Laurence.

— Et voulez-vous dire à votre père de tenir l'argent à la disposition du ravisseur, aussitôt que ce monsieur nous fera parvenir ses instructions.

— Soyez tranquille. Naturellement, nous paierons tout ce qu'il faudra pour la tenir saine et sauve.

CHAPITRE XV

CHASSE NOCTURNE

Je pris le train de cinq heures vingt-cinq. J'arrivai à Poston, une petite ville poussiéreuse, distante de Quesada de deux kilomètres. Un autobus, dont j'étais l'unique voyageur, m'amena à destination une demi-heure après. La pluie commençait à tomber. La petite place déserte, devant l'hôtel, était sinistre.

Jack Santos, un journaliste de San Francisco, sortit du bureau du télégraphe et me cria :

— Eh bien ! du nouveau ?

— Peut-être, mais il faut que je donne ce nouveau à Vernon, d'abord.

— Il est dans sa chambre. Tout au moins il y était il y a dix minutes. Vous voulez parler de la lettre de la rançon ?

— Oui. Vernon vous a déjà mis au courant ?

— C'est Cotton qui a commencé. Mais Vernon l'a devancé, nous priant de laisser cela tranquille.

— Pourquoi ?

— Sans doute tout simplement parce que c'était Cotton qui en parlait. Vous comprenez, ils sont trois, Vernon, Feeney et Cotton qui se disputent l'honneur d'être cités et d'avoir leur photographie le plus grand nombre de fois dans nos articles.

— Alors, c'est tout ce qu'ils ont fait ?

— Comment ! qu’auraient-ils fait ? Ils ont : passé dix heures à nous fabriquer une première page d’informations, dix autres à essayer de garder chacune des autres pour leur affaire, et il a bien fallu qu’ils dorment.

Dans le hall de l’hôtel, je répondis uniformément « aucune nouvelle » à toutes les questions des autres reporters, je laissai mon sac dans ma chambre et frappai à la porte de Vernon. Il était seul dans sa chambre grise de fumée de tabac. Il me secoua la main :

— Je suis heureux que vous soyez de retour. Asseyez-vous. Qu’apportez-vous de neuf ?

— Cotton vous a fait part de ma communication ?

— Oui.

Il vint se poster devant moi, les mains dans les poches, les pieds écartés, conscient de son rôle :

— Quelle importance attachez-vous à cela ?

— J’ai avisé Andrews, lui demandant de tenir l’argent prêt. Il a refusé. Les Collinson, eux, ont accepté.

— Ils ont accepté, dit-il en hochant la tête avec importance et comme s’il confirmait une suggestion que je venais de lui soumettre.

— Voici la lettre, dis-je en la lui tendant. Fitzstephan sera là dans la matinée de demain.

Il hocha encore la tête, apporta la lettre sous la lampe, examina la feuille et l’enveloppe minutieusement, la reposa sur la table et la contempla longuement.

— C'est un faux, il n'y a pas de doute, finit-il par dire ? Mais, dites-moi, quelle est au juste l'histoire de ce – comment l'appellez-vous ? – Fitz, Fich...

Je lui répétai mot par mot cette histoire. Quand j'eus fini, il se dirigea vers le téléphone et pria qu'on dise à Feeney que lui, Mr. Vernon, attorney du district, désirait le voir immédiatement. Dix minutes après, le shérif entra, ruisselant d'eau, de sa grosse moustache à ses bottes.

Vernon me demanda de recommencer mon histoire pour lui ; je recommençai. Le shérif m'écouta avec une attention qui faisait tourner son teint fleuri au violet. Au dernier mot, Vernon fit craquer ses doigts et dit :

— Très bien. Il déclare qu'il y avait du monde dans son appartement quand le téléphone a sonné. Prenez note des noms. Il déclare qu'il a passé le week-end chez un ami. Notez le nom de l'ami, shérif. Nous verrons ce qu'il y a de vrai dans tout cela.

Je donnai à Feeney les noms et adresses que Fitz m'avait donnés. Il les écrivit au bas d'une liste déjà longue et sortit pour mettre en route, sans plus tarder, les services de renseignements de la police.

Vernon n'avait rien de plus à me dire. Je le laissai à ses journaux et descendis. Le garçon de nuit efféminé aux ongles roses me dit :

— Mr. Santos vous fait dire que les services d'informations se tiennent dans sa chambre cette nuit.

Je savais ce que cela voulait dire. Je trouvai dans la chambre du journaliste trois de ses confrères et un photographe. La partie fut chaude. J'avais gagné soixante dollars

vers minuit, quand je fus appelé au téléphone. C'était la voix agressive de l'attorney.

— Voulez-vous venir tout de suite ?

Cotton, Feeney et Rolly étaient avec l'attorney quand j'entrai. Cotton était trempé de pluie. Il se tenait debout, dans le milieu de la chambre, les yeux baissés, comme s'il craignait de laisser voir ses pensées. Feeney, assis sur une chaise, tortillait sa moustache ; Rolly, debout derrière lui, roulait une cigarette, indifférent.

Vernon ferma la porte derrière moi et dit, d'un ton qui me parut irrité :

— Cotton suppose qu'il a trouvé quelque chose...

— Je ne suppose pas, je suis sûr.

— Ça n'a pas d'importance. Sortons et allons voir.

Je m'arrêtai à ma chambre pour prendre mon manteau de pluie, mon browning et ma lampe de poche. Nous descendîmes et montâmes dans un vieux torpédo, dont la capote relevée ne me paraissait pas présenter toute garantie contre, les intempéries. Cotton se mit au volant. Vernon à côté de lui. Les autres derrière. La pluie giclait sur nous à travers les trous de la bâche, comme je l'avais prévu.

— Une diable de nuit pour aller à la chasse, grogna le shérif.

Je demandai :

— Mais enfin, qu'a-t-il trouvé ?

— Rien, me dit le shérif, rien, vous verrez. Je ne sais pas pourquoi Vernon fait attention à ce qu'il dit.

Cela ne m'avancait guère. J'essayai de voir au dehors. La nuit et la pluie m'en empêchèrent. Mais j'avais l'impression que nous nous dirigeons vers la route de l'Est.

Enfin, nous nous arrêtâmes. Cotton éteignit les phares et sortit de la voiture. Nous le suivîmes, pataugeant dans les flaques d'eau.

— Ah ! c'est gai ! se plaignit encore le shérif.

Vernon allait dire quelque chose, mais le major s'éloignait déjà sur la route. Nous prîmes la file, nous guidant davantage au bruit de ses pas, clapotant dans la boue, qu'à sa silhouette invisible.

Cotton nous fit quitter la route. Nous ne marchions plus sur de la boue, mais sur l'herbe. Nous grimpâmes une côte et redescendîmes de l'autre côté. Nous devons aller vers la mer, car on commençait à percevoir le bruit des vagues. Nous tournâmes vers la gauche. Nous devons suivre le rivage. Puis nous nous en éloignâmes et notre guide s'arrêta devant un vaste hangar, un toit de bois sur une douzaine de poteaux dressés. Cotton souffla :

— Attendez-moi ici. Je vais voir si sa voiture est là.

Il s'en alla. Le shérif grognait toujours. Rolly soupira.

— La voiture n'est pas là, revint dire Cotton. Donc, il n'y est pas non plus.

Nous le suivîmes, sur un sentier boueux, entre des arbustes, jusqu'à une maison sombre. Il alla donner un coup d'œil par une fenêtre ouverte, puis vint nous ouvrir la porte. Nos lampes de poche, utilisées pour la première fois ce soir, nous montrèrent une petite cuisine bien tenue. Nous entrâmes.

Cotton était le seul membre de l'expédition qui semblait content. Il avait l'air d'un maître des cérémonies conduisant ses invités vers une agréable surprise. Il m'apparaissait que nous étions là pour fouiller la maison. C'est ce que nous fîmes, ou plutôt Cotton le fit et nous le regardions faire. La maison était petite. Il y avait seulement une pièce au rez-de-chaussée, à côté de la cuisine, et une immense chambre à coucher au premier étage.

Dans cette pièce, Rolly tira quelque chose d'entre le matelas et le sommier. C'était un petit paquet roulé dans une serviette de toile blanche. Cotton laissa retomber le matelas qu'il avait tenu levé pour que le député-shérif puisse y fouiller. Vernon prit le paquet et le déplia sur le lit. Il y avait dedans un mouchoir bordé de dentelles, une brosse à cheveux d'argent et un peigne, gravés aux initiales : G.D.L., une paire de gants féminins en chevreau noir.

Je n'étais pas le moins surpris de la bande.

— G.D.L., murmurai-je, Gabrielle Dain Legget, le nom de Mrs. Collinson avant qu'elle soit mariée.

— Ainsi, dit Cotton triomphant, vous admettez que cela peut être...

Une voix forte nous parvint de la porte :

— Que faites-vous tous chez moi ? Avez-vous un droit de perquisition ?

Harvey Whidden était devant nous, Harvey Whidden, l'homme qui nous avait dit avoir vu un étranger avec Gabrielle dans la Chrysler.

Vernon commença :

— Whidden, je...

— C'est lui, s'exclama le major, et il tira un revolver de sous son manteau.

Je donnai un violent coup sur son bras au moment où il faisait feu. La balle alla s'écraser contre le mur.

Whidden fit un saut en arrière et descendit en courant l'escalier, Cotton s'élança à sa poursuite. Les autres et moi restâmes cloués sur place. Je dis :

— Voilà de l'excellent sport, mais qu'est-ce que tout cela signifie à la fin ? Ce peigne et cette brosse étaient sur la coiffeuse de Mrs Collinson, l'autre matin, Rolly, n'est-ce pas ?

Il acquiesça vaguement, regardant toujours la porte. Nul bruit ne venait du dehors. Je demandai :

— Est-ce que Cotton a des raisons spéciales d'en vouloir à Whidden ?

— Ils ne sont pas très bons amis, dit le shérif. (Je m'en étais aperçu.) Qu'en pensez-vous, Vern ?

L'attorney regarda aussi la porte, roula les choses trouvées dans la serviette et mit le tout dans sa poche.

— Venez, dit-il.

La porte du devant était ouverte. Nous ne vîmes, n'entendîmes rien. Une Ford, celle de Whidden, était arrêtée devant la façade. Nous montâmes dedans, Vernon au volant. Il nous conduisit à la villa des Embruns. La porte nous fut ouverte par un vieux bonhomme placé là comme gardien depuis l'affaire.

L'homme nous dit qu'il avait vu Cotton venir vers huit heures ce soir, juste pour jeter un coup d'œil, lui avait-il dit.

D'ailleurs, le major avait tous les droits de venir dans la maison et il ne l'avait pas surveillé, le laissant faire ce qu'il voulait. Il ne pensait pas que le major avait emporté quelque chose, du moins ne s'en était-il pas aperçu.

Nous revînmes vers Quesada, mais Vernon nous arrêta encore, à l'entrée de la ville, cette fois, au coin d'une rue sombre, devant une jolie villa. Après notre coup de sonnette, une voix de femme, venant de l'étage, demanda :

— Qui est là ?

C'était Mrs. Cotton.

— Est-ce que Dick est là, demanda Vernon.

— Non, monsieur Vernon. Je m'inquiétais, justement. Attendez une minute, je descends.

— Ne vous donnez pas la peine. Nous ne voulons pas l'attendre, je le verrai demain matin.

— Non, je vous en prie, attendez, demanda-t-elle.

Un moment après, elle nous ouvrait la porte, seulement vêtue d'un peignoir rose. Ses yeux bleus étaient brillants de fièvre.

— Vous n'avez pas besoin de vous inquiéter, dit Vernon. Il n'est rien arrivé. Nous l'avons quitté il y a un petit instant, et je pensais qu'il était déjà rentré.

— Est-ce que... (Elle ramenait sur sa frêle poitrine les pans de son peignoir.) Est-ce qu'il n'était pas... chez Harvey... Harvey Whidden ?

Vernon ne la regarda pas, quand il dit :

— Si.

Feeney et Rolly paraissaient aussi gênés que Vernon. Le visage de Mrs. Cotton devint pâle. Ses lèvres tremblaient, ha-chant les mots :

— Ne croyez pas ce qu'il vous dira, monsieur Vernon. N'en croyez pas un mot. Harvey n'a jamais rien eu de commun avec ces Collinson. Que Dick ne dise pas cela, ce n'est pas vrai.

Vernon regardait le bout de ses semelles et ne dit rien. Rolly et Feeney regardaient attentivement tomber la pluie par la porte ouverte. Personne n'avait l'air d'avoir l'intention de parler. Mrs. Cotton reprit en pleurant :

— Non, c'était impossible. Cette nuit-là, Harvey était ici. Il y est resté toute la nuit, de sept heures du soir au jour.

— Où était votre mari ? demandai-je.

— À San Francisco, chez sa mère.

— Quelle est son adresse ?

Elle me donna un numéro dans Noë Street.

— Est-ce que personne d'autre...

— Ah ! venez, dit encore le shérif. N'en savez-vous pas assez ?

Mrs. Cotton se tourna vers l'attorney, lui prit le bras :

— Ne me mettez pas en cause, monsieur Vernon, supplia-t-elle. Il fallait que je vous dise cela, mais, s'il vous plaît, n'en parlez à personne.

L'attorney l'assura que ni lui ni aucun de nous ne parlerait de ce qu'elle venait de nous dire.

Nous remontâmes dans la Ford. Au bout de quelques minutes, mes compagnons avaient repris leur assiette. Ils décidèrent que Cotton au lieu d'aller à San Francisco voir sa mère le vendredi dans la nuit, était resté à Quesada, avait tué Collinson, téléphoné à Fitzstephan, mis la lettre à la poste et était retourné à Quesada pour enlever M^{rs} Collinson ; et qu'il avait accumulé les charges contre Whidden, avec qui il n'était pas en bons termes depuis longtemps, ayant toujours soupçonné, ce que tout le monde maintenant savait, que Whidden était l'amant de Mrs. Cotton.

Dans ma chambre, j'appelai au téléphone notre agence de San Francisco. Pendant que j'attendais la communication, on frappa à ma porte. C'était Jack Santos.

— Vous avez fait une bonne promenade ?

— Très bonne.

— Du nouveau ?

— Pas pour les journaux. Mais apprenez que la nouvelle hypothèse est que le major Cotton a tout fait lui-même, qu'il a tué le mari et enlevé la femme, et qu'il accumule les preuves contre l'amant de sa femme à lui.

— Eh bien ! mais il est sûr de la première page ainsi. Savez-vous ce que je viens d'apprendre ? c'est que Feeney et Cotton ont été rivaux dans le cœur de Mrs. Cotton, avant que celle-ci se décidât à épouser le major.

— Non ? Il y a longtemps ?

— Deux ans, il paraît.

On me sonna de San Francisco. Je priai qu'on me contrôla la visite du major chez sa mère. Jack bâillait et sortit pendant que je parlais. J'allai dormir.

CHAPITRE XVI

LA GROTTTE DE LA POINTE NOIRE

La sonnerie du téléphone me réveilla un peu avant dix heures, le lendemain matin. Mickey Lineham, m'appelant de San Francisco, me dit que Cotton était arrivé chez sa mère entre sept et sept heures et demie du matin, le samedi. Il s'était couché et avait dormi cinq ou six heures, disant à sa mère qu'il avait veillé toute la nuit pour une affaire de cambriolage, et il était reparti chez lui vers six heures, dans la soirée du même jour.

Quand j'arrivai dans le hall, je vis Cotton qui entraît justement.

— Vous avez retrouvé Whidden ? lui demandai-je.

— Non, mais je le retrouverai. Vous savez, je suis tout de même heureux que vous ayez arrêté mon bras, même si cela lui a permis de se sauver. Il ne faut, somme toute, pas faire de zèle.

— Oui. Nous sommes passés chez vous en revenant, pour savoir ce que vous étiez devenu.

— Je ne suis pas encore retourné chez moi. J'ai perdu toute ma nuit à courir après l'individu. Où sont Vern et Fee-ney ?

— Ils dorment et vous feriez mieux d'aller dormir vous aussi, dis-je. Je vous ferai chercher s'il y a quelque chose.

Il me quitta. J'étais au milieu de mon petit déjeuner, quand Vernon vint me rejoindre. Il avait des télégrammes de

San Francisco, confirmant les déclarations de Fitzstephan. Je lui dis ce qu'on m'avait rapporté sur Cotton.

— Comment, dit Vernon, vous dites qu'il est arrivé chez sa mère vers sept heures samedi matin ?

Vernon n'aimait pas cela. Si le major était à San Francisco à cette heure-là, il lui devenait impossible d'avoir enlevé Gabrielle.

À ce moment, j'aperçus Fitzstephan qui interrogeait le garçon de l'hôtel. J'allai le chercher et le présentai à Vernon. L'attorney étant trop occupé par la pensée de Cotton, ne faisait pas exactement ce qu'il avait si bien imaginé pour poser aucune question au romancier. Fitz commandait une tasse de café quand je fus appelé au téléphone. C'était la voix de Cotton, mais une voix que je ne reconnus que quand il se fut nommé, car elle était étranglée et méconnaissable.

— Pour l'amour du ciel, disait-il, venez tout de suite avec Vernon et Feeney.

— Qu'y a-t-il ?

— Faites vite, je vous en supplie. Quelque chose d'affreux est arrivé. Pour Dieu, faites vite.

Il raccrocha. Je revins à la table et dis cela à Vernon. Il se leva brusquement, renversant le café de Fitz. Celui-ci se leva aussi mais hésita en me regardant. Je lui dis :

— Venez donc, vous en mourez d'envie. Et peut-être trouverez-vous là-bas des choses qui vous plaisent.

Nous prîmes la voiture de Fitz devant l'hôtel. La maison de Cotton n'était qu'à deux cents mètres. La porte d'entrée était ouverte. Vernon frappa mais nous entrâmes sans

attendre de réponse. Cotton vint au-devant de nous dans le vestibule, les yeux agrandis et injectés de sang, dans une face blanche, aux traits figés. Il essaya de dire quelque chose, mais les mots ne pouvaient sortir de sa bouche qu'un tremblement agitait. Il fit un geste vers la porte ouverte derrière lui. Par cette porte, nous vîmes Mrs. Cotton. Elle était étendue sur le tapis du sol, vêtue d'une robe bleu pâle. Son cou était couvert de traces brunes. La langue, pendant hors de la bouche, était encore plus brune et les lèvres étaient gonflées et violettes. Les yeux étaient ouverts et fixes. Sa main, quand je la touchai, était encore chaude.

Cotton nous suivit dans la chambre. Il tenait un morceau de papier jaune à la main. Ce n'était qu'un chiffon de papier, couvert des deux côtés d'une écriture irrégulière et nerveuse, hâtivement tracée. C'étais moi qui était le plus près de Cotton. Je pris le papier et le parcourus rapidement, sautant des mots illisibles. Il disait à peu près ceci :

Whidden est venu la nuit dernière... dit que mon mari le cherchait... affaire Collinson... je l'ai caché dans la mansarde... la seule façon de le sauver était de dire qu'il avait passé la nuit de vendredi ici... quand M. Vernon est venu, Harvey a dit qu'il me tuerait si je ne disais pas cela... mais il n'était pas là cette nuit-là... je ne savais pas encore qu'il était coupable... il m'a dit après... il a essayé de l'enlever dans la nuit de jeudi... mais surpris par le mari... il a vu Collinson venir au télégramme, l'a suivi, l'a tué... allé à San Francisco... mais il avait trop bu de whisky pour pouvoir bien parler au téléphone... il voulait savoir à qui réclamer de l'argent... il a écrit la lettre et est revenu... il l'a emmenée sur la route... il l'a cachée à la grotte des contrebandiers, quelque part, du côté de la Pointe Noire... il est parti en bateau... il est en bas en train de manger pendant que j'écris... tuée... je ne veux pas être sa complice... – Daisy COTTON.

Le shérif et Rolly étaient arrivés pendant que je lisais. Le visage de Feeney était aussi pâle que celui de Cotton. Vernon dit au major :

— C'est vous qui avez écrit cela ?

Feeney prit le papier de mes mains, le regarda, secoua la tête et dit d'une voix rauque :

— Non, c'est son écriture à elle.

Cotton bégaya :

— Non, je jure devant Dieu que ce n'est pas moi. J'ai caché le paquet chez lui, je le reconnais, mais c'est tout. Je suis revenu à la maison et j'ai trouvé ma femme comme cela. Je le jure.

— Où étiez-vous la nuit de vendredi ? demanda Vernon.

— Dehors, guettant ma maison. Je pensais, je pensais bien qu'il pouvait... Mais il n'est pas venu cette nuit-là. J'ai guetté jusqu'à l'aube et puis je suis parti à San Francisco. Je n'ai pas...

Un véritable rugissement du shérif nous empêcha d'entendre les derniers mots. Feeney brandissait la lettre de la femme morte. Il cria :

— Du côté de la Pointe Noire, qu'est-ce que nous faisons ici ?

Il se précipita hors de la maison. Nous le suivîmes. Rolly prit Cotton dans sa voiture. Vernon, le shérif et moi partîmes avec Fitzstephan. Le shérif nous indiqua le chemin le plus court vers la mer. En tournant la tête vers lui, à un moment, je vis une larme tomber sur le pistolet qui était sur ses genoux.

Quand nous fûmes arrivés à la mer, nous prîmes un canot automobile conduit par un jeune homme nommé Tim. Il nous dit qu'il ne connaissait pas de cachette de contrebandier sur la côte, mais que, puisque nous lui assurions qu'il y en avait une, il saurait bien la trouver.

Le bateau atteignit en une demi-heure le promontoire que les autres appelaient la Pointe Noire. Tim vira pour approcher le plus près possible des rochers qui s'élevaient très haut en muraille abrupte au-dessus de l'eau. Nous scrutions la paroi grise. Deux fois, nous avons vu des anfractuosités dans le mur de roc, mais en nous approchant, nous voyions qu'elles n'étaient que des failles insignifiantes, peu profondes, et bien impropres à cacher quoi que ce fût. La troisième ouverture ne nous semblait pas être davantage ce que nous cherchions quand Cotton s'écria d'une voix forte :

— C'est ici.

Tous, nous le regardâmes. Il pointait son pistolet vers l'entrée de la fissure qui n'avait guère plus de trois à quatre mètres de large. Tim fit machine en arrière. Chacun de nous tendit le cou. C'était en effet l'entrée d'une grotte profonde, étroite. La mer s'y engouffrait.

— Entrons ! ordonna Feeney.

Tim fronça les sourcils, hésita :

— Je ne crois pas que la barque y passe.

— Entrons ! hurla Feeney.

Tim jeta un regard sur le visage du shérif. Il entra. Le bateau sembla se dérober sous nos pieds. Nous tombâmes quelque peu les uns sur les autres. La mer se déchaîna entre les deux parois et faisait un bruit d'enfer. Mais au bout de

quelques mètres, le passage s'élargit. Nous nous trouvions dans une espèce de poche en forme de V, de vaste proportion et dont le sol s'élevait progressivement. Même à marée haute, le fond devait rester sec, mais la grotte n'était accessible que par mer, comme nous étions venus. Quand le bateau de Tim aborda, il se rangea à côté d'un autre plus petit peint en blanc et vert. Il était vide. Personne n'était en vue. Mais il y avait des marques de pas sur le sable sec. Des grandes et des petites. Deux gamelles vides étaient posées à même le sol et on voyait les restes d'un feu.

— C'est celui de Harvey, dit Rolly en désignant le bateau.

Aussi soudainement qu'une apparition, Harvey apparut dans le fond de la grotte. La colère et la stupéfaction étaient peintes sur sa face massive et dans sa voix quand il s'écria :

— Ah ! vous jouez le double jeu !

— Écoutez, Whidden, dit Vernon...

Il n'eut pas le temps d'achever sa phrase. La balle tirée par le fusil de Whidden effleura l'oreille de Cotton qui se trouvait en avant. Elle passa entre Fitz et moi et alla s'écraser sur la paroi rocheuse. Quatre détonations répondirent. Whidden ne fit qu'un pas en arrière.

Il était mort quand nous nous approchâmes, trois balles dans la poitrine, une dans la tête.

Nous trouvâmes Gabrielle Collinson blottie dans un creux du rocher. Il y avait là un paquet de goémon sec, les restes d'un repas, une lanterne et un autre fusil.

La figure de la jeune femme était amaigrie et fiévreuse, sa voix rauque et oppressée. Elle se montra tout d'abord trop effrayée pour nous parler et des mots sans suite s'échappaient

de ses lèvres tandis que nous avions du mal à lui faire comprendre qu'elle se trouvait maintenant avec des amis. Elle ne paraissait même pas nous reconnaître ni Fitzstephan ni moi.

Notre bateau avait reçu une large entaille sur les rochers. Celui de Whidden ne pouvait transporter plus de deux ou trois personnes. Tim et Rolly le prirent pour aller à Quesada chercher du secours. Pendant ce temps, nous nous employâmes à rassurer Gabrielle qui, peu à peu, se calma. Ses yeux cessèrent d'être hagards, sa voix devint moins saccadée, elle put bientôt répondre à nos questions.

Elle nous raconta qu'elle n'avait rien su de la tentative d'enlèvement de Whidden, dans la nuit du jeudi, rien du télégramme qu'Éric m'avait envoyé. Elle était restée debout toute la nuit du vendredi, attendant que son mari revînt de sa promenade et à l'aube, elle était partie à sa recherche. Elle l'avait trouvé, comme je l'avais trouvé moi-même, mort au fond du gouffre. Alors elle était retournée chez elle et avait tenté de mettre fin, une fois pour toutes, à son destin maudit.

— J'ai essayé trois fois, sanglota-t-elle. J'ai essayé trois fois, je n'ai pas pu, je n'ai pas pu. Je suis trop lâche. Au moment où je tire, je ne peux pas tenir le pistolet dirigé contre moi. J'ai essayé la première fois chez les Haldorn, je n'ai pas pu, je suis trop lâche. Maintenant, je n'aurai jamais plus le courage d'essayer.

Elle avait changé de vêtement et avait pris la voiture. Elle n'aurait su dire où elle allait exactement. Elle se sauvait, voilà tout. Elle n'avait pas parcouru une longue distance, quand elle avait vu une autre voiture venir vers elle, conduite par l'homme qui l'avait amenée ici. Il avait donné un coup de volant pour mettre sa voiture en travers de la route et lui barrer le chemin. Elle avait voulu passer quand même et était entrée

dans un arbre. Elle ne se souvenait plus de rien jusqu'à ce qu'elle fût revenue de son évanouissement ici, dans cette cachette. Depuis ce temps, elle était restée là. L'homme l'avait laissée seule la plupart du temps. Elle n'avait ni assez de force ni assez de courage pour essayer de s'évader en nageant, et il n'y avait pas d'autre moyen de s'échapper.

L'homme ne lui avait rien dit, rien demandé, ne lui avait adressé la parole que pour lui dire : « Voilà à manger » ou « Jusqu'à ce que je vous porte à boire, vous n'aurez qu'à boire le jus de ces tomates en conserves si vous avez soif », ou d'autres choses de ce genre. Elle ne se rappelait pas l'avoir jamais vu avant. Elle ne savait pas son nom. Il était le seul homme qu'elle ait vu depuis la mort de son mari.

— Comment vous appelait-il ? Mrs. Carter, dis-je, ou Mrs. Collinson.

Elle fronça les sourcils, puis secoua la tête en disant :

— Je ne crois pas qu'il m'ait jamais appelé par mon nom. Il ne parlait jamais que quand c'était tout à fait indispensable et il n'était presque jamais là. J'étais toujours toute seule.

— Aujourd'hui, depuis combien de temps était-il ici ?

— Depuis avant le jour. C'est le bruit de son bateau qui m'a réveillée.

— Rappelez-vous bien. C'est très important. Vous êtes sûre qu'il était là à l'aube ?

— Oui.

J'étais assis sur mes talons devant la jeune femme. Cotton était à ma gauche, derrière le shérif. Je levai les yeux vers le major et dis :

— Que dites-vous de cela, Cotton ? Votre femme était encore chaude quand nous sommes venus à plus de onze heures.

— Qu... Quoi... Qu'est-ce que vous dites ? bégaya-t-il.

— Je dis que votre femme avait peur de Whidden et avait écrit cette lettre. Mais il ne l'a pas tuée. Il était ici depuis la pointe du jour. Vous avez trouvé la lettre, découvert ce que vous soupçonniez, qu'ils étaient de trop bons amis. Eh bien ! qu'avez-vous fait alors ?

— C'est un mensonge ! cria-t-il. Il n'y a pas un mot de vrai dans cela. Elle était morte quand je l'ai trouvée. Je n'ai jamais...

— Vous l'avez tuée, laissa tomber Vernon. Vous l'avez étranglée, comptant sur cette lettre pour faire porter les soupçons sur Whidden.

— C'est un mensonge, répéta avec véhémence le major qui commit la faute de braquer son revolver.

Feeney le ceintura, le fit tomber et le désarma en un clin d'œil.

CHAPITRE XVII

UNE BOMBE

— Cela perd absolument tout sens commun, disais-je à Fitzstephan, le lendemain. Je me demande si le véritable acteur dans cette histoire n'est pas un fou qui tire ses ficelles de quelque coin que nous ne soupçonnons pas !

— Ainsi, voilà comme vous êtes, dit Owen Fitzstephan. Vous êtes comme tous les détectives. Vous vous vantez de tout débrouiller, vous plastronnez devant les supposés responsables. Admettez-vous jamais que vous avez trouvé votre maître, que vous avez mis le nez dans une affaire de trop grande envergure pour vous ? Ah ! non. Que quelqu'un vous dépasse : immédiatement, c'est un idiot ou un maniaque. L'assassin est plus fort que vous tous, allez, voilà sa folie...

— Pourtant, insistai-je, cela devient hallucinant. Écoutez : Mayenne épouse...

— Ah ! non, vous n'allez pas recommencer, hein ? Vous avez raconté l'histoire Mayenne-Legget-Collinson, point par point, au moins une douzaine de fois, la nuit dernière. Je la connais, vous savez.

— Oui, et quand vous avez été parti, je me la suis racontée encore à moi-même. Vernon et Feeney ont tort quand ils pensent que Cotton et Whidden étaient complices dans l'affaire de l'enlèvement et que Cotton a joué avec Whidden un double jeu. Je suis d'accord toutefois avec eux quand ils disent que Cotton élaborait un plan et persuada Whidden de cacher le paquet de choses appartenant à Gabrielle, pendant

que le major userait de sa position officielle pour le couvrir. Mais, entre temps, Collinson fut tué pour avoir sans doute éventé la mèche. Alors Cotton fit écrire à sa femme cette lettre – c'est clair, c'est une lettre dictée – l'a tuée et nous conduisit vers Whidden. Avez-vous remarqué que Cotton a été le premier à sauter du bateau quand nous sommes arrivés à la grotte de la Pointe Noire, pour être sûr que Whidden serait tué en cas de résistance, avant de pouvoir parler.

Fitz passa ses longs doigts dans sa chevelure en broussaille et dit :

— Ne pensez-vous pas que ce geste de Cotton n'était pas dicté seulement par une jalousie de mari trompé ?

— Peut-être. Mais quel motif avait Whidden de se mettre entre les mains de Cotton ? Et puis qu'est-ce que cela a à faire avec l'affaire du temple de Saint-Graal ?

— Êtes-vous sûr, absolument sûr, qu'il y a corrélation entre les deux choses ?

— Oui, je suis sûr que tout se tient, depuis ce qui s'est passé à Paris autrefois, dans la maison de Maurice de Mayenne, jusqu'à la mort de Mrs. Cotton.

— Oui, dit rêveusement Fitz. Vous avez peut-être raison. Tout cela a bien l'air d'être exécuté par une seule et même volonté. Tout au moins pour les événements d'Amérique.

— Je vous dis que c'est un maniaque.

— Ah ! vous y tenez. Mais même votre fou a un motif.

— Pourquoi ?

— Mais vous êtes tombé sur la tête, mon pauvre ami ! Voyons, si votre toqué n'avait pas de raison d'en vouloir à Gabrielle, pourquoi tous ses crimes auraient-ils un très proche rapport avec elle ?

— Nous ne savons pas si *tous* ses crimes ont un rapport avec elle, nous connaissons ceux qui ont un rapport avec elle.

Fitz laissa flotter son regard pâle vers des choses vagues, puis il les ramena vers la porte fermée entre ma chambre et celle de Gabrielle.

— Supposez, commençai-je...

Mais je fus interrompu par un faible coup frappé à ma porte. J'allai ouvrir.

Debout dans le corridor se tenait un homme mince, humblement vêtu. Il semblait haletant. Ses petits yeux bruns avaient un regard timide.

— Vous ne me reconnaissez pas, monsieur, me dit-il.

— Si. Entrez.

Je le présentai à Fitzstephan.

— Tom Fink, qui était un des aides de Haldorn, dans le Temple de Saint-Graal.

Fink me lança un regard de timide reproche, ôta son chapeau et traversa la chambre pour aller secouer la main de Fitz. Puis il revint vers moi et me dit de sa voix sifflante :

— Je suis venu pour vous dire quelque chose.

— Vraiment ?

Il tournait et retournait son chapeau entre ses doigts. Je fis un signe à Fitzstephan et sortis avec Fink. Dans le couloir, je fermai la porte, m'arrêtai et dit :

— Alors ?

Fink passa la langue sur ses lèvres puis dit, toujours dans un demi-sifflement :

— Je suis venu pour vous dire quelque chose qu'il faut que vous sachiez.

— Oui ?

— C'est à propos de ce Whidden qui a été tué.

— Et alors ?

— Il était...

La porte de ma chambre s'ouvrit brusquement. Le plancher, les murs, le plafond vacillèrent et semblèrent se renverser. Il y eut tout à coup un bruit immense, un rugissement qu'on sentait retentir jusque dans son corps. Tom Fink fut projeté loin de moi. J'eus la présence d'esprit de me jeter à terre. Fink heurta de la tête une porte au fond du couloir. Il revint tomber en avant, le crâne ruisselant de sang.

Je cherchai ma chambre. Au milieu, sur le parquet, Fitzstephan n'était plus qu'un amas pantelant de chair, de sang et de vêtements. Mon lit brûlait. J'allai machinalement jusqu'à la chambre de Gabrielle. La porte de communication était ouverte.

Elle était tapie à la tête de son lit, les pieds sur les oreillers. Sa chemise de nuit était déchirée sur une épaule. Sous ses boucles brunes retombées sur son front, ses yeux bruns

verts étaient ceux d'un animal traqué. Il n'y avait personne dans la chambre.

— Où est l'infirmière ?

Elle ne me répondit pas. Elle attachait sur moi ses yeux terrifiés. J'ordonnai :

— Rentrez sous les couvertures, vous allez prendre mal.

Elle ne bougea pas. Je voulus remonter les couvertures jusqu'à son cou. Elle fit entendre un petit gémissement, laissa tomber sa tête et planta ses dents pointues sur le dos de ma main. Cela me fit mal et, furieux, je la mis de force sous ses couvertures. Je retournai à ma chambre et je jetai mon matelas en feu par la fenêtre. Je vis arriver les premières personnes attirées par la détonation.

— Allez chercher tout de suite un médecin, criai-je au premier d'entre eux. Et restez dehors.

Je venais de me débarrasser de mon matelas, Mickey Lihnam arrivait, fendait la foule du personnel et des pensionnaires qui, maintenant, encombraient le corridor. Il jeta un coup d'œil à ce qui restait de Fitzstephan et demanda :

— Qu'est-il arrivé ?

Ben Rolly entra à ce moment ; il fit :

— Ah ! ah ! ah ! qu'est-il arrivé ?

— Une bombe, dis-je.

— Ah ! ah ! ah !

Le Dr George entra et s'agenouilla auprès des restes de Fitzstephan. C'était le médecin qui avait visité Gabrielle,

quand nous l'avions ramenée de la cachette de la Pointe Noire, la veille. Il agita ses mains velues au-dessus du malheureux.

— Savez-vous ce qu'est venu faire ici Fink ? demandai-je à Mickey.

— Non, je ne sais pas trop. Je l'ai pris en filature, hier, quand ils l'ont relâché. Il est venu dans un hôtel de Keany street et a pris une chambre. Il a passé la plus grande partie de l'après-midi dans un café, lisant les journaux, et rien que ce qui concernait l'affaire de Quesada. Il est allé dîner et est rentré à l'hôtel. Il s'est levé à sept heures, a déjeuné et a pris le train de Poston. Là, il a pris l'autobus, est venu directement ici et vous a demandé.

— Nom d'un chien ! s'exclama à ce moment le docteur, toujours à genoux. L'homme n'est pas mort.

Je ne le crus pas. Le bras et la jambe gauche de Fitzstephan étaient arrachés. Le reste du corps était trop en bouillie pour qu'on pût distinguer ce qu'il en restait. Quant au visage, il n'en subsistait que la moitié. Je dis :

— Il y en a un autre dans le corridor qui est blessé à la tête.

— Oh ! celui-là, ça va bien, dit le médecin, sans même lever les yeux, mais celui-ci ! Ah ! nom d'un chien !

Il se releva et commença à donner des ordres. Deux hommes entrèrent. La femme qui avait été engagée pour soigner Gabrielle Collinson, Mrs. Hermann, les accompagnait. L'un des hommes portaient une couverture. Ils emportèrent Fitzstephan.

— Cet homme qui est dehors ? demanda Rolly.

Je lui dis ce que Fink m'avait dit, ajoutant :

— Il n'avait pas fini quand la détonation s'est produite.

— La bombe a peut-être été lancée pour lui, pour l'empêcher de finir sa phrase.

— Personne, dit Mickey, ne l'a suivi ici, de la ville, personne, excepté moi.

— Allez donc voir ce qu'il devient, Mick, dis-je.

Mickey sortit.

— Cette fenêtre était fermée, dis-je à Ben Rolly. Il n'y a pas eu le bruit de quelque chose traversant le verre avant l'explosion. D'ailleurs, les vitres n'ont pas été brisées. Donc, nous pouvons dire que la bombe n'a pas été lancée du dehors par la fenêtre.

Rolly approuva vaguement de la tête, en regardant la porte de la chambre de Gabrielle.

— Fink et moi parlions dans le corridor, continuai-je. Je suis revenu précipitamment ici et j'ai traversé cette pièce pour aller à sa chambre. Nul n'aurait pu en sortir en échappant à ma vue. Le volet intérieur, devant sa fenêtre, était encore baissé.

— Mrs. Herman n'était donc pas là ?

— Non, elle aurait dû y être, mais elle n'y était pas. Nous éclaircirons cela. Il n'est pas possible de penser que c'est Mrs. Collinson qui a lancé la bombe. Elle n'a pas quitté le lit depuis que nous l'avons ramenée de la Pointe Noire, hier. Personne n'est venu ici, excepté vous, Vernon, Feeney, le docteur, l'infirmière et moi.

— Et qu'a dit Mrs. Collinson ?

— Rien. Nous allons essayer maintenant de la faire parler, mais je doute que cela donne quelque chose.

Gabrielle était étendue au milieu du lit. À toutes mes questions, elle secoua la tête en signe de dénégation. Nous ne pûmes rien en tirer.

L'infirmière entra. C'était une femme aux cheveux roux, d'une quarantaine d'années et dont le visage paraissait honnête. Elle jura sur la Bible qu'elle était sortie de la chambre pour moins de cinq minutes, pendant que la malade dormait, pour écrire à son neveu. C'est le seul moment où elle avait quitté la chambre de tout le jour. Elle n'avait rencontré personne dans le couloir.

— Vous n'aviez pas fermé la porte à clef ?

— Non, pour être sûre de ne pas la réveiller quand je reviendrais. J'ai entendu le bruit de la détonation et je suis revenue tout de suite.

Quelque chose qui ressemblait à de la peur apparut sur son visage. Elle bégaya :

— Vous ne pensez tout de même pas...

— Occupez-vous de Mrs. Collinson, dis-je rudement.

CHAPITRE XVIII

UNE DÉGÉNÉRÉE

Rolly et moi revînmes à ma chambre, fermant la porte de communication. Il dit :

— Ah ! ah ! ah ! vraiment, Mrs. Herman est la dernière personne que j'aurais pensé capable...

— Taisez-vous donc. D'ailleurs, c'est vous qui me l'avez recommandée. Qu'est-ce que c'est que cette femme-là ?

— C'est la femme de Tod Herman. Il tient le garage. Elle était infirmière avant d'épouser Tod.

— Elle a vraiment un neveu à Vallejo ?

— Ah ! ah ! ah ! ça doit être le petit Schultz qui travaille à Mare Island.

— Mettez quelqu'un dehors pour empêcher d'entrer jusqu'à ce que nous ayons fait venir de San Francisco un expert pour examiner cette bombe.

Le shérif-député appela un de ses hommes et nous le laissâmes faire l'important devant le seuil de ma chambre. Mickey était dans le vestibule du rez-de-chaussée quand nous descendîmes.

— Fink, m'annonça-t-il, a le crâne abîmé. Il est en route pour l'hôpital avec l'autre malade.

— Fitzstephan n'est donc pas mort ?

— Mais non, en dépit des apparences, et même le docteur pense que, dans la clinique, avec tout ce qu'il faut sous la main, il a quelque chance de le tirer de là. Dieu sait pourquoi, d'ailleurs, car dans l'état où il est...

— Est-ce qu'Aaronia Haldorn a été relâchée avec Fink ? demandai-je.

— Oui. Al Mason la file.

— Téléphonnez donc au patron pour demander le rapport de Al sur elle et pour savoir s'ils ont trouvé Andrews.

— Andrews ? demanda Rolly, comme Mickey s'éloignait vers le téléphone. Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— Rien que je sache. Seulement, nous n'avons pas pu mettre la main sur lui pour l'avertir que Mrs. Collinson était saine et sauve. On ne l'a pas vu à son bureau depuis hier matin et personne ne sait où il est.

— Ah ! ah ! ah ! et pourquoi vouliez-vous l'avertir absolument ?

— Mais je ne vais pas la garder sur les bras le reste de ma vie. Il est chargé de ses affaires. Il est responsable d'elle et j'ai hâte de la remettre entre ses mains.

Rolly, comme toujours, acquiesça vaguement.

De la première enquête à laquelle je me livrai, il ressortit que personne n'avait rien vu du dehors immédiatement avant et au moment de l'explosion. Les gens présents dans la rue avaient entendu un bruit terrible, c'est tout.

Mickey revint du téléphone, disant qu'Aaronia Haldorn, dès son élargissement, était partie dans une famille amie, les Jeffries de San Mateo, et qu'elle n'en avait pas bougé.

J'avais fait changer Gabrielle de chambre et avait posté Mickey dans la chambre voisine. Gabrielle, revenue de sa frayeur, parlait maintenant, mais elle ne nous apprit pas grand'chose. Elle dormait, nous dit-elle, quand elle avait été réveillée par un bruit terrible et une violente secousse de son lit. Puis j'étais entré : c'est tout ce qu'elle savait.

Tard dans l'après-midi, Mac Craken, l'expert de la police, arriva de San Francisco. Après avoir examiné ce qu'il put réunir de fragments, il déclara que c'était une bombe de petite taille, en aluminium, chargée de nitro-glycérine.

— C'est du travail de professionnel ou d'amateur ? demandai-je.

— C'est fait par quelqu'un qui connaissait bien son affaire, mais obligé de travailler avec ce qu'il avait sous la main.

Le Dr George revenait de la clinique. Il avait laissé Fitzstephan respirant encore. Je lui demandai des nouvelles de Fink et ce qu'il pensait de Gabrielle. Il me dit que la vie de Fink n'était pas en danger et que Gabrielle pouvait se lever si elle le voulait. J'objectai que peut-être ses nerfs... Mais il était trop pressé de retourner auprès de Fitzstephan.

— Oui, oui, certainement, de la tranquillité, du repos, qu'elle se garde de toute émotion, et il s'en fut.

Je dînai ce soir-là avec Vernon et Feeney. Ils me soupçonnaient de ne pas leur avoir tout dit au sujet de la bombe et ils se tinrent sur une certaine réserve pendant le dîner.

Quand je montai à ma chambre, je trouvai Mickey étendu sur le lit, lisant un journal.

— Allez dîner, dis-je. Comment va notre bébé ?

— Elle est debout. Je crois qu'elle ne fait rien. À tout à l'heure.

J'écoutai un instant à la porte de la chambre voisine, puis je frappai. La voix de Mrs. Herman dit : « Entrez ! » Celle-ci brodait des papillons sur une serviette à thé. Gabrielle était assise sur un fauteuil près de la fenêtre. Elle portait les vêtements de sport dans lesquels nous l'avions retrouvée. Elle ne leva pas les yeux quand j'entrai. L'infirmière découvrit ses deux mâchoires dans un sourire contraint.

— Bonsoir, dis-je gaiement. Eh bien ! nous voilà sur pied !

Gabrielle ne répondit pas mais l'infirmière s'écria, exagérément enthousiasme :

— Oh ! mais nous ne pouvons plus dire que Mrs. Collinson est malade maintenant, et j'en suis désolée, car je n'ai jamais eu une malade aussi aimable. Et pourtant, j'en ai connu des jeunes femmes malades à l'hôpital. Les plus gentilles, quand venait l'heure de la visite...

Je l'interrompis en lui désignant simplement la porte du regard. Elle comprit et nous laissa seuls. Quand la porte fut fermée, Gabrielle, qui avait jusqu'ici fixé ses mains avec obstination, leva les yeux et dit :

— Owen est mort.

Elle ne le demandait pas, elle le disait.

— Non, dis-je, il est vivant.

— Vivra-t-il ?

— Le docteur le pense, dis-je en mentant un peu.

— S'il vit, est-ce qu'il...

Elle laissa sa phrase inachevée. Elle parlait d'une voix neutre et plus pour elle-même que pour moi.

— Il sera fameusement estropié. Et ça, ce sera encore mieux !

Je ne pus m'empêcher de sourire.

— Riez, dit-elle, riez, je souhaite que vous puissiez rire longtemps, mais vous ne pourrez pas. C'est ainsi. Ce sera toujours ainsi.

Elle baissa les yeux sur ses mains et murmura :

— Elles sont maudites.

Elle ne disait pas cela sur un ton tragique, mais comme une chose qu'on a pris l'habitude de constater. Je l'imaginai couchée dans son lit, dans le noir, et se répétant cela heure après heure, le murmurant à son corps, quand elle s'habillait, à son visage, dans le miroir jour après jour. J'essayai de la rassurer :

— Voyons, finissez. Tout cela parce qu'une mauvaise femme a, dans un accès de rare...

— Non, non. Ma belle-mère a mis dans ses paroles ce que j'avais toujours su. Je ne savais pas que c'était dans le sang des Dain, mais je savais que c'était dans le mien. Comment pouvais-je l'ignorer ?

Elle traversa la chambre et vint se planter devant moi :

— Regardez : n'ai-je pas tous les signes de la dégénérescence ? Regardez mes oreilles, pointues, sans lobes. Ce ne sont pas des oreilles d'humain. Ce sont des oreilles de bête. Mon front, sa petitesse, sa forme étroite, c'est un front de bête. Regardez mes dents pointues, ce sont des dents de bête. Et la forme de mon visage...

Elle descendait ses mains le long de ses joues, les rejoignant sous son petit menton pointu.

— Est-ce tout ? demandai-je. Et n'avez-vous pas les pieds fourchus ? Bon. Votre belle-mère était une Dain, et où étaient les marques de la dégénérescence chez elle, dites-moi.

— Ce n'est pas une réponse, dit-elle. Elle n'avait pas les marques physiques peut-être. Moi, je les ai, et les tares morales aussi.

Elle s'assit sur le bord de son lit, les coudes, aux genoux, son petit visage blanc torturé entre ses mains.

— Je n'ai jamais été capable de penser clairement, comme les autres, même les plus simples, peuvent le faire. Tout a toujours été confus dans mon esprit. Quelle que soit la chose sur laquelle j'aie voulu forcer mon attention, il y a toujours eu un brouillard entre moi et la chose, et d'autres pensées qui venaient s'interposer. Aussi, j'ai toujours cherché dans le brouillard. Pouvez-vous comprendre cette chose horrible : s'en aller dans la vie comme dans le brouillard et penser que ce sera toujours ainsi, ou pire.

— Vous exagérez, Gabrielle. Je crois que votre mal est surtout d'avoir eu un mauvais départ. Vous êtes tombée dans de mauvaises mains pour commencer. Votre belle-mère vous haïssait, c'est clair, et elle a fait tout ce qu'elle a pu pour ruiner votre être physique et moral. Pour achever de vous faire

sombrier, elle vous a convaincue que vous étiez le dernier rejeton d'une famille maudite. Cessez un peu de penser toujours à ce fameux sang des Dain et songez un peu à celui des Mayenne. D'où supposez-vous que vous tenez votre froideur, votre rudesse, votre dureté, sinon de lui ? C'est le sang des Mayenne qui a permis à votre père de tenir jusqu'à la fin, à travers les aventures du bague, de l'Amérique Centrale, de Mexico. Vous êtes bien plus semblable à lui qu'aux Dain, si j'en juge par le spécimen que j'ai vu. Physiquement, d'abord, vous tenez tous vos traits de votre père, et si vous avez des signes de dégénérescence, c'est à lui que vous les devez.

Son visage s'était éclairé pendant que je parlais et ses yeux perdaient leur sombre éclat. Elle me dit, pendant que j'allumais une cigarette :

— Je vous remercie d'avoir parlé ainsi, même si vous ne le pensez pas absolument. Cela me rend un peu d'espoir. Mais tout de même, quoi que je sois, vous ne pouvez pas dire qu'*elle* n'a pas eu raison. Vous ne pouvez pas nier que ma vie a été maudite, assombrie, dévastée, de même que toutes les vies de ceux qui me touchaient de près ou de loin.

— Permettez. Et moi, que faites-vous de moi ? Je suis un démenti à cette malédiction. Depuis un certain temps, je ne vous quitte guère, je m'occupe de vos affaires, et il ne m'est rien arrivé encore, que je sache.

— Vous, ce n'est pas la même chose, vous êtes en relations avec moi, professionnellement, si je puis dire.

— Eh bien ! et Fitzstephan ? Il connaissait votre famille, c'est évident, mais il est venu ici à cause de moi. Il était plus loin de vous que moi. Pourquoi n'est-ce pas moi qui ai été touché le premier. Peut-être que la bombe a été apportée pour

moi. Peut-être. En tous cas cela a été apporté par une main humaine et non par votre infailible mauvais sort. Et c'est Fitzstephan, un vague comparse, qui ne vous était rien, qui a été tué.

— Vous vous trompez, dit-elle, les yeux fixés à terre, Owen m'aimait.

Je pensai qu'il valait mieux ne pas paraître surpris et je demandai :

— Avez-vous ?...

— Non, je vous en prie, ne me parlez pas de cela maintenant. Pas après ce qui s'est passé ce matin.

Elle remonta ses frêles épaules et fut soudain plus mince encore. Elle dit d'une voix morne :

— J'aimais Éric parce qu'il me paraissait sûr, net et sain. Vous l'avez connu assez pour savoir qu'il était tout cela, n'est-ce pas ? Je me sentais en sécurité près de lui. Oui, je crois que je l'aimais pour cela. Et quand nous avons été mariés...

Elle soupira et me tendit ses deux mains qui étaient sèches et brûlantes. Je demandai :

— Vous étiez vierge quand vous l'avez épousé ?

— Oui, je l'étais. Je suis... je...

— Bon, dis-je. Il n'y a pas là de quoi se frapper. Vous êtes comme beaucoup de jeunes filles. Et vous, en plus de cela, vous avez usé de la drogue, n'est-ce pas ?

Elle fit signe que oui. Je continuai :

— Éric était trop jeune, peut-être trop inexpérimenté. Il était trop aveuglé aussi par un amour immense pour se garder de certaines maladresses. Il était un être normal, plein de vie et amoureux en face d'une femme rendue absolument anormale par l'usage de la drogue. Rien d'étonnant que cela vous parût si horrible. Mais il n'y a pas de quoi en faire un drame, je vous assure...

— Vous croyez ?

— Oui, vous pouvez me croire. Et je vous démontrerai que votre mauvais sort n'est qu'une fumisterie. Mais cela va me demander encore deux semaines peut-être. Pouvez-vous attendre ?

— Je... Je ne sais pas... Croyez-vous sincèrement ce que vous dites ? Pensez-vous que ce cauchemar pourra finir un jour ?

— Oui. Aurez-vous le courage de retourner à la villa des Embruns pour un temps ? Cela nous avancerait beaucoup et vous y seriez en sûreté. Vous pourriez prendre Mrs. Herman avec vous...

— J'irai, dit-elle.

Je regardai ma montre.

— Il est temps d'aller dormir. Nous irons nous installer demain matin. Bonne nuit.

Elle remua les lèvres, hésita, puis se décida :

— Il me faudrait de la morphine, là-bas.

— Bien. Quelle est votre ration par jour ?

— Quarante, cinquante, soixante centigrammes.

— C'est raisonnable. Dites-moi, croyez-vous que vous pourrez jamais vous en passer ?

— J'ai peur qu'il soit bien tard.

— Tout de même ! Nous avons un certain temps à vivre dans la villa des Embruns, est-ce que nous ne pouvons pas essayer ? Ce n'est pas si dur.

Elle se mit à rire par saccades.

— Allez-vous-en ! cria-t-elle. Ne me faites, plus de propositions, s'il vous plaît. Je ne peux pas en entendre davantage ce soir. Vous savez bien que je vais m'en saouler, tout à l'heure. Alors, allez-vous-en !

— C'est bon ! Bonsoir !

— Bonsoir et merci.

Je rentrai dans ma chambre. Mickey regardait attentivement une fiole. Les genoux de son pantalon étaient poussiéreux. Il tourna vers moi son ricanement et dit :

— Qu'est-ce que vous essayez de faire ?

— Chut ! Quoi de nouveau ?

— Les autorités intelligentes et compétentes se sont réunies en conseil. L'infirmière aux cheveux rouges était en train de regarder par le trou de la serrure quand je suis revenu de dîner. Je l'ai chassée.

— Et vous avez pris sa place ? dis-je en désignant ses genoux salis.

Mais on ne prenait pas si facilement Mickey.

— Diable ! non. Elle était à l'autre porte, dans le vestibule.

CHAPITRE XIX

LA VILLA DES EMBRUNS

Je pris la voiture de Fitzstephan, le lendemain matin, pour emmener Gabrielle et Mrs. Herman à la villa des Embruns. La jeune femme était sombre et ne dit pas un mot pendant le trajet. Je pensai qu'elle était émue de retourner dans cette maison, mais quand nous arrivâmes, elle entra sans apparente répulsion et s'installa assez naturellement.

Après le déjeuner, où Mrs. Herman se révéla une bonne cuisinière – Gabrielle décida de sortir et nous allâmes jusqu'au camp des Mexicains pour voir Marie Nuñez. La Mexicaine promit de reprendre son service le lendemain.

Nous retournâmes à la maison par la côte, prenant le sentier entre les rochers. Nous ne parlions ni l'un ni l'autre. Le front de Gabrielle était barré de rides soucieuses. À deux cents mètres de la maison, elle s'assit sur une roche au soleil.

— Pouvez-vous vous rappeler ce que vous m'avez dit cette nuit ? me demanda-t-elle.

— Mais oui, pourquoi ?

— Pouvez-vous me le répéter ? supplia-t-elle. J'ai tant besoin de vous croire. Asseyez-vous là. Dites-le-moi encore – tout ce que vous m'avez dit.

Je ne pouvais que céder à ce désir d'enfant effrayée. Je passai trois quarts d'heure à la rassurer.

— Merci, me dit-elle. Oh ! je vous en prie, faites que je ne cesse jamais de vous croire, même si... Mais non, c'est vrai.

Je veux que ce soit vrai. Ce sera vrai, toujours, n'est-ce pas ? Venez. Rentrons.

Sur le seuil, Mickey Lineham nous attendait. Je m'arrêtai auprès de lui pendant que la jeune femme entrait.

— Vous apportez des nouvelles du village ?

— Andrews est retrouvé. Il était chez les Jeffries, à San Mateo, où est Aaronia Haldorn. Elle y est encore. Andrews y est resté de mardi après-midi jusqu'à hier soir. Al Mason a surveillé la maison. Il l'a vu entrer, mais ne l'a pas aperçu jusqu'à ce qu'il s'en aille. Les Jeffries ne sont pas là ; ils sont à San Diego. C'est Dick qui file Andrews maintenant. Al dit que Mrs. Haldorn ne sort pas de la maison. Rolly m'a dit que Fink était revenu à lui, mais qu'il ne sait rien naturellement au sujet de la bombe. Fitzstephan se cramponne encore à la vie.

— Je vais aller voir Fink dans la soirée, dis-je. Restez aux alentours.

Fink était assis dans son lit, la tête entourée de bandages. Il insista pour me dire encore qu'il ne savait rien au sujet de la bombe, et que tout ce qu'il était venu me dire était que Harvey Whidden était son beau-fils. Un fils que le forgeron de village avait eu d'un premier mariage.

— Et quel rapport ? dis-je.

— Je ne sais pas quel rapport, mais je sais ce qu'il était et j'ai pensé qu'il fallait que vous le sachiez.

— Pourquoi ?

— Mon Dieu, les journaux ont assez dit qu'il y avait relation entre ce qui est arrivé ici et ce qui est arrivé ailleurs. Et on m'a assez reproché de ne pas dire tout ce que je savais. Et

comme je ne tiens pas à avoir d'autres embêtements, j'ai pensé qu'il valait mieux venir vous dire cela, pour que vous ne puissiez pas me reprocher de vous cacher quelque chose.

— Bon. Dites-moi donc ce que vous savez de Madison Andrews ?

— Je ne le connais pas. Il est son tuteur, ou quelque chose comme cela, n'est-ce pas ? Je l'ai lu dans les journaux. Mais je ne le connais pas.

— Aaronia Haldorn le connaît, elle ?

— Peut-être, monsieur, mais pas moi. Je travaillais seulement pour les Haldorn rien de plus. Un moyen de gagner ma vie, monsieur, rien de plus.

— Et votre femme ?

— La même chose, monsieur, un travail.

— Où est-elle ?

— Je ne sais pas.

— Pourquoi s'est-elle sauvée du Temple ?

— Je viens de vous le dire, je ne sais pas.

Une infirmière entra. Je quittai Fink et m'en allai vers le bureau de l'attorney. Vernon m'accueillit aimablement.

— Je viens de parler à Fink. Je n'ai rien pu tirer de lui, mais il est entre nos mains. La bombe n'a pu être apportée que par lui.

Vernon fronça les sourcils.

— Pourquoi aurait-il fait cela ? Et vous m'avez dit vous-même que vous ne l'aviez pas quitté des yeux tout le temps qu'il était dans la chambre, et que vous n'avez rien vu.

— Sans doute, mais il a très bien pu la déposer sans que je m'en aperçoive. Rappelez-vous qu'il est à la fois chimiste et escamoteur. Il sait comment fabriquer une bombe et la déposer sans être vu. C'est son métier. Nous ne savons pas ce que Fitzstephan a vu. Ils m'ont dit qu'il pourrait s'en sortir. En attendant, gardons Fink.

— Très bien, dit Vernon, nous le garderons. À propos, vous savez que Dick Cotton a demandé à vous parler. Voulez-vous que je vous, fasse conduire à sa cellule ?

Quelques minutes après, on me laissait seul avec le major, dans une étroite chambre nue. Deux jours de détention n'avait pas fait de bien au major de Quesada. Sa face grise et pas rasée se creusait de rides et ses lèvres tremblaient quand il voulait parler. En fait, il n'avait rien à me dire, sinon qu'il était innocent.

— Cela se peut, lui dis-je, mais toutes les apparences sont contre vous. C'est l'affaire de votre avocat de démontrer le contraire.

Je quittai la prison et me rendis au téléphone. J'appelai un pharmacien de San Francisco, que je connaissais :

— Allo, Vic, il me faudrait dix grammes de M... et huit d'un mélange d'ipéca, calomel, atropine et strychnine. Quelqu'un de l'Agence le prendra ce soir ou demain matin. Ça va ?

— Ça va.

J'appelai ensuite le patron :

— Pouvez-vous m'envoyer un autre homme ?

— Mac Nan est libre, ou bien Drake. Lequel préférez-vous ?

— Mac Nan fera l'affaire. Dites-lui qu'il passe chez le pharmacien que vous savez prendre un paquet qu'il doit me rapporter. On sait ce que c'est à la boutique.

Le patron me dit encore qu'il n'avait pas d'autre nouvelle d'Aaronia ni d'Andrews.

Je revins à la villa des Embruns. Nous avions de la visite. Trois automobiles stationnaient sur la route et une demi-douzaine de journalistes entouraient Mickey sous la véranda. Ils se retournèrent vers moi pour me questionner.

— Mrs. Collinson est ici pour se reposer, dis-je. Je ne veux pas d'interviews, encore moins de photographies. Laissez-la tranquille. Je vous tiendrai au courant, je vous le promets, mais seulement ceux d'entre vous qui nous auront fichu la paix. Tout ce que je puis vous dire, c'est que Fink est inculpé dans l'histoire de la bombe.

— Et qu'est-ce qu'Andrews est venu faire ici ? demanda Jack Santos.

Ce ne fut pas une surprise pour moi d'apprendre qu'il était là, car je m'attendais bien à le voir apparaître.

— Il faudra le lui demander vous-même. Il est chargé des intérêts de Mrs. Collinson, cela ne doit pas vous étonner outre mesure qu'il soit venu la voir.

— Est-ce vrai qu'ils ne sont plus très bien ensemble ?

— Non, ce n'est pas vrai.

— Eh bien ! comment se fait-il qu'on ne l'ait pas encore vu ici, où il me semble bien pourtant qu'il a sa place, après les récents événements ?

— Encore une chose à lui demander, mon vieux.

— Est-il vrai qu'Andrews était coustu de dettes quand la succession de Legget est tombée entre ses mains ?

— Demandez-lui, mon vieux.

Santos sourit.

— Est-il vrai que, deux jours avant sa mort, Collinson a querellé sa femme parce qu'elle était trop amie avec Whidden ?

— Ah ! vous me cuisinez, Jack. Vous sortez de vos attributions, mon cher, dis-je. Est-ce qu'Andrews est toujours là ?

— Oui.

J'entrai et appelai Mickey à l'intérieur de la maison.

— Avez-vous vu Dick ?

— Il est arrivé deux minutes après Andrews.

— Bon, qu'il ne le quitte pas de l'œil.

Mrs. Herman arrivait, avec son plus gracieux sourire.

— Où est Mr. Andrews ?

— Là-haut, avec Madame.

Je montai et j'entrai sans frapper. Gabrielle, dans une longue robe de soie noire, était assise droite sur le bras d'un fauteuil. Elle était pâle et regardait le mouchoir qu'elle froissait entre ses deux mains. Elle leva les yeux vers moi comme

si elle était heureuse de me voir entrer. L'avocat se tenait debout contre la cheminée. Lui n'eut pas l'air content de me voir.

— Hello, dis-je cordialement, en m'installant sur le coin de la table.

— Je suis venu chercher Mrs. Collinson pour la reconduire à San Francisco, me dit-il.

Elle ne dit pas un mot. Je demandai :

— Pas à San Mateo ?

— Que voulez-vous dire ?

Puis plus lentement :

— Je suis allé voir Mrs. Haldorn professionnellement. Elle a besoin d'un avocat. Ce n'est pas vous qui pourrez vous en étonner.

— Mais je n'y vois aucun inconvénient, dis-je, même si elle a eu besoin de trente heures pour vous expliquer ce qu'elle attendait de vous. C'est votre affaire à tous deux, n'est-ce pas ?

— J'allais vous le dire.

— Seulement, voilà, repris-je, qu'est-ce que je vais dire aux journalistes qui m'attendent en bas et qui vous ont vu entrer ?

J'eus l'impression qu'il retenait une injure. Excédé, il se retourna vers Gabrielle :

— Alors, Gabrielle, que décidez-vous ? Vous venez avec moi ?

— Que dois-je faire ? me demanda-t-elle.

— Rien que ce que vous voudrez » dis-je. Allez, si vous voulez.

— Eh bien ! je ne veux pas.

— Bon, voilà qui est clair, dis-je en me tournant vers Andrews.

Il me salua et s'avança pour prendre la main de Gabrielle.

— Je suis désolé, chère amie, mais il faut que je parte maintenant. Un coup de téléphone, n'est-ce pas ? si vous avez besoin de moi.

Il déclina l'invitation de Gabrielle de rester à dîner avec nous et me dit bonsoir d'un ton assez rogue. De la fenêtre je le vis se précipiter dans sa voiture, feignant de ne pas voir les journalistes qui se pressaient autour de lui.

Quand je me retournai, Gabrielle me regardait fixement.

— Que vouliez-vous dire quand vous lui avez parlé de San Mateo ?

— Pouvez-vous me dire à quel point Aaronia Haldorn et lui sont amis ?

— Je n'en ai aucune idée, mais dites, pourquoi lui avez-vous parlé de San Mateo ?

— Travail de détective. Je dois vous dire qu'il y a une rumeur, chuchotant que le règlement de la succession de votre père est venu à propos entre les mains d'Andrews pour tirer celui-ci d'un mauvais pas. Peut-être n'y a-t-il rien de vrai dans tout cela, mais cela ne gâtera rien de l'avoir à l'œil.

Mrs. Herman nous appelant pour le dîner arrêta là notre conversation. Gabrielle mangea très peu. J'étais moi-même très préoccupé. Seul Mickey fit vraiment honneur à la cuisine de l'infirmière aux cheveux rouges.

Après le repas, nous sortîmes, lui et moi, pour inspecter les alentours de la maison. La nuit de printemps était claire.

— Mac Man sera là demain matin, lui dis-je. Vous ferez avec lui les chiens de garde. Partagez-vous la besogne, comme vous l'entendrez.

— Vous craignez quelque chose ?

— Peut-être... Pas de nouvelles de Dick ?

— Andrews est rentré chez lui très tranquillement.

La porte de la maison s'ouvrit, et Gabrielle, vêtue d'une cape sombre, sortit et descendit à notre rencontre.

— Faites un somme maintenant si vous voulez, dis-je à Mickey. Je vous réveillerai quand j'irai me coucher. Vous êtes de garde jusqu'à demain matin.

— Vous êtes un bourreau, dit-il en s'éloignant et en riant, un vrai bourreau, chef.

— Il y a un flacon de gin dans la voiture.

— Nom d'un chien, pourquoi ne m'avez-vous pas dit ça plus tôt, au lieu de me faire perdre mon temps à bavarder.

Il s'éloigna et j'allai à la rencontre de Gabrielle.

— Quelle belle nuit ! me dit-elle.

— Oui, mais vous ne supposez pas que je vais vous laisser vous promener seule dans le noir, même si les pensées mauvaises sont parties ce soir.

— Mais je n'en avais pas l'intention, dit-elle gaiement en prenant mon bras.

Au bout de quelques pas, elle me dit timidement :

— Vous savez que j'ai juste ce qu'il me faut pour ce soir. Vous m'avez promis...

— J'en aurai dix grammes demain matin.

— Vous m'avez dit que ce serait dur de me guérir.

— Oui, cela se peut.

— Vous avez dit : peut-être...

— Nous allons essayer pendant que nous sommes ici.

— Oui.

— Mais le désirez-vous vraiment, Gabrielle ? Cela ne servira à rien si vous ne le voulez pas vraiment.

— Est-ce que je le veux vraiment ? Et est-ce qu'il n'est pas trop tard ? Combien cela demande-t-il de temps ?

— Disons une semaine pour être sûr. Peut-être moins.

— Pas plus longtemps que cela ?

— Le plus mauvais moment, oui. Mais, après, il faudra vous-même être raisonnable et continuer la cure dont la plus dure partie sera faite.

— Est-ce que je souffrirai ?

— Il y aura deux ou trois mauvais jours, mais pas si mauvais que vous pensez, et j'ai confiance en votre volonté pour vaincre.

— Et si, me dit-elle plus lentement, si je suis à bout de résistance avant la fin, est-ce que je pourrai...

— Il n'est rien que vous ne puissiez faire, je vous assure. Vous verrez que nous allons réussir.

— Quand commençons-nous ?

— Après-demain. Prenez demain encore votre dose habituelle, mais n'essayez pas d'en mettre de côté pour les jours à venir. Et ne vous inquiétez de rien. Ce sera plus difficile pour moi que pour vous.

— Et ne pouvez-vous pas renvoyer Mrs. Herman pendant ce temps ? Je ne veux pas qu'elle me voie.

— Je lui donnerai son congé demain matin.

Elle rit soudainement et me demanda :

— Est-ce que vous me battrez si je suis méchante ?

CHAPITRE XX

AARONIA HALDORN

Mary Nuñez arriva à sept heures et demie le lendemain matin. Mickey reconduisit Mrs. Herman à Quesada et ramena Mac Man, porteur d'un paquet de pharmacie.

Mac Man était un ancien soldat d'une carrure imposante. Dix ans de quasi-solitude aux îles avaient cousu sa bouche et tanné son visage. C'était un soldat modèle. Il allait où vous lui disiez d'aller, il restait où vous l'installiez, et aucune idée personnelle ne venait contrecarrer ce que vous lui aviez dit de faire.

Il me donna le paquet du pharmacien. Je pris soixante centigrammes de morphine et montai voir Gabrielle. Elle prenait son petit déjeuner. Quand elle vit les petits paquets dans ma main, elle posa son plateau à côté d'elle et tendit ses deux mains. Je vis trembler ses épaules.

— Revenez dans cinq minutes, me dit-elle.

— Vous pouvez bien la prendre devant moi. Je ne rougirai pas.

— Oui, mais moi je rougirais.

Je sortis et restai contre la porte. J'entendis le bruit du papier qu'on déplie et le choc de la cuiller dans le verre d'eau. Elle appela :

— C'est fait.

Je rentrai. Une petite boule de papier blanc froissé dans le plateau était tout ce qui restait du paquet. Elle remonta ses oreillers, les yeux mi-clos, et me dit :

— Vous êtes gentil. Savez-vous ce que j’aimerais faire aujourd’hui ? Prendre mon déjeuner et sortir en mer. Passer toute la journée sur l’eau.

— Mais rien de plus simple. Prenez Mickey ou Mac avec vous, par exemple. Vous ne pouvez pas aller seule.

— Et vous, qu’allez-vous faire ?

— Aller à Quesada aux nouvelles et peut-être jusqu’à San Francisco.

— Je ne peux pas aller avec vous ?

— Non, j’ai du travail, et vous devez vous reposer.

Elle trempa ses lèvres dans sa tasse de café, et, comme je m’en allais vers la porte :

— Le reste de la morphine, me dit-elle, vous l’avez mis en lieu sûr. Personne ne pourra la trouver ?

— Oui, dis-je en tapant sur la poche de mon veston.

À Quesada, je passai une demi-heure à bavarder avec Rolly et à lire les journaux. Je téléphonai à l’Agence et j’eus le patron au bout du fil. Il me dit qu’Hubert Collinson lui avait exprimé sa surprise de nous voir continuer nos recherches, car il supposait que la mort de Whidden avait suffisamment éclairé le mystère de la mort de son fils.

— Dites-lui qu’il n’en est rien, dis-je. La mort d’Éric est liée intimement au drame de Gabrielle et nous ne pouvons

aller au fond de l'un qu'à travers l'autre. Cela va nous demander encore une semaine, je crois.

Je pris la route de San Francisco. J'avais besoin de linge et de vêtements. Je passai chez moi. J'étais de retour à la villa des Embruns vers minuit.

Mac Man sortit comme je remisais la voiture (nous utilisons toujours celle de Fitzstephan) sous le hangar. Rien ne s'était passé pendant mon absence. Nous entrâmes ensemble dans la maison. Mickey s'y préparait un breuvage soigné.

— Mrs. Collinson est couchée ? demandai-je.

— Oui, il y a encore de la lumière chez elle. Elle est restée dans sa chambre toute la journée.

Le cocktail de Mickey avait une couleur sympathique. Nous choquâmes nos verres. Je montai frapper à la porte de Gabrielle.

— Qui est là ?

Je me nommai.

— Entrez, dit-elle, en venant elle-même ouvrir la porte.

Elle souriait et tenait un livre à la main.

— Avez-vous fait bon voyage ?

— Très bon, dis-je, prenant le reste de la morphine dans ma poche et le lui tendant.

Elle ne le prit pas et me rit au visage nerveusement.

— Vous savez que vous êtes une brute...

— À votre aise, ce n'est pas moi qu'on désintoxique, c'est vous.

Je remis la drogue dans ma poche.

— Si vous...

Je m'interrompis pour prêter l'oreille. Une marche avait craqué dans l'escalier et j'entendais un bruit mou, comme celui que font des pieds nus appuyés avec précaution sur le parquet.

— C'est Mary qui veille sur moi, dit Gabrielle en étouffant un rire. Elle a fait un lit dans la penderie. Elle dit que je ne suis pas en sûreté avec vous et vos amis. Elle vous appelle, – je ne sais plus comment, ah ! si, – elle vous appelle les loups.

— Drôle de fille ! Je vous laisse dormir. Et n'oubliez pas : pas de déjeuner demain matin.

L'après-midi du lendemain, je lui donnai la première dose de la mixture préparée par le pharmacien, puis, à deux heures d'intervalle, je recommençai trois fois. Elle passa tout le jour dans sa chambre. C'était le samedi. Le lendemain dimanche, je lui accordai soixante centigrammes de morphine. Elle fut de très bonne humeur et me dit plusieurs fois dans la journée qu'elle était sûre maintenant de guérir. Le lundi, elle prit le reste du mélange du pharmacien et la journée se passa aussi bien que le samedi. Mickey revint de Quesada en disant que Fitzstephan avait maintenant tout à fait repris conscience, mais qu'il était encore trop abattu pour être interrogé. Il avait appris qu'Andrews était retourné à San Mateo voir Aaronia Haldorn et que celle-ci était venue à Quesada pour voir Fink, mais le shérif lui avait refusé la permission de communiquer avec lui.

Le mardi fut moins calme.

Gabrielle était debout et habillée quand j'entrai dans sa chambre le matin, pour lui apporter le jus d'orange qui constituait son premier déjeuner. Elle paraissait agitée, parlait à tort et à travers, riait à tous propos. Ses yeux étaient fiévreux. Je lui dis négligemment qu'elle n'aurait plus de morphine maintenant.

— Jamais, vous voulez dire jamais ?

Sa voix et son visage révélèrent la panique.

— Non, n'est-ce pas ? ce n'est pas ce que vous avez voulu dire ?

— Si.

— Mais je vais en mourir.

Des larmes lentes glissèrent le long de ses joues pâles. Elle joignit les mains.

— Vous savez, me supplia-t-elle, que ce n'est pas ainsi qu'on doit faire. Je sais que je dois en prendre de moins en moins chaque jour, mais vous ne pouvez pas m'en priver comme cela tout d'un coup. Vous voulez vous moquer de moi, mais vous savez bien que cela me tuerait.

Elle me faisait pitié, mais je me forçai à sourire.

— Ne faites pas l'enfant, voyons. Vous allez vers la fin de vos tourments. Encore deux jours de patience et je vous promets que vous commencerez à vous sentir d'aplomb.

Elle esquissa un faible sourire et me tendit ses deux mains.

— Oh ! je vous crois, j'ai tant besoin de vous croire.

Je serrai ses deux mains brûlantes.

— Voilà qui est raisonnable. Maintenant, remettez-vous dans votre lit. Soyez tranquille, je veillerai à tout. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, appelez-moi.

— Vous ne sortez pas, dites, aujourd'hui ?

Je promis que non.

Elle fut très courageuse tout l'après-midi et n'eut que quelques brèves crises, desquelles elle se forçait à rire quand elle était revenue à elle.

Nous eûmes vers cinq heures et demie la visite de Madison Andrews. Je l'avais vu arriver et je vins au-devant de lui. Son visage habituellement rose tournait au jaune.

— Bonsoir, me dit-il presque humblement. Je voudrais voir Mrs. Collinson.

— Avez-vous quelque chose à lui faire dire ? Je suis à votre disposition.

Il baissa les yeux. Ce qui pouvait rester de rudesse dans sa voix avait disparu :

— Je voudrais la voir.

— J'ai bien compris, mais elle ne le veut pas. Je puis lui faire part de ce que vous voudrez lui dire.

Il rappela à lui son autorité coutumière :

— Mrs. Collinson doit retourner à San Francisco avec moi. Elle ne peut pas rester ici. C'est une organisation invraisemblable.

— Elle n'ira pas à San Francisco, dis-je. Si c'est nécessaire, l'attorney la retiendra ici comme témoin indispensable. Si vous insistez, nous prouverons qu'il y a danger pour elle à vous suivre. Voulez-vous que nous disions que la succession d'Edgar Legget est tombée à point entre vos mains pour vous tirer d'affaire ? Comme cela serait commode, n'est-ce pas ? de profiter de sa présente condition de déséquilibrée pour la faire interner et garder les biens de la fille de Legget sous votre contrôle !

Il ne broncha pas, mais ses yeux cillèrent et il respira profondément, avant de pouvoir demander :

— Est-ce que Gabrielle croit cela ?

— Qui a dit que quelqu'un le croyait ? essayai-je de plaisanter. Vous êtes avocat, vous savez qu'il n'est pas besoin d'une relation directe entre ce qui est vrai et ce que vous plaidez. Moi je vous dis simplement ce que nous plaiderons contre vous si vous insistez.

— Eh bien ! dit-il lentement, vous pourrez annoncer à Mrs. Collinson que j'ai demandé cette semaine à être relevé de ma charge d'exécuteur testamentaire de son père.

Et il s'en fut, simplement, sans me saluer. Je ne fis pas part de sa visite à Gabrielle. Elle était en train de pleurer dans son lit et se lamentait :

— Est-ce que cela va devenir pire encore ?

— Pas plus. Il n'y aura rien que vous ne puissiez supporter.

Mickey Lineham m'attendait en bas.

— Savez-vous, me dit-il, que Pain d'Épices (c'est ainsi qu'il appelait Mary Nuñez) porte un grand couteau sur elle ?

— Oui ?

— Oui. Elle m'a chipé le couteau avec lequel je coupais les citrons que je suis obligé de presser dans votre gin, sans quoi il ne serait pas buvable. C'est un couteau de cuisine à forte lame d'acier. Je n'ai pas pu le retrouver et je lui ai demandé si elle l'avait vu. Elle m'a répondu, sans me regarder, qu'elle ne savait pas de quel couteau je voulais parler. Aussi, je suis sûr que c'est elle qui me l'a chipé.

— Tenez-la à l'œil. Elle ne nous aime pas beaucoup.

— Oh ! c'est surtout vous qu'elle n'aime pas. Je ne sais pas ce que vous lui avez fait. Une histoire d'amour ?

— Idiot !

Et c'est à ce moment-là, juste avant la nuit, que nous vîmes arriver Aaronia Haldorn, dans une limousine Lincoln, conduite par un chauffeur nègre. J'ouvris la porte et, dans le rayon de lumière du vestibule, nous la vîmes descendre avec aisance de sa voiture, coiffée d'un petit chapeau noir et revêtue d'un manteau de fourrure sombre. Elle s'avança vers moi et me tendit la main :

— Comment allez-vous ? Je suis heureuse pour Gabrielle que vous soyez auprès d'elle. Elle et moi avons d'excellentes raisons d'avoir toute confiance en votre protection. Vous nous avez sauvé la vie à toutes deux.

C'était très bien, mais cela avait été déjà dit. J'attaquai tout de suite :

— Je suis désolé qu'elle ne puisse pas vous recevoir, mais elle n'est pas bien.

— Oh ! vraiment ? J'aurais tant voulu la voir, seulement un petit moment. Croyez-vous que vraiment cela ne lui ferait pas plaisir ?

Je dis que c'était impossible. Elle parut se résigner, mais insista encore :

— Et moi qui suis venue exprès de Frisco pour la voir.

— Mais Andrews ne vous a donc pas dit...

Elle parut ne pas m'entendre. Elle allait de long en large sur la pelouse. Je me mis à marcher à côté d'elle. Alors elle s'éloigna et, quand nous fûmes à quelques mètres de sa voiture, elle me dit :

— Mr. Andrews m'a dit que vous le soupçonniez d'indélicatesse dans cette affaire du testament de Legget.

— Il a dit vrai.

— Mais de quoi le soupçonnez-vous ?

— D'avoir falsifié le testament, tout simplement. Je n'en ai pas la preuve, mais je le soupçonne fortement en effet. De cela et pas d'autre chose.

— Oh ! c'est assez comme cela.

— Pour moi, oui. Sans doute pas pour vous.

— Plaît-il ?

Je m'arrêtai et me plantai devant elle.

— Quand vous êtes sortie de prison, Mrs. Haldorn, vous avez appelé Andrews. Vous l’avez cuisiné. Quand vous avez su qu’il faisait valser les deniers de Gabrielle, vous avez vu luire une chance. Celle de brouiller les cartes en vous arrangeant à faire reporter les soupçons sur lui. Il n’était qu’un jouet entre les mains d’une femme comme vous, une mauvaise femme, Mrs. Haldorn. Il faut cesser ce jeu. Il faut laisser votre jouet tranquille. Andrews vient de me donner sa parole que les comptes de Gabrielle lui seraient rendus, et qu’ils seraient nets. Il faut lui laisser cette chance de rester un honnête homme.

Nous fîmes quelques pas pendant lesquels elle ne souffla mot. Nous nous engageons maintenant dans le sentier de la grève. Je lui dis :

— C’est le chemin du ravin. C’est de là, un peu plus loin qu’Éric Collinson a été précipité. Vous le saviez ?

Elle respira profondément, avec même un petit râle dans la gorge. Mais sa voix était toujours aussi musicale quand elle répliqua :

— Vous savez bien que je le sais. Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Les détectives aiment poser des questions dont ils connaissent les réponses. Pourquoi êtes-vous venue ici, Mrs. Haldorn ?

— Est-ce une autre question dont vous connaissez la réponse ?

— Je sais que vous êtes venue ici pour une et même deux raisons.

— Vraiment ?

— D’abord, pour savoir où nous en étions de notre enquête.

— Les femmes sont toujours curieuses, cher monsieur.

— Ne comptez pas sur moi pour que votre démarche ait du succès.

Elle s’arrêta dans le sentier, en face de moi. Ses yeux étaient phosphorescents comme ceux d’un félin. Elle mit une main sur mon épaule. Elle était plus grande que moi. L’autre main était dans la poche de son manteau. Elle rapprocha son visage du mien, parla très lentement, comme si elle craignait de ne pas être comprise.

— Parlez-moi franchement. Pas de feinte. Je ne veux pas agir sans nécessité. Ne vous pressez pas, réfléchissez avant de parler et croyez-moi quand je dis que ce n’est pas le moment des feintes, des mensonges, du bluff. Maintenant, dites-moi la vérité : connaissez-vous la deuxième raison ?

— Oui.

Elle sourit haineusement, ôta sa main de mon épaule.

— Alors, inutile de croiser encore le fer.

Je fis un bond vers elle. Si elle avait tiré de sa poche, elle m’aurait certainement atteint. Mais elle essaya de sortir son revolver. Pendant ce geste, je lui saisis le poignet. La balle s’enfonça dans le sol, entre nos pieds. Les ongles de sa main libre tracèrent trois sillons rouges sur ma joue. Je l’enlaçai d’un bras et maintint derrière elle la main qui tenait le revolver en tordant son poignet. Elle perdit l’équilibre et m’entraîna dans sa chute. J’entendis l’arme tomber. Je maintins la femme à terre jusqu’à ce que j’aie trouvé le pistolet. Je me relevais quand Mac Man arriva.

— Est-ce qu'il faut l'enterrer ? dit-il goguenard.

— Non, elle va bien. Voyez ce que le chauffeur devient.

Mac Man s'en alla. Aaronia Haldorn s'assit et frota son poignet. Je lui dis :

— Voilà la seconde raison de votre visite, quoique je serais plutôt porté à croire que ce petit cadeau était réservé à Mrs. Collinson.

Elle se releva sans mot dire. Je proposai :

— Si nous parlions un peu maintenant ?

— Je ne pense pas que ce soit nécessaire, dit-elle en remettant son chapeau d'aplomb. Puisque vous savez tout. Alors...

— Tout de même tout n'est pas fini. Ces sortes d'histoires se déroulent, comme vous savez, en trois parties. Être arrêtée, être reconnue coupable, être punie. Admettons qu'il soit trop tard pour procéder à la première formalité...

Elle me regarda curieusement et me demanda :

— Pourquoi me parlez-vous ainsi ?

— Parce que cela me gênerait dans mon travail que vous soyez mêlée à mes affaires en ce moment. Retournez chez vous et restez tranquille. Vous savez ce que j'entends par là, n'est-ce pas ?

Nous nous taisions en revenant à la Lincoln. La main sur la poignée de la portière, elle se retourna vers moi :

— Je crois que, maintenant, je vous dois encore beaucoup plus qu'avant.

Je ne répondis rien et ne pris pas sa main tendue. Elle demanda encore :

— Voulez-vous me rendre mon browning maintenant ?

— Non.

— Voulez-vous faire mes amitiés à Mrs. Collinson et lui dire combien je suis désolée de ne pas l'avoir vue ?

— Oui.

Elle dit encore « Au revoir » et entra dans sa voiture. J'ôtai mon chapeau. La voiture s'éloigna.

CHAPITRE XXI

LA CONFESSION

Mickey Lineham vint m'ouvrir la porte. Il rit de ma figure égratignée :

— Encore une histoire de femme. Cette fois, vous y avez laissé de votre peau, hein ?

Il montra du doigt le plafond :

— Montez donc vous arranger avec celle-là maintenant. Elle mène une vie d'enfer, là-haut.

Je montai à la chambre de Gabrielle. Elle était assise au milieu de son lit ravagé, les mains crispées dans sa chevelure. Son visage terrifié paraissait quarante ans. Je l'interpellai de la porte :

— Voyons, Gabrielle, qu'avez-vous ?

— Je ne veux pas mourir.

— Mais vous n'avez aucune chance de mourir, petite fille.

Elle se calma et retomba sur ses oreillers. Elle se plaignit. Elle avait dans la gorge quelque chose qui l'étranglait. On lui tenaillait les jarrets.

— Ce sont des symptômes tout à fait normaux. Ils ne vous tourmenteront plus longtemps, allez.

On frappa à la porte. Gabrielle me supplia :

— Oh ! vous n'allez pas encore me quitter !

— Je ne vais pas plus loin que le seuil.

C'était Mac Man.

— Pain d'Épices fait des siennes, me dit-il. Elle vous guettait, l'oiselle et vous, pendant que vous parliez devant la voiture. Elle est partie en avant. Je l'ai suivie. Elle a arrêté l'automobile et a parlé avec la femme cinq à dix minutes. Je n'ai pas pu approcher assez pour entendre ce qu'elles disaient.

— Où est-elle maintenant ?

— Dans la cuisine. Elle est revenue.

— Tout ce que nous pouvons faire, c'est de la surveiller. En tout cas, il nous faut un cuisinier. Elle ne nous aime pas assez pour que nous lui laissions la liberté de nous préparer nos repas.

Je rentrai dans la chambre de Gabrielle. Elle me dit qu'elle avait entendu un coup de feu et me demanda ce que signifiait ma figure balafrée. Je ne crus pas devoir lui cacher la vérité.

— C'est Aaronia Haldorn. Elle avait perdu la tête. Mais il n'y a pas eu de mal. Elle est partie, maintenant.

— Elle est venue pour me tuer, dit la jeune femme sur un ton de certitude calme.

— Pourquoi aurait-elle voulu vous tuer ?

Je n'obtins pas de réponse.

Ce fut une longue et mauvaise nuit. Gabrielle ne cessa de se plaindre et ne dormit guère plus d'une heure. De temps en temps, j'entendais des pas furtifs dans le vestibule : Mary Nuñez, sans aucun doute, veillant sur sa maîtresse.

La journée du jeudi fut pire encore et me parut interminable. Gabrielle ne se calma pas un instant. Le poids de sa chemise de nuit de satin, le frottement des draps la mettaient au supplice. Tout son corps, nerfs et chair, la torturait. L'assurance qu'elle n'allait pas mourir ne lui était plus d'aucun secours : la vie ne lui paraissait pas meilleure, évidemment.

— Cessez un peu de vous débattre, si vous pouvez, lui dis-je. Laissez-vous aller. Vous savez que je veille sur vous.

Un cri plus perçant que les autres amena Mary Nuñez à la porte de la chambre. Elle m'injuria dans son jargon natal. Je maintenais Gabrielle par les épaules.

— Sortez, dis-je à la Mexicaine.

Au lieu me d'obéir, elle mit une main brune dans son corsage et fit un pas en avant dans la chambre. Heureusement, Mickey Lineham, qui ne la quittait pas d'une semelle, était entré derrière elle et lui fit faire demi-tour rapidement.

Un peu plus tard Rolly arriva de Quesada, disant que Fitzstephan était en état d'être interrogé par Vernon. Fitz avait déclaré à l'avocat qu'il n'avait aucune idée de la façon dont la bombe avait pu être lancée dans la chambre, qu'il n'avait eu le temps de rien voir. Il avait le souvenir très confus d'un bruit formidable de verre brisé, du parquet qui lui avait semblé s'ouvrir sous lui, immédiatement après que Fink et moi avions quitté la chambre.

Je dis à Rolly que j'essaierais de descendre à Quesada pour voir Fitz le lendemain et interroger encore Fink.

Quand je rentrai dans la maison, Mary Nuñez, descendant du premier, se précipita dans sa cuisine en

m'apercevant. Gabrielle passa le reste de l'après-midi à se débattre, à supplier, à réclamer de la morphine.

Dans la soirée, elle me fit cette confession inattendue, dans un moment d'accalmie :

— Je vous ai toujours menti. Pour tout ce que je vais vous dire, peu m'importe ce qu'on fera de moi. Une seule chose m'intéresserait, c'est la morphine. Alors, pourquoi ne vous dirais-je pas la vérité enfin ? Je suis lasse de mentir. Sans morphine, je ne puis plus mentir. Ah ! vous avez bien su jouer avec moi. Vous avez voulu m'avoir, comme vous dites. Eh bien ! me voilà. Soyez content !

« C'est moi qui ai tué le Dr Riese. Le Dr Riese avait vu clair dans la maison de Joseph. Il voulait nous empêcher de faire ce que nous voulions. Joseph lui a envoyé par Fink de quoi dormir une bonne heure. Comme c'était facile de tuer un homme endormi ! Et puis j'avais une bonne dague. Après, j'ai persuadé Minnie que c'était elle qui l'avait tué. J'aurais voulu aussi que Joseph tuât Aaronia et il l'aurait certainement fait, il aurait fait tout ce que je lui aurais demandé, mais vous êtes intervenu. Vous avez tué mon maître, le seul qui m'ait comprise. Pourquoi n'ai-je pas essayé de vous faire du mal, je ne sais trop. Mais aujourd'hui je ne vous en veux pas. Je ne veux que de la morphine.

« Et Éric, ah ! Éric ! (Elle rit méchamment.) Éric était un brave garçon qui s'entêtait à faire de moi une femme raisonnable et honnête. Il est mort parce qu'il était trop bête et aussi – ne l'oubliez pas – parce que tout le monde doit mourir autour de moi. J'ai commandé à Harvey Whidden la mort d'Éric Collinson. Mais Harvey et moi avions besoin d'argent. J'avais peur qu'on soupçonnât quelque chose si je réclamaiss à Andrews de trop grosses sommes. Alors, nous avons décidé de

simuler un enlèvement et de réclamer une rançon. C'est une honte d'avoir tué Harvey, un splendide animal si dévoué.

« Et c'est moi qui ai lancé la bombe. Je l'avais depuis plusieurs mois. Je l'avais prise dans le laboratoire de mon père. Elle était petite, facile à cacher. Je l'avais apportée, pour vous, dans la chambre de l'hôtel. Il n'y a jamais rien eu entre Owen Fitzstephan et moi. Il ne m'a jamais aimée, vous pensez bien. Vous, j'avais peur que vous finissiez par découvrir la vérité. J'avais la fièvre, souvenez-vous. Quand j'ai entendu deux hommes sortir de votre chambre et l'un des trois rester, j'ai pensé que celui-là ne pouvait être que vous. Je ne me suis aperçue que c'était Owen que trop tard, quand j'ai eu entr'ouvert la porte et lancé la bombe. Maintenant, vous savez ce que vous vouliez savoir. Donnez-moi de la morphine. Il n'y a pas de raison pour que vous vous jouiez de moi plus longtemps. Donnez-moi de la morphine. Vous avez réussi. Écrivez ce que je viens de vous dire : je le signerai. Vous ne pouvez plus prétendre maintenant qu'on peut me guérir, me sauver. Donnez-moi de la morphine.

Ce fut à mon tour d'éclater de rire, en demandant :

— Est-ce que vous n'allez pas me dire maintenant que vous avez enlevé le Président de la République des États-Unis et mis le feu au port de New-York ?

J'eus un mal fou, et cela dura une grande heure, à la faire sortir de son exaltation. La nuit se traîna. Elle dormit à peu près deux heures, une demi-heure de gagnée sur la nuit précédente. Je me reposai sur une chaise, comme je pus, et somnolai de temps en temps.

Un peu avant l'aube, pendant une de ces somnolences, je sentis une main qui frôlait mon vêtement. Gardant une

respiration régulière, j'entr'ouvris les yeux. Il n'y avait qu'une très vague lumière dans la chambre mais je supposai que Gabrielle était dans son lit, quoique je ne pus pas me rendre compte si elle dormait ou si elle était éveillée. Je sentis ma tête immobilisée contre le dossier de la chaise. Je ne pouvais pas voir la main qui explorait maintenant la poche intérieure de mon veston, ni le bras qui maintenait mes épaules. Mais, à une odeur de cuisine, je devinai Pain d'Épices.

La Mexicaine était debout derrière moi. Mickey m'avait dit qu'elle avait un couteau. Il valait mieux la laisser faire. Je refermai les yeux. J'entendis un froissement de papier. Sa main quitta ma poche.

Quand la porte se fut refermée avec précaution derrière moi, je me levai. Gabrielle dormait dans son lit. Je comptai les paquets dans ma poche. On en avait pris huit.

À ce moment, Gabrielle ouvrit les yeux. C'était la première fois, depuis le commencement de sa cure qu'elle s'éveillait dans le calme. Elle regarda la fenêtre et me demanda :

— Est-ce que ce n'est pas bientôt le jour ?

— Si, bientôt.

Je lui donnai un jus d'orange.

— Aujourd'hui, on va vous donner quelque chose d'un peu plus substantiel à manger.

— Je ne veux pas manger. Je veux de la morphine.

— Ne faites pas la sotte. Vous mangerez et vous n'aurez pas de morphine. Aujourd'hui ne sera pas comme hier. Vous avez passé le plus dur.

— Vous croyez ?

— Vous savez bien que vous devez me croire.

Elle fut relativement calme toute la matinée. Quand Mary apporta un déjeuner léger, je les laissai ensemble et descendis déjeuner moi-même.

Quand je remontai, Gabrielle, vêtue d'un élégant déshabillé vert, était assise dans un fauteuil. Elle avait brossé ses cheveux et poudré son visage. Ses yeux étaient de leur vert le plus lumineux. Elle me parla d'un ton ironiquement solennel :

— Asseyez-vous. J'ai à vous parler sérieusement, cette fois.

Quand je fus assis, elle prit un ton plus sérieux :

— Pourquoi avez-vous fait tout cela pour moi ? Vous n'étiez pas obligé de le faire, et ce n'était pas très agréable, je suppose. J'ai été, je ne saurais sans doute jamais à quel point, j'ai été insupportable. (Elle rougit.) Qu'avez-vous dû penser de moi ? Alors, dites-moi, pourquoi, pourquoi avez-vous fait tout cela ?

— J'ai deux fois votre âge, ma jeune amie, dis-je. Je veux bien être pendu si je me rends ridicule en vous disant pourquoi je l'ai fait, pourquoi je suis prêt à recommencer et serai heureux de réussir.

Elle se leva de son fauteuil, les yeux agrandis et sombres, les lèvres tremblantes.

— Voulez-vous dire que...

— Je ne veux dire que ceci : si vous continuez à faire la roue dans cette robe légère et décolletée, vous allez attraper une bronchite.

Elle se rassit, mit ses mains sur son visage et commença à pleurer. Elle me demanda à travers ses larmes :

— Voulez-vous me laisser seule tout cet après-midi ?

— Oui, si vous promettez de rester au chaud.

J'allai tout droit à l'hôpital et priai qu'on me laissât seul avec Fitzstephan.

Il disparaissait sous les pansements. On ne voyait de lui qu'un œil, une oreille, et une partie de la bouche. Mais cette face mutilée me sourit et la voix qui en sortit était calme, ferme, la voix d'un homme bien vivant, et assuré de vivre. Il me parla comme si nous nous étions quittés la veille, prenant tout de suite le ton de ses conversations favorites :

— Il n'y a pas d'autre chambre dans votre hôtel pour moi ?

— Vous sentez-vous assez bien pour que nous causions, ou devons-nous attendre un jour ou deux encore ?

— Mais je suis en parfait état, mon vieux.

— Bon, Fixons un premier point tout de suite. Fink vous a donné la bombe quand il est allé vous serrer la main. C'est la seule façon dont elle a pu être apportée sans que je voie. Il me tournait le dos à ce moment. Vous ne saviez peut-être pas ce qu'il vous donnait. Mais vous n'étiez pas pour lui un inconnu. Vous étiez plus ou moins lié avec la bande de Saint-Graal. Il valait mieux ne rien dire devant moi, n'est-ce pas ?

— Vous dites des choses remarquables, vieux frère.

— C'est vous qui avez pris l'initiative du meurtre de Riese. Les autres n'ont été que vos complices. Quand Joseph a été mort, on l'a chargé de tout. C'était assez pour mettre tout le monde hors de cause. Mais, ici, vous avez tué Collinson, et Dieu sait qui vous aviez l'intention de supprimer encore. Fink, voyant ce que vous faisiez de vos complices, a voulu vous arrêter.

— De mieux en mieux. Ainsi, j'ai tué Collinson.

— Vous l'avez fait tuer par Whidden. Seulement, vous n'avez pas payé Whidden. Alors il a enlevé la femme, sachant ce qu'elle était pour vous, et il vous réclamait une rançon. C'est la balle de votre pistolet qui est partie la première quand nous l'avons déniché.

— Quel dommage que je ne puisse pas pousser d'exclamation ! Ainsi, je tenais à elle. Je serais bien content de savoir pourquoi.

— Vous avez dû être un amoureux parfait pour elle. Ça n'a pas marché avec Éric et elle ne craignait pas de le dire, mais, quand j'ai essayé de savoir ce qui s'était passé avec vous, elle n'a rien voulu dire. Vous étiez auprès de Mrs. Legget, quand elle sortit ce revolver. Où l'aurait-elle pris ? Et c'est encore vous qui essayiez de la désarmer quand la balle traversa son cou. Croyez-vous que je sois sourd et aveugle ? Il y avait, comme vous le disiez, une volonté unique et tenace qui présidait à tous les malheurs de Gabrielle. Vous êtes la seule personne qui possédiez cette sorte de volonté, et dont je puisse voir la main dans tous les épisodes de l'aventure. J'en ai été sûr quand j'ai interrogé Gabrielle après l'explosion.

Le plus difficile pour moi était de vous relier à l'histoire du Temple, mais Aaronia Haldorn et Fink l'ont fait pour moi.

— Aaronia ? Et qu'est-ce qu'elle a fait, Aaronia ? dit-il d'un ton qui commençait à perdre son ironie et devenait celui d'un homme qui n'aurait pas été tout à fait là.

— Elle a fait de son mieux pour vous couvrir en brouillant les cartes, en créant la confusion, en nous dirigeant vers le malheureux Andrews, et même en essayant de me tuer, après que je lui eus dit que je ne considérais pas la piste Andrews comme bonne. Elle me plaît : elle ne manque pas de ressources.

— Oui, dit Fitz, elle a de la tête.

Sa voix était légère, détachée, comme s'il n'avait pas entendu la moitié de ce que je lui disais, occupé qu'il était par ses propres pensées. Il tourna sa tête sur ses oreillers et regarda le plafond. Je dis :

— Ainsi finit la grande malédiction des Dain.

Alors il se mit à rire, autant qu'il pouvait rire de cette bouche tordue et à demi-cachée, et il me dit :

— J'allais justement vous dire, mon vieux, que je suis un Dain, moi-même.

— Quoi ?

— Oui. Ma mère et le grand-père maternel de Gabrielle étaient frère et sœur. Vous vous en irez après, hein ! et vous me ficherez la paix. Je ne sais pas encore ce que je ferai. Mais je vais courir la chance d'insister sur ce sang maudit. Je suis un Dain, quoi d'étonnant que j'aie commis tant de crimes, tué tant de gens ? Plus j'en aurai commis de ces meurtres, plus

j'aurai l'air d'être le jouet d'un destin maudit. Et j'accumulerai les crimes, depuis l'âge du berceau. Même la littérature m'aidera. Tous les critiques seront d'accord pour reconnaître que l'auteur de tous mes romans ne peut être qu'un dégénéré. Je n'irai pas sur la chaise, mon vieux, c'est moi qui vous le dis. Et je leur apporterai mon corps mutilé, un bras et une jambe enlevés, et ce qu'il me reste de torse et de visage, une ruine d'homme que le ciel aura suffisamment puni ainsi de ses crimes ! Peut-être deviendrai-je un modèle de piété ? Quel cycle splendide et tragique ! Cela me tente. Mais il faut que j'y pense sérieusement avant de me constituer prisonnier.

Il fixait sur moi son unique œil triomphant. Je le quittai navré.

Quand je fus de retour, Mickey me dit :

— Votre doux-cœur vous réclame.

Gabrielle était assise dans son lit contre ses oreillers. Elle avait le visage gai.

— Je ne vous avais pas, dit de vous en aller-pour toujours, dit-elle. Vous n'êtes pas gentil. J'ai une surprise pour vous.

— Eh bien ! me voilà : qu'est-ce que c'est ?

— Fermez les yeux. Là. Ouvrez-les maintenant.

Elle tenait à la main les huit paquets que Mary Nuñez m'avait volés.

— Je les ai eus tout l'après-midi, me dit-elle fièrement. Ils portent des marques de doigts et de larmes, mais aucun d'eux n'a été ouvert, comme vous pouvez voir.

— Je savais que vous ne le feriez pas, dis-je. C'est pour cela que je ne me suis pas donné la peine de les reprendre à Mary.

— Vous saviez ? Vous avez cru suffisamment en moi pour vous en aller et me laisser seule ?

Évidemment, je me gardai bien de lui dire qu'il n'y avait plus dans ces paquets que du sucre en poudre.

CHAPITRE XXII

LE CYCLE TRAGIQUE

Owen Fitzstephan refusa désormais de me voir. Nous ne devions plus jamais échanger une parole.

Son procès, quand il fut en état de paraître devant ses juges, retraça la longue série des épisodes de ce « cycle splendide » dont il parlait avec un orgueil de déséquilibré. Il fut aussi convaincu du meurtre de Mrs. Cotton, deux témoins l'ayant vu sortir par la porte du jardin de la maison de Cotton, le matin du crime, et un troisième ayant parfaitement reconnu sa voiture stationnant non loin de là. Soumis à l'examen des aliénistes, il fut naturellement reconnu irresponsable.

Il avait connu Alice Dain, sa cousine, à New-York, quand elle et Gabrielle, alors une toute jeune enfant, y habitaient. Gabrielle ne put le confirmer, mais je suppose que ce pouvait bien être la vérité. Ils décidèrent de cacher leurs relations et leur parenté aux yeux du monde, car Alice ne voulait pas que le père de Gabrielle, qu'elle faisait rechercher alors, sût qu'elle amenait avec elle des témoins de son dangereux passé. Alice était devenue sa maîtresse, dit Fitzstephan. Cela pouvait être vrai.

Quand Alice et Gabrielle eurent quitté New-York pour San Francisco, Owen et Alice continuèrent à correspondre. C'est à ce moment-là qu'il rencontra les Haldorn. Il avait toujours eu le goût des sciences occultes, comme tous les maniaques. Il aimait aussi la mystification. Les beaux yeux d'Aaronia Haldorn n'eurent point besoin de beaucoup de regards éloquents pour le convaincre. Les Haldorn trouvèrent en

Owen un associé de premier ordre qui leur apporta ses idées originales, ses qualités d'organisation et, ce qui ne gêne rien, beaucoup d'argent. Il les installa à Frisco, mais se garda bien de s'afficher comme adepte du culte qu'il finançait, s'attachant au contraire à répandre partout la légende de son scepticisme.

Aaronia-aux-beaux-yeux devint vite sa maîtresse. Joseph ne fut qu'un pantin dans la grande famille du Temple.

À San Francisco, Fitz retrouva les Legget, et Alice s'arrangea pour qu'il fût présenté à son mari par des amis communs. Gabrielle était alors une jeune fille. Owen Fitzstephan fut fasciné. Tout ce qu'elle avait d'étrange exerça un irrésistible attrait sur ce déséquilibré. Il tenta de la conquérir, mais ne rencontra qu'indifférence. Rien n'intéressait déjà plus Gabrielle, en dehors de la drogue. Mais cet échec ne fit qu'exaspérer le désir de Fitzstephan. Il se jura que Gabrielle serait à lui et rencontra en Alice une alliée. Sagement, il attendit son heure.

Cette heure vint, quand Upton arriva, exigeant le prix de son silence. Alice demanda son avis à Fitzstephan. Il lui conseilla de donner les diamants à Upton et de simuler un cambriolage. Ce qu'Alice ne devinait pas, c'est que son ancien amant ferait bon marché d'elle, quand il le faudrait, pour avoir Gabrielle.

Et il le lui fit bien voir, quand, dans le laboratoire, il lui glissa dans la main, ce revolver qui devait la tuer. Fitz pensait que c'était encore la meilleure manière de clore la bouche des complices trop encombrants.

Il s'accusa encore du meurtre de Legget. Quand Gabrielle avait quitté la mission, après avoir assisté à l'assassinat de

Ruppert, elle avait laissé un mot disant qu'elle partait pour toujours. Legget, désespérée dit à sa femme qu'il allait partir et lui offrit de laisser une lettre dans laquelle il s'accuserait de ses fautes à elle. Fitzstephan essaya, de persuader Alice de supprimer purement et simplement ce mari magnanime, mais elle refusa. Alors, il s'en chargea.

Ces deux meurtres si parfaitement réussis l'encouragèrent. Les Haldorn étaient entrés dans les relations des Legget depuis plusieurs mois. Le cerveau embrumé de Gabrielle devait se laisser séduire par ces maîtres magiciens. Quand elle s'enfuit de sa maison, ce fut chez eux qu'elle alla. Les Haldorn ne savaient pas le but réel poursuivi par l'écrivain. Ils pensaient que Gabrielle n'était qu'une cliente, comme les nombreuses autres qu'il leur avait déjà amenées. Mais le Dr Riese, cherchant Joseph dans le Temple, le jour que je m'y étais installé, ouvrit une porte qui aurait dû être verrouillée, et surprit les Haldorn et Fitzstephan en conférence.

Le jeu devenait dangereux. Riese ne se tairait pas. Heureusement qu'on avait deux bons instruments sous la main : Joseph et Minnie. Convaincue soigneusement que Riese était le démon tourmenteur de sa maîtresse, Minnie l'exécuta froidement. Mais cela avait éveillé la jalousie d'Aaronia. Elle comprit subitement la nature de l'intérêt que Fitzstephan portait à Gabrielle. Seulement, elle eut une faiblesse bien féminine : cette jalousie, elle la fit voir. Elle pouvait perdre son amant. Celui-ci persuada Joseph qu'aucun d'eux ne serait sauvé, tant qu'Aaronia serait vivante. Quand je la sauvai d'une mort certaine, je sauvai aussi pour un temps Fitzstephan : Aaronia et Fink ne pouvaient que se taire sur la mort de Riese, sous peine d'être accusés de complicité.

Fitzstephan croyait bien toucher au but. Il considérait déjà Gabrielle comme sa propriété. Chaque mort, dont elle était la cause involontaire, lui donnait plus de prix à ses yeux. Aussi, quand Éric enleva Gabrielle et l'épousa, Fitzstephan n'hésita pas. Éric devait mourir.

Un an avant, Mrs. Fink, le forgeron de village, lui avait recommandé, comme lieu de repos, Quesada, le village où vivait encore son cher Harvey, le fils qu'elle avait eu d'un premier mariage. Fitz et Harvey s'étaient liés pendant les vacances du romancier.

Aussi, quand Collinson dit à Fitzstephan qu'il cherchait un coin tranquille pour que sa femme pût s'y reposer, celui-ci, qui avait bien compris tout ce qu'on pouvait demander à un Harvey Whidden, recommanda Quesada à Collinson. Et Fitz traita avec Harvey pour mille dollars.

Après s'être soigneusement dopé au whisky, Whidden accomplit sa besogne. Collinson au fond du ravin, Whidden eut quelque dégoût qu'il s'empressa d'aller noyer au fond d'autres nombreux verres. Puis il prit le dernier train pour Frisco. Là, il téléphona à son patron pour réclamer le prix de l'assassinat. Ce coup de téléphone n'était pas prévu. La communication avait été passée à Fitzstephan par le portier. Le romancier eut soudain peur que les mots bégayés par Whidden : « Je l'ai tué... mon argent » aient été entendus par des oreilles indiscretes, et il déclara qu'il ne comprenait rien à tout cela, que ce ne pouvait être qu'une mauvaise plaisanterie.

Furieux, et pensant que Fitz jouait avec lui un double jeu, Whidden, qui avait bien compris ce que Gabrielle représentait pour son complice, enleva la jeune femme, envoyant ce billet où il réclamait, pour la rendre, non pas mille, mais dix mille dollars.

Fitz continua le jeu et me montra la lettre. Il avait désormais une raison pour venir à Quesada. Mais il y vint en avance, pendant la nuit, et fila tout droit à la maison du major pour demander à Mrs. Cotton, dont il connaissait la liaison avec Whidden, où il pourrait trouver son homme. Whidden était là. Fitz n'eut pas de mal à lui faire comprendre que son imprudence imbécile d'un soir d'ivresse l'avait obligé à faire l'ignorant et à divulguer le coup de téléphone et la lettre. Whidden partit et Fitz resta avec Mrs. Cotton. Elle en savait trop, elle était condamnée. La récente expérience du cas Legget, suggéra à Fitz l'idée de lui faire écrire une lettre, précisant à son avantage quelques points mystérieux. Puis il l'étrangla.

Il y avait encore Whidden. On a vu que c'était facile.

Fitzstephan fut interné dans un asile d'aliénés. Un an après, on le relâcha. Je ne pense pas que les psychiatres l'ont pu croire guéri, mais, sans doute, mutilé, comme il l'est, l'a-t-on jugé hors d'état de nuire. Aaronia Haldorn ne l'a pas abandonné. Ils se sont exilés ensemble.

Nous n'avons jamais su ce qu'était devenu « le forgeron de village ».

Fink ramassa quinze ans de détention pour l'histoire de la bombe, cette bombe que Fitz avait prise sans méfiance, pensant que c'était quelque chose que lui envoyait sa maîtresse.

Fitz déclara encore qu'Alice Legget lui avait avoué en son temps que c'était elle-même qui avait tué sa sœur. Et Gabrielle ne demanda pas mieux que de croire à la fin de ce cauchemar. Je fus un instant tenté d'écrire à notre correspondant de Paris pour lui demander des renseignements

complémentaires sur cette affaire, mais je pensai que cela ne regardait plus personne, excepté Gabrielle, et elle se montre maintenant si parfaitement heureuse que j'aurais scrupule à troubler cette quiétude si chèrement acquise.

Et c'est comme cela que prit fin la fameuse malédiction des Dain.

FIN

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

<https://groups.google.com/g/ebooksgratuits>

Adresse du site web du groupe :

<https://www.ebooksgratuits.com/>

—

Juillet 2025

—

– **Élaboration de ce livre électronique :**

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : YvetteT, Jean-Marc, GilbertC, Coolmicro.

– **Dispositions :**

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– **Qualité :**

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.